

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.
TRADUIT DE L'ANGLAIS,
PAR MADAME T. G. M.,
TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue
Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

P R É F A C E

D U T R A D U C T E U R .

IL pourra paraître singulier qu'un traducteur, au lieu de choisir dans les nouveautés littéraires, se décide pour un ouvrage dont la date remonte à une époque reculée, surtout lorsque cet ouvrage est un roman. On sait que plus les objets sont futiles, plus leurs modifications se succèdent avec rapidité; et, quoi qu'en disent les auteurs des romans (et peut-être par leur faute), leur genre étant à peine compté dans la littérature, est soumis à tous les caprices de la mode; le grand nombre de per-

sonnes qui ont des prétentions à la solidité , affectent du dédain pour ces productions éphémères , dont le désœuvrement et la frivolité s'amuse , et qui retombent après quelques mois dans un éternel oubli.

Je ne prétends pas m'engager dans une discussion sur ce sujet , en essayant de démontrer l'utilité dont ce genre d'ouvrage pourrait être ; je n'appellerai pas du jugement sévère que prononcent contre lui beaucoup de gens qui , ne réfléchissant jamais , n'y aperçoivent que le récit d'événements sans réalité , et n'y voyent pas la peinture instructive des caractères et des passions dont ces événements ne sont que le cadre.

Mon seul but est de justifier mon choix; l'auteur du Voyage au Canada, ou de l'Histoire de miss Montaigu, a joui, en Angleterre, de toute la célébrité que peut donner le titre de romancier, dans un pays où l'on aime les romans; l'ouvrage dont je présente au public la traduction, joint à son mérite, sous ce rapport, celui de peindre les mœurs, les usages, et la situation des habitants du Canada, au temps où il a été écrit; c'est parce que beaucoup de choses ont changé que je crois les détails qu'il contient, faits pour intéresser; ce n'est pas comme ouvrage d'imagination qu'il doit être considéré, mais comme description exacte; il me semble qu'en

pareil cas , la date ancienne est un mérite au lieu d'être un tort ; on sait ou l'on est à même d'apprendre chaque jour les événements dont on est contemporain. Soustraire à l'oubli ceux qui sont passés n'est peut-être pas sans utilité.

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

LETTRE PREMIÈRE.

*Édouard Rivers , à son ami John
Temple , écuyer.*

A PRÈS avoir passé deux ou trois jours très-agréables avec quelques amis dans les environs de Carisbrook-Castle, visité les beautés de l'île, et donné quelques larmes au triste sort de l'infortuné Charles I^{er}, je suis parti pour l'Amérique, avec le dessein, dont je vous ai

déjà fait part, de m'établir dans ce pays, où je dois avoir le grade de lieutenant-colonel. D'après quelques recherches et de sérieuses réflexions, je préfère à la Nouvelle-Yorck le Canada, par deux raisons : d'abord, parce que cette contrée est plus agreste ; ensuite, parce que les femmes y sont plus belles : la première de ces causes ne sera sûrement pas approuvée de tout le monde ; mais je suis bien sûr que vous goûterez la seconde.

Vous trouverez peut-être mon projet romanesque ; je ne sais au vrai ce qu'il est ; mais, vous le savez, l'activité de mon caractère ne s'accorderait pas avec le désœuvrement et le genre de vie monotone d'un officier réformé : d'ailleurs, je l'avoue, j'ai trop d'orgueil ou d'ambition pour restreindre à ce point le cercle de mon existence ; et puis je ne voudrais pas toucher à la petite fortune qui suffit à peine pour

soutenir ma mère et ma sœur dans l'aisance où elles ont toujours vécu.

Ce que vous appelez sacrifice n'en est pas un pour moi ; j'aime l'Angleterre , mais je ne suis enchaîné fortement dans aucun pays ; la nature offre partout des charmes à celui qui cherche à gagner la bienveillance générale ; à mon âge , les changements de lieux sont agréables ; l'amour de la variété , ce désir vague de connaître , qui nous est naturel , me donneraient du goût pour ce voyage , lorsque je n'aurais pas l'espoir d'y trouver l'avantage qui me le fait entreprendre , celui de gouverner une population qui doit être composée de tous les misérables , sans ressources , de notre pays , pour les employer à la culture de terres abandonnées ; mes sujets vivront d'abord seuls entre eux , et n'auront point de compagnes ; mais ensuite , devenus libres de former des liens , j'aurai l'espoir de

voir se multiplier autour de moi l'image du Créateur. Ainsi, dans ces déserts sauvages, fertilisant un pays inculte, je goûterai le plus doux, le plus vif de tous les plaisirs, celui de la création; et je verrai l'ordre et la beauté s'élever par degrés du chaos.

Le vaisseau est prêt à s'éloigner du rivage; les vents sont favorables; un souffle doux comme le zéphir agite la surface de la mer; je pars avec les brillantes espérances d'une imagination ardente; cependant mes regards se portent tristement vers les contrées qui s'échappent à ma vue.

Nos pertes mutuelles sont irréparables, mon cher Temple; je ne cesserai jamais de vous regretter; et vous, mon ami, vous trouverez difficilement à remplacer le compagnon de votre enfance; vous pouvez rencontrer des hommes qui me soient bien supérieurs en mérite; vous les estimerez autant

que moi , mais ils ne vous rendront jamais les douceurs d'une liaison intime , de ce penchant naturel qui nous unit dès nos plus tendres années , et que nous ne sentîmes jamais aussi bien que le jour de notre séparation.

Quel charme doux et céleste offre l'amitié dans le printemps de la vie , lorsque le monde frivole et corrompu n'a pas encore pénétré de ses vices , ou détruit l'agréable illusion d'un jeune cœur qui voit partout l'innocence et la vérité , et ne découvre dans l'avenir que la séduisante perspective du bonheur !

Je ne suis pas étonné que les payens aient élevé des autels à l'Amitié ; il était naturel que l'ignorance et la superstition érigeassent en divinité la source de tout bien ; ils adoraient l'Amitié , dont la précieuse influence anime le monde moral , par le même principe qui les portait à rendre hommage au

soleil , l'âme vivifiante de la nature et de tout ce qui compose le monde physique.

On m'appèle à bord. Adieu !

Édouard RIVERS.

LETTRE II.

*Le colonel Rivers , à miss Lucie , sa
sœur.*

Québec.

JE reçois à l'instant votre lettre , ma chère Lucie ; j'apprends avec joie que ma mère ait trouvé de l'agrément dans le séjour de Bath , et je ne suis pas surpris qu'elle rivalise avec vous dans vos conquêtes ; quoique vous m'assuriez être mieux que jamais , je doute encore que vos charmes surpassent les siens ; cependant je m'étonne toujours qu'elle conduise dans le monde une

fille de votre âge , et laisse par là deviner un secret que personne ne devrait soupçonner, qu'elle a passé vingt-cinq ans.

Vous êtes une enfant, Lucie ; pouvez-vous croire que je n'aurais pas autant de plaisir à passer mes jours tranquillement avec ma mère, à jouir près d'elle de toutes les douceurs de la vie, que je n'en puis trouver à les goûter seul ? Je vous prie de la réconcilier avec mon absence, et de lui dire qu'elle me rendra plus heureux de jouir gaîment du peu que je lui ai laissé, qu'elle ne le ferait en me procurant les richesses d'un nabab, si je ne pouvais les partager avec elle.

Je reviens à vous, Lucie. Vous me faites mille questions, et je ne sais à laquelle je dois répondre d'abord : le pays, les couvents, les bals, les femmes, les petits-mâtres ; ce n'est pas une lettre, mais une histoire que vous

me demandez , et il me faudrait un an pour satisfaire votre curiosité.

Par où commencerai-je ? certes , par ce qui doit frapper d'abord un militaire. Je vous dirai donc que j'ai vu ces jeux terribles où le jeune et valeureux guerrier succombe sous les armes de la victoire : on le suit dans ses mouvements avec autant de surprise que d'admiration ; c'est dans ce pays seulement qu'on peut se former une idée juste d'une entreprise dont les difficultés doivent effrayer ceux qui osent tenter d'y réussir.

La campagne est charmante ; on n'y voit pas seulement les beautés ordinaires à celles de l'Europe , mais le grand sublime au degré le plus étonnant. Tous les objets qui frappent les yeux ont un air de magnificence ; le peuple de ces contrées paraît être d'une espèce particulière , et ne peut se comparer aux Français dont il descend.

Lorsque j'approchai la côte d'Amérique, je ne pus, sans une émotion religieuse, contempler d'énormes rochers, dont la cime, perdue dans les nues, est couverte d'une épaisse forêt de sapins qui ne semblent pas moins anciens que le monde ; le silence profond de ces lieux ajoute encore à la vénération qu'ils inspirent ; depuis le cap Rosières jusqu'au fleuve Saint-Laurent (ce qui fait un espace de deux cents milles), on ne voit aucune trace de pas humains ; nul autre objet ne se présente à la vue que des bois, des montagnes, et un grand nombre de rivières qui semblent rouler en vain leurs eaux limpides.

On ne peut admirer un tel spectacle sans déplorer en même temps la folie de ces hommes qui se livrent des combats sanglants, pour obtenir une petite portion de cette terre dont la plus belle et la plus grande partie reste en-

core inculte , abandonnée , faute de mains laborieuses pour la cultiver.

La rivière est une des plus majestueuses qu'on puisse voir ; sa largeur est de quatre-vingt-dix milles à son embouchure ; elle diminue par degrés imperceptiblement. Cette rivière , navigable jusqu'à près de cinq cents milles de la mer , forme , en divers lieux , des îles dont l'aspect varié charme les yeux.

La vue de Québec est magnifique à son approche ; cette ville est située sur le penchant d'une colline , à l'embouchure de deux grandes et belles rivières , Saint-Charles et Saint-Laurent. Les couvents et les autres édifices , frappant d'abord les yeux , sont d'un grand avantage à la perspective du port ; l'île d'Orléans , la vue lointaine de la cascade de Montmorency et du joli village de Beauport , situé à l'opposite , répandent une aimable irrégularité sur

les bords de la rivière Saint-Charles ,
et ajoutent infiniment aux charmes du
paysage.

Je n'ai pas encore eu le temps d'exa-
miner les femmes avec attention ; ce-
pendant j'ai déjà cru voir que les Cana-
diennes réunissaient à la vivacité des
Françaises une forme de beauté plus
agréable. Quant aux bals et aux assem-
blées, il n'en existe point maintenant,
par une espèce d'interrègne dans le
gouvernement. Si je voulais vous par-
ler de la situation politique du pays ,
je remplirais des volumes *in-folio* des
pour et *contre* ; mais je ne suis pas de
ces observateurs pénétrants qui , après
avoir habité quelques jours des lieux
jusqu'alors inconnus pour eux , se
croient assez de connaissances pour
faire , non seulement la description du
pays où ils se trouvent , mais encore
son histoire politique et morale ; d'ail-
leurs , nous sommes trop jeunes l'un

et l'autre pour être de profonds con-
naisseurs dans cette partie ; nous atten-
dons incessamment un successeur au
trône, dont nous espérons un nouvel
âge d'or ; je pense qu'alors j'aurai à
vous entretenir de sujets plus agréables
pour une femme.

Adieu, ma chère Lucie ! Chargez-
vous de mes tendres et respectueux
sentiments pour ma mère, et recevez
les embrassements affectueux de votre

Édouard RIVERS.

LETTRE III.

*John Temple, au colonel Rivers,
son ami.*

EN vérité, mon cher Édouard, je
tombe en admiration devant vous ; for-
mer un peuple dans les contrées sau-

vages de l'Amérique, et faire multiplier autour de soi l'image du Créateur, est un projet bien digne d'un jeune et charmant colonel de vingt-sept ans. Voyons que je vous examine : cinq pieds neuf pouces, taille bien prise, belles dents, œil expressif, démarche fière et militaire ; joignez à tous ces avantages le ton et les manières d'un homme à la mode ; spirituel, bon, généreux, le jugement sain et solide, beaucoup d'instruction, un maintien agréable dans la société, un cœur sensible, une forte inclination pour les dames ; enfin toutes les qualités qu'un gentilhomme doit avoir : excellent pour gouverner une colonie ! Prenez-y garde, mes chères dames.

Vous n'avez, contre vous, Édouard, que votre modestie, vertu très-inutile en France, ainsi que partout ailleurs. Je voudrais que vous eussiez une idée plus juste de votre propre mérite ; rap-

pelez-vous que la connaissance de soi-même est, d'après l'oracle d'Apollon, la perfection de la sagesse humaine. Un de nos amis, M. H***, disait un jour : Il ne faudrait au colonel Rivers qu'une teinte légère de fatuité pour être l'homme du monde le plus agréable.

Quant à moi, je n'aime pas la modestie dans un homme du jour ; elle est à mes yeux pire que l'hypocrisie d'un dévot. Je me garde bien d'avoir une telle défiance de ma personne ; aussi je ne disconvienrai jamais que mon extérieur est assez avantageux, et que j'ai la satisfaction de trouver presque toutes les femmes de mon avis.

J'arrive en ce moment de Paris, où j'ai retrouvé la divine madame D***, plus aimable et plus constante que jamais ; il était cruel de l'abandonner ! mais qui peut répondre des caprices du cœur ? Le mien fut le jouet d'une jeune et charmante Anglaise sortant du

couvent, tout-à-fait novice et dans sa première innocence. Ah ! mon cher Édouard ! c'est le bouton de rose prêt à s'entrouvrir ! Mais j'oubliais que vous préféreriez les fleurs épanouies ; la différence de nos goûts est un bonheur, puisque nous sommes amis ; car elle nous donne l'assurance de n'être jamais rivaux : une femme est dangereuse et séduisante pour moi, justement quelques années avant qu'elle le devienne pour vous.

Réellement, vous êtes trop délicat ; je l'avoue, mon cher, il s'en faut bien que je le sois autant ; la jeunesse et la beauté me suffisent ; donnez-moi quelques fleurs de dix-sept ans, et je vous cède tout l'empire du sentiment.

Je pense que vous allez essayer le pouvoir de vos agréments séducteurs, sur les farouches habitantes de l'Amérique. Vous les chercherez, comme des bêtes fauves, à travers des bois et des contrées

sauvages comme elles. Il me semble vous voir à la poursuite d'une noble veuve de chef indien renommé ; quelque beauté matérielle touchant à l'âge du sentiment , ou quelque reine amazone ; douairière de l'empire d'Otaïti , ou d'un État voisin.

Mais dites-moi , je vous prie , comment vous trouvez les dames sauvages. Sans doute , simples , franches et naïves comme on les voyait dans le premier état de nature , et non de cette réserve affectée de nos femmes d'Europe. Vos soins paraîtront sûrement plus agréables que ceux des guerriers indiens ; car j'ai ouï dire qu'ils n'étaient pas fort sensibles aux charmes du beau sexe.

Vos réflexions sur l'amitié sont touchantes ; je sens parfaitement combien elles sont vraies , car personne au monde ne peut avoir une idée plus noble et plus exaltée de cette espèce d'affection que je ne l'ai moi-même ; cependant

je ne conviendrai pas avec vous qu'elle soit première source de l'existence morale. Un homme aimable et galant comme vous l'êtes doit trouver un principe , un feu plus actif :

O Vénus ! ô mère de l'Amour !

Je suis tellement paresseux ce matin , que je n'écrirais pas une seule ligne de plus pour l'empire du monde ; observez bien que je distingue le monde féminin , et que je ne le comprends pas ici avec l'autre.

Adieu.

John TEMPLE.

LETTRE IV.

Le colonel Rivers , à John Temple.

Vous avez raison , mon cher Temple , je ne sens nul goût pour les jeunes per-

sonnes, pour ces petites novices à la tournure gauche, aux bras pendants, qui n'ont d'autre passion que celle de la vanité, et qui, sans le moindre penchant décidé, s'exaltent l'imagination pour le premier homme qui leur dit qu'elles sont jolies. Prenez vos grandes et fluettes pensionnaires ; mais donnez-moi une femme, un être enfin qui ait une âme, et non de ces froides statues insensibles à l'impression du véritable amour, comme les poupées qu'elles viennent de quitter.

Vous accordez sans doute à Prior le talent d'être un savant connaisseur du mérite féminin ; eh bien ! rappelez-vous que son Égyptienne, favorite de ce prince voluptueux, le roi Salomon, est représentée dans tout l'éclat d'une rose épanouie.

Tout le monde peut remarquer, John, qu'il y a presque toujours de certaines manières folâtres, je ne sais quoi de

gauche et d'irrégulier , dans une jeune beauté de dix-sept ans, qui ne peut être compensé par la fraîcheur et la délicatesse de son teint , seul avantage que puisse offrir une fille de cet âge.

J'ai encore une autre objection à faire contre les jeunes personnes ; c'est qu'elles s'imaginent ordinairement que tous ceux qui les abordent ont quelques vues sur elles. Une coquette et une prude , dans les premiers beaux jours de leur vie , sont également désagréables. La première se croit adorée de tout le monde , et la dernière s'effraye des moindres politesses que tout homme doit à son sexe. De ces deux espèces de femmes , celle-ci me paraît cependant la plus ennuyeuse. Je souhaite que ces jeunes dames , si craintives , apprennent que leur vertu n'est pas autant de fois exposée qu'elles veulent bien se le persuader , et qu'il y a beaucoup d'hommes à qui elles peuvent montrer

un air affable et prévenant, sans qu'il puisse les entraîner à la moindre démarche contraire à l'honneur, même le plus strict. Nous ne sommes pas, en général, d'aussi dangereux ennemis que les mamans et les histoires nous dépeignent; et si mon jugement pouvait être de quelque poids, j'affirmerais volontiers que ces hommes redoutables, qu'on accuse d'avoir sur les femmes de mauvais desseins, n'ont été et ne seront jamais que des êtres aussi fabuleux que les géants et les héros de roman.

Les femmes, après vingt ans, commencent à reconnaître cette vérité, et nous considèrent alors comme des êtres raisonnables, qu'elles peuvent entretenir avec sécurité, sans espoir ni crainte de trouver un amant dans chacun des hommes qu'elles rencontrent.

Je dois avouer cependant, pour

rendre justice aux dames , que j'ai vu le même ridicule dans notre sexe ; plusieurs fois , j'ai remarqué certaine espèce d'hommes qui se troublaient des simples politesses d'une femme agréable.

Je plains extrêmement cette erreur des deux sexes , parce qu'elle détruit tout le charme de la société qui les rassemble , la seule qui soit véritablement de mon goût.

Cependant ne croyez pas que mon éloignement pour les jeunes personnes vienne d'un penchant décidé pour leurs bisaïeules ; mon cher John , il y a dans la vie d'une femme un âge précieux dont vous semblez n'avoir aucune idée.

On vous a très-mal informé relativement aux mœurs des femmes indiennes ; c'est dans la tendre enveloppe du bouton que ces fleurs sauvages deviennent accessibles ; prodigues de leurs charmes avant le mariage , elles sont ensuite natu-

rellement chastes ; du moment où elles changent d'état , et deviennent femmes , elles abandonnent tout désir de plaire pour se livrer aux soins les plus pénibles de la vie domestique ; laborieuses , actives , robustes , elles cultivent la terre , sèment , recueillent , tandis que leurs fiers époux s'amuseut à la chasse , à la pêche , à tirer de l'arc , enfin à tous les exercices qui retracent l'image de la guerre , toute autre occupation rabaisant à leurs yeux la dignité de l'homme.

Je vous ai parlé de la vie sauvage et de ses travaux ; mais je dois ajouter qu'ils ne sont que momentanés , car il faut que ces peuples y soient contraints par la dure nécessité ; leur vie , en général , est d'une indolence qu'on ne peut se figurer. Si la définition du bonheur épicurien est juste , s'il consiste uniquement dans la tranquillité du corps et de l'esprit , les Indiens des deux

sexes sont les plus heureux peuples du monde ; libres de tout soin , ils jouissent du présent , oublient le passé , et n'ont aucune sollicitude pour l'avenir. En été , couchés à demi sur le gazon , ils chantent , rient , font des jeux , racontent aux jeunes gens l'histoire de leurs anciens héros , pour les exciter à la passion de la guerre. L'hiver , enveloppés d'épaisses fourrures que leur envoie la nature bienfaisante , ils dansent et se réjouissent au milieu de grands festins , tout en méprisant les rigueurs de la saison que les Européens efféminés supportent avec si peu de courage.

Cependant la guerre étant l'affaire principale de leur vie , ainsi que la première et la plus forte passion qu'ils éprouvent , chacun de leurs plaisirs se ressent de cette inclination naturelle ; tout le monde ici connaît les danses guerrières , et leurs chants peignent rarement d'autres sujets ; après de scru-

puleuses recherches, j'ai trouvé dans leur langage une seule chanson d'amour; elle est d'un laconisme et d'une simplicité qui ne me paraît pas sans expression :

« Je vous aime , je vous aime tendrement ,
Je vous aime à chaque instant de ma vie. »

Un vieillard indien m'a dit qu'ils avaient aussi des chants sur l'amitié; mais je n'ai pu m'en procurer aucune; pressant alors cet Indien de m'en donner une en français, il me répondit d'un air fier que les Indiens n'étaient pas dans l'usage de faire des traductions, et que si je voulais connaître toutes leurs poésies et leurs chansons, il fallait que j'apprisse leur langue; elle est, à la vérité, très-harmonieuse, surtout dans la bouche des femmes, et convient à la musique, aussi bien que l'italien. Pour vous donner un exemple de leur esprit indépendant, je vous dirai qu'ils

n'ont jamais voulu se soumettre à célébrer l'office divin, dans aucune autre langue que celle de leur nation, quoiqu'ils professent la religion romaine. Les femmes qui ont en général de belles voix, s'exercent dans les chœurs et donnent à leur chant un goût et un agrément qui vous surprendraient; elles ont aussi une piété qui pourrait édifier les nations les plus policées.

Les femmes indiennes sont grandes et bien faites; elles ont de beaux yeux, et sont, avant le mariage, loin d'être désagréables, si l'on excepte leur couleur et la malpropreté de leurs cheveux; mais la vie laborieuse qu'elles mènent ensuite, ne peut que nuire infiniment à la beauté. Bientôt leurs formes, leurs traits, deviennent mâles et grossiers, et dans l'espace d'un ou deux ans au plus, elles perdent entièrement le pouvoir ainsi que le désir de plaire; mais, pour compenser la destruction de leurs char-

mes, elles acquièrent dans le mariage un nouvel empire ; elles donnent leurs avis dans toutes les affaires d'état, choisissent elles-mêmes un chef lorsque le trône est vacant, sont arbitres souverains de paix et de guerre, ainsi que du sort des pauvres captifs qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, et qui sont adoptés comme des enfants, ou condamnés à la mort la plus cruelle, selon que les femmes des vainqueurs sourient ou froncent le sourcil.

Un jésuite missionnaire m'a conté à ce sujet une histoire qu'on ne peut entendre sans horreur. Une femme indienne, chez laquelle il demeurait, pendant sa mission, donnait un jour à manger à son enfant, lorsque son mari vint avec un prisonnier anglais ; aussitôt coupant le bras de ce malheureux, elle fit boire à son fils le sang qui en découlait ; le jésuite, frappé de cette cruelle action, lui en fit des reproches ; mais le regar-

dant avec sévérité, elle lui dit : « Comme
» je veux faire un guerrier de mon
» fils, je dois l'habituer à manger des
» hommes. »

Cette anecdote ne vous préviendra pas, sans doute, en faveur des femmes indiennes qui assurément n'excellent pas dans la douceur naturelle à tout leur sexe.

Je reviens donc aux femmes canadiennes qui possèdent tous les charmes, excepté celui sans lequel tous les autres me paraissent insipides, je veux dire la sensibilité. Elles sont coquettes, enjouées et spirituelles ; plus galantes que sensibles ; plus fières d'inspirer une passion, qu'elles ne sont capables de la ressentir ; et, semblables aux Européennes, elles préfèrent les hommages extérieurs, les fades adulations à la simple et véritable expression des sentiments du cœur. Il n'y a peut-être pas de femmes au monde qui par-

lent autant de l'amour et le connaissent aussi peu que les Françaises ; on pourrait trouver l'exemple contraire chez les Anglaises ; mes belles compatriotes semblent confuses de l'aimable et doux sentiment qu'elles ont fait naître.

Adieu ! je vais accompagner une jeune et jolie Française qui veut bien me permettre de la conduire en calèche, à notre Hyde Park du Canada, où l'on voit, tous les soirs, quarante à cinquante voitures, remplies de femmes charmantes qui vont se faire admirer, et que vous-même trouveriez dignes d'être mises au rang des beautés.

Adieu !

Édouard RIVERS.

LETTRE V.

*Le colonel Rivers , à miss Lucie ,
sa sœur.*

QUE l'homme est un être inconstant ! Croiriez-vous bien, Lucie, que je commence à me lasser de l'aimable paysage qui m'environne ? Il m'a fait jouir de tous les plaisirs purs et tranquilles que puissent donner les objets inanimés ; mais je trouve que cette espèce de jouissance est bientôt insipide, si d'autres plus vives ne viennent lui succéder. La vue de ces beaux lieux est telle, qu'on ne peut la décrire ; mais les perspectives gracieuses, les sites les plus enchanteurs ne conservent pas long-temps leur attrait pour les yeux habitués à les voir. On est d'abord frappé d'admiration à l'aspect des beau-

tés variées d'une riche campagne ; on s'imagine les contempler sans cesse avec le même plaisir ; mais hélas ! ce feu du premier enthousiasme s'éteint ; nous soupirons après la société , nous regrettons les entretiens affectueux de nos amis , enfin tous les jouissances délicates qui viennent du cœur. Il y a dans ce pays beaucoup de jolies femmes et des hommes d'un vrai mérite ; malheureusement on ne peut commander à ses affections ; nul penchant ne me porte vers aucun d'eux ; il faut absolument que je m'occupe avec ardeur de mon projet d'établissement , pour sortir de cette espèce d'apathie dans laquelle je suis tombé.

Je me rappelle que , dans votre dernière lettre , vous me demandez un détail particulier sur les couvents de ce pays ; auriez-vous de l'inclination , ma chère , à vous faire nonne ? Dans ce cas vous ne pouviez mieux vous adresser

qu'à moi. Certain air modeste que je prends assez volontiers, ma grande réserve, et le peu que je sais de la langue française, m'ont déjà rendu le favori des plus anciennes têtes des trois communautés, qui donnent à l'unanimité le titre de bel homme au colonel Rivers, et lui laissent liberté absolue de les visiter autant qu'il lui plaît. On me procure aussi l'agrément de voir quelquefois les jeunes sœurs, faveur qui n'est réservée qu'à très-peu de monde.

Il y a trois maisons religieuses à Québec ; ainsi vous avez le choix : les Ursulines, l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital général. La première est de l'ordre le plus sévère, si j'en excepte celui qui prive inhumainement ses belles dévouées du précieux don de la parole. La maison est grande et belle ; mais son extérieur sombre paraît se conformer à l'habit noir et au teint blême des religieuses. L'église n'a rien de la sim-

plicité des autres parties du couvent ; car elle est ornée avec autant de richesse que d'élégance. La supérieure est une Anglaise de bonne famille , que les sauvages firent prisonnière dans son enfance , et que la générosité d'un officier français plaça dans ce lieu. C'est une des femmes les plus aimables que j'aye vues ; son air de bonté prévient en sa faveur tous ceux qui la voyent. Pour moi , j'aime infiniment sa conversation , quoiqu'elle soit religieuse et d'un âge fort avancé.

L'Hôtel-Dieu est très-agréablement situé , jouissant de la perspective des deux rivières et de l'entrée du port. La maison est gaie , spacieuse et fort jolie ; l'habit ne doit point effrayer la beauté , car il ne peut lui être défavorable. C'est une robe blanche , avec un voile de gaze noir , qui fait paraître dans tout son avantage la fraîcheur d'un joli teint. L'ordre est beaucoup moins sévère que

celui des Ursulines , et je pourrais ajouter beaucoup plus utile , puisque son occupation principale est le soin des malades. Les religieuses de cette maison , vives et spirituelles , ont un air de santé qui manque aux Ursulines.

L'Hôpital général , situé sur les bords de la rivière Saint-Charles , à près d'une lieue de la ville , est la plus agréable des trois maisons ; l'ordre et l'habit sont les mêmes que ceux de l'Hôtel-Dieu , excepté que l'on ajoute au costume une croix que les chanoinesses seules ont le droit de porter en Europe , distinction qui vient du fondateur de cet ordre , saint Vallier , second évêque de Québec. La maison n'est pas d'une architecture majestueuse , mais elle est d'une forme élégante et régulière , et l'on remarque dans son intérieur une extrême propreté. Les religieuses , qui sont toutes de famille noble , ont en général une figure agréable , une édu-

cation distinguée, et de la vivacité dans l'esprit. Elles ont un grand usage du monde, et leur conversation est polie, spirituelle et facile; près d'elles on oublie presque les récluses, pour ne voir que les femmes d'une classe élevée; en un mot, vous trouverez dans cette maison les personnes les plus agréables des trois communautés, et chez les Ursulines celles qui remplissent le mieux les devoirs de la vie religieuse. Cependant l'on remarque dans toutes un air de chagrin qu'elles cherchent vainement à cacher; et l'empressement qu'elles mettent à vous dire qu'elles sont heureuses, avant qu'on ne paraisse leur en faire la question, prouve évidemment le contraire.

Quoique je sois du nombre des hommes qui tolèrent le plus volontiers les folies des autres, particulièrement celles qui viennent des erreurs de la dévotion, je ne puis m'empêcher pourtant

de déplorer avec amertume l'excès du zèle qui fit une institution également incompatible avec le bien public et le bonheur privé ; une institution cruelle, dont le but est de livrer l'innocence et la beauté aux regrets , à la misère , à l'esclavage , et de la retenir pour jamais dans une prison plus triste que celle où la loi renferme les criminels.

Il faut en avoir l'expérience , ma chère Lucie , pour se convaincre qu'il existe des êtres raisonnables qui , dans leur exaltation , croient servir le dieu de bonté , en s'infligeant des tourments volontaires , en s'exilant pour jamais de la société pour laquelle ils étaient nés , en renonçant aux plus douces affections du cœur , aux tendres noms d'épouses , de mères et d'amies , en se privant même des amusements les plus innocents , de tout ce qui peut enfin constituer le bonheur de la vie , la gaîté , la paix , la santé , et quelque chose de

plus précieux encore , les jouissances de l'âme ; n'est-ce pas ainsi changer le but de la création , détruire son premier vœu ?

Mon indignation est vivement excitée par le triste exemple que je viens d'avoir sous les yeux au couvent des Ursulines ; celui d'une jeune personne charmante , dont le maintien , la physionomie peignaient une âme formée pour les plus doux liens de l'amour et de l'amitié , et qu'un enthousiasme passager , ou peut-être un puéril orgueil , conduisait au pied de ces autels , que bientôt elle baignera des larmes du repentir et de la douleur.

La cérémonie faite pour frapper l'imagination et séduire le cœur de l'aveugle jeunesse , est extrêmement solennelle et touchante. La procession des religieuses , la douce harmonie de leurs voix dans le chœur , la pieuse dignité que montrait la belle enthousias-

te , en recevant l'habit et prononçant le vœu terrible qui la séparait du monde à jamais ; enfin tout cet appareil imposant m'a fait une telle impression, qu'en dépit de ma raison j'ai versé des larmes sur les causes funestes d'une superstition que je plains autant que je méprise.

Cependant je n'ose répondre que la cérémonie seule m'eût affecté aussi profondément , si l'aimable victime ne fût entrée dans le motif de mes sensations. Jamais on ne vit d'objet plus intéressant ; toutes ses formes , d'une beauté parfaite , se dessinaient avec élégance ; son air et ses mouvements étaient vifs et gracieux : le coloris ardent du plaisir brillait sur ses joues , et le feu de l'enthousiasme dans ses yeux , les plus beaux que j'aye vus de ma vie. Jamais la jeune amante , prête à s'unir à l'objet de sa flamme secrète , ne parut aux autels animée d'une joie plus vive. Elle semblait ne plus tenir à la terre ,

et prendre la forme d'un esprit aérien ; toute sa personne était d'un ange ou d'une divinité.

Quoique je sois ennemi de toute superstition , je dois avouer cependant qu'elle est moins funeste à la vertu , dans votre aimable sexe , et n'entraîne pas à d'aussi dangereuses suites que chez le nôtre. La superstition des hommes est sombre et féroce ; elle attise le feu de la vengeance , aiguise le poignard de l'assassin ; mais celle des femmes prend la teinte de leur caractère : elle est douce , tranquille , bienfaisante : elle s'exerce aux actes de bonté , de vertu , de charité , et semble ne faire que substituer l'amour de Dieu à celui des hommes.

Qui peut refuser un tribut de regrets et d'admiration à la fondatrice du couvent des Ursulines , madame de la Peltérie , à qui toute la colonie doit , en quelque sorte , son existence ? Jeune,

riche , aimable , veuve à la fleur de son âge , maîtresse absolue de son sort et de ses actions , le monde ne lui présentait qu'un riant avenir ; mais renonçant aux douceurs , à tous les plaisirs qu'elle devait en attendre , elle se dévoua toute entière aux exercices pénibles d'une religion qu'elle croyait la seule digne du créateur. Elle surmonta les dangers de la mer et ceux non moins périlleux d'un peuple sauvage ; elle aborda sur des rives inconnues , s'exposa courageusement aux besoins les plus impérieux de la nature , à toutes les intempéries des saisons , pour exécuter un vœu qu'elle espérait devoir être agréable au ciel. Dans une action semblable , où le zèle ardent conduit à l'erreur , l'homme juste et vertueux , libre de toute idée fanatique , regrettera seulement que des esprits capables d'un tel heroïsme ne le dirigent pas à des vues plus propres

au bonheur général et à leur félicité particulière.

Adieu , ma chère Lucie ; une affaire imprévue m'appèle en ce moment à Montréal. Je vous écrirai les premiers jours de mon arrivée. Adieu ; votre affectionné frère ,

Ed. RIVERS.

LETTRE VI.

Du même , à la même.

ME voici arrivé , ma chère , et je ne sais comment j'ai pu conserver mon cœur sain et sauf au milieu d'un feu actif et continuel , plus dangereux que tous ceux auxquels furent jamais exposés les chevaliers errants ; figurez-vous qu'il n'est pas un des moindres lieux de ma route où je n'aye trouvé de jeunes et charmantes villageoises , pleines

d'esprit , de gentillesse et de coquetterie ; sans n'avoir rien de cette timidité qu'ont les jeunes filles dans nos hameaux d'Angleterre , vêtues comme des bergères de romans. Un héros d'aventures pourrait faire un voyage très-intéressant de celui de Montréal.

Les paysans sont ignorants , sales , paresseux et stupides au-delà de l'expression ; mais hospitalier , doux et honnêtes : le premier avantage que l'on trouve chez eux , c'est qu'ils laissent à leurs femmes et à leurs filles le soin de faire les honneurs de leur maison , emploi dont elles s'acquittent avec une attention qui , à quelques inconvénients près , causés par la pauvreté , doit plaire infiniment à l'étranger sensible aux prévenances d'un accueil obligeant ; quant à moi , j'étais charmé de la grâce qu'elles mettaient à me recevoir , et je trouvais , à manger les mets grossiers qu'elles me préparaient , un plaisir que je n'eusse

pas éprouvé, dans un palais, au milieu de grands festins. Leur conversation est vive et enjouée ; toutes les connaissances du Canada sont réservées à leur sexe, car peu d'hommes, y compris ceux de la première classe, ont à peine le talent de savoir écrire leur nom.

La route de Québec à Montréal est comme une longue et vaste rue ; de nombreux villages forment une chaîne tellement suivie sur les bords de la rivière Saint-Laurent, qu'il n'est pas un petit espace où l'on n'ait quelques maisons en perspective, si ce n'est lorsque l'on rencontre un bois, une rivière, une montagne que la nature semble avoir placés avec art pour offrir à l'œil un paysage plus agréable et plus varié. Je ne me rappelle pas avoir jamais fait un plus joli voyage ; les riantes perspectives du jour, les chants joyeux du soir, retentissant au loin,

me faisaient une si douce impression , que j'étais fâché d'arriver à Montréal. L'île dans laquelle est située cette ville est un très-agréable lieu ; les terres sont parfaitement cultivées , et le pays , sans offrir les beautés majestueuses et sauvages des environs de Québec , présente à la vue des sites plus riants. Les femmes , dont la grande occupation semble être de songer uniquement au plaisir , paraissent en général très-jolies , et réunissent à cet avantage un air de vivacité qui me plaît beaucoup. J'ai pris déjà quelques instants sur mes loisirs pour les examiner à l'extérieur de la ville , où elles vont tous les jours se promener en calèche avec des officiers anglais. J'espère trouver bientôt l'occasion de les réunir toutes : quoique je ne pense pas faire un long séjour dans ce pays , je veux chercher à l'égayer autant qu'il me sera possible. Comme je viens d'apprendre qu'elles

aimaient infiniment les bals champêtres, je me propose de leur en donner un à la campagne, aussitôt que j'aurai pu m'acquitter envers elles de toutes les formalités d'usage qu'exige la bienséance.

Dix heures du soir.

Le colonel du régiment, avec lequel je viens de dîner, m'a fait part de l'arrivée de deux Anglaises qui demeurent à quelques lieues de la ville ; c'est une visite imprévue que je me trouve obligé de faire : l'une d'elles est femme du major du régiment, et l'autre va se marier, dit-on, à l'un de ses capitaines, sir Georges Clayton, jeune baronnet, joli homme, qui vient d'obtenir son titre avec une fortune brillante, par la mort d'un parent éloigné. Il est maintenant à New-Yorck, et j'ai ouï dire que le mariage devait se faire aussitôt après son retour.

Minuit.

J'ai consacré cette soirée à faire à la hâte quelques visites aux dames françaises. Quoique je n'aye vu qu'un petit nombre de beautés , les femmes en général sont très-bien ; leurs manières sont gracieuses et polies ; la vivacité fait un de leurs premiers agréments ; mais les hommes de cette nation ne jouissent nullement de tous ces avantages ; il est vrai qu'ils ont fort peu de moyens de plaire , et je ne suis pas étonné que les dames leur préfèrent les officiers anglais.

Jéudi matin.

Je vais partir avec un ami du major Melmoth pour aller à sa campagne présenter mes devoirs aux deux dames. Je ne me sens pas de goût pour cette visite ; les demoiselles sur le point d'être mariées ne m'inspirent aucun désir de les voir ; elles sont pour l'or-

dinaire tellement occupées de l'objet préféré , qu'elles ne donnent pas la moindre attention aux autres hommes. J'ai ouï dire cependant que les deux dames étaient fort aimables.

Neuf heures du soir.

Charmante Lucie ! c'est véritablement un ange ; il est heureux pour moi qu'elle soit engagée , car nul autre motif ne pourrait garantir mon cœur , dont vous connaissez le penchant aux affections tendres et profondes : quelle douce impression ne me ferait pas la seule idée de trouver cachées dans une des contrées sauvages du Canada la beauté , la délicatesse , la sensibilité , enfin tout ce qui peut charmer dans une femme !

Vous allez dire que je suis un enthousiaste , et peut-être aurez-vous raison ; mais je la trouve charmante , et ,

je vous l'avoue même , je n'ai pas seulement le désir d'obtenir sa bienveillance ; en retour des sentiments qu'elle m'inspire , j'ai encore celui de vous lier ensemble d'une manière intime : elle doit retourner en Angleterre peu de temps après son mariage ; vous êtes bien faites pour être amies , et vous apprécier mutuellement.

J'arrive de la campagne du major Melmoth , qui a voulu nous garder plusieurs jours ; ce temps s'est écoulé dans une suite continuelle de divertissements champêtres ; je ne comprends pas ici le plaisir de la chasse , mais tous ceux que les dames peuvent partager : de petits bals , d'agréables parties de campagne dans le voisinage , où la plupart des jolies femmes de Montréal venaient se joindre à nous.

Madame Melmoth est une brune piquante , très-aimable ; mais miss Montaignu ! Vous direz sans doute

que je suis passionnément épris de ses charmes , si je vous en fais le portrait fidèle ; cependant je crois pouvoir vous assurer qu'il n'en est rien , puisque je sais qu'elle est prévenue pour un autre qui doit bientôt recevoir sa main. J'admire toutes ses perfections avec cette espèce de plaisir que je trouve à contempler les vôtres : plaisir vif et bien senti , mais qui , par notre situation mutuelle , est dégagé des moindres mouvements du désir. Je vous ai dit qu'elle était charmante ; il y a des hommes ici qui ne la voient pas de cette manière ; mais elle offre à mes yeux l'assemblage de tous les agréments les plus séduisants. Mes idées sur la beauté s'éloignent peut-être des opinions reçues généralement à ce sujet ; je n'aime pas une femme de qui chacun dit froidement qu'elle est belle ; j'adore la beauté , mais ce n'est pas seulement à la finesse des traits , à des

couleurs fraîches et vermeilles que je puis donner ce nom ; c'est au sentiment , au cœur , à l'esprit , c'est le dirai-je ? en un mot , c'est , c'est à miss Montaigu ; sans être régulièrement belle , sa physionomie doit charmer tout être sensible ; il n'est pas de femme , aimable cependant , qui ne paraisse près d'elle une statue : sa figure est douce , pâle , mais de cette pâleur qui vient de la délicatesse de ses organes ; et non d'une santé faible et débile ; ses cheveux d'un noir brillant , et ses longues paupières qui donnent à son regard une expression tendre et langoureuse , forment un aimable contraste avec la blancheur de son teint ; enfin tout en elle annonce qu'elle est faite pour sentir au dernier degré la passion qu'elle ne peut manquer d'inspirer ; il règne dans sa taille élégante et dans son maintien gracieux un certain air de mollesse et de lan-

gueur qui pénètre l'âme au premier instant ; et ses yeux , les plus beaux que j'aye vus de ma vie , tiennent enchaînés ceux qui les admirent , par le charme puissant de leur sensibilité.

Il y a dans sa conversation mille agréments inexprimables ; mais un des plus séduisants que je trouve en elle , c'est la politesse attentive de ses manières que l'on ne voit presque jamais chez les jeunes personnes dont le cœur est prévenu d'une tendre passion ; l'extrême désir de plaire à l'objet qui l'inspire , nuit presque toujours à l'attention que l'on devrait aux autres hommes ; c'est à son jugement admirable et à la douceur naturelle de son caractère , que l'on peut attribuer l'envie qu'elle paraît avoir de plaire généralement. Comme je suis un peu connaisseur dans cette partie , et que j'ai fait du cœur ma principale étude , je suis très-curieux de la voir avec son amant , de

contempler en elle mille charmes nouveaux, développés insensiblement par la présence de l'objet aimé. L'amour qui sait embellir et prêter des grâces à l'être le plus froid, le plus insipide, doit l'embraser d'une flamme irrésistible; quels yeux, quand ils sont animés de ce feu céleste!

L'âme tendre acquiert, en aimant, plus de noblesse et plus d'énergie; une femme vertueuse ne fait jamais briller autant de vertus; et ne paraît aussi aimable que lorsqu'elle devient sensible au mérite d'un homme digne de son affection; et remarquez-le bien, Lucie, je ne vous accorde véritablement de la beauté qu'au moment où votre cœur a fait un choix.

Je ne puis m'empêcher de revenir encore à cette femme charmante, et de vous dire qu'elle joint à tant d'agrémens extérieurs les plus beaux bras et la plus belle main que j'aye vus;

cependant je devrais en excepter les vôtres ; le son de sa voix à la douceur harmonieuse de la vôtre : charme flatteur , sans lequel la plus aimable femme ne peut faire sur mon cœur la moindre impression ; je crois aussi que l'ensemble de ses traits a quelque analogie avec les vôtres. Rappelez-vous, Lucie, m'avoir dit plusieurs fois que j'aurais été sûrement amoureux de vous , si je n'eusse été votre frère ; cette ressemblance est une preuve certaine que vous aviez raison : vous êtes à mes yeux aussi belle que puisse être une femme dont la sensibilité n'a pas encore été vivement émue.

Je donne un bal demain ; mistress Melmoth est chargée d'en faire les honneurs ; mais son état de grossesse ne lui permettant pas de danser , il s'ensuit de cette circonstance une dispute qui ne flatte pas médiocrement mon amour-propre ; les dames témoignent

beaucoup d'empressement à danser avec moi : jugez du triomphe de ma vanité ! Que j'ai fait un heureux échange ! quel est l'homme de bon sens qui resterait oublié dans sa patrie , lorsqu'il peut trouver au Canada mille beautés jalouses de lui plaire et d'obtenir ses préférences ? Ce point important n'est pas encore décidé , l'étiquette est beaucoup plus sévère ici que dans notre pays ; quant à moi , je n'ai rien à faire au milieu d'un tel débat , et j'en attends paisiblement la fin ; *l'honneur* de ma main est destiné à celle qui pourra montrer les plus anciens titres de noblesse ; nous sommes extrêmement scrupuleux sur cet article à Montréal.

Quatre heures.

Après une rixe dans laquelle deux dames françaises ont failli contraindre leurs maris à se battre en duel , le point d'honneur est accordé par les deux à

miss Montaigu : chacune faisant la condition que je ne danserai pas avec l'autre , j'ai souscrit , comme vous le pensez , de fort bonne grâce à leur volonté.

Samedi matin.

J'en'ai de ma vie passé de plus agréable soirée ; nous avons tous les plaisirs réunis ; figurez-vous une société nombreuse , composée de jolies femmes et de jeunes et charmants cavaliers , tous parés avec autant de grâce que d'élégance , tous animés d'une gaieté vive et franche ; l'aimable Émilie se montrant aux yeux charmés , comme Vénus au milieu des grâces , multipliées au nombre de seize. Rien ne me paraît plus avantageux qu'un bal pour faire briller la beauté dans son plus vif éclat ; un état de repos est presque toujours défavorable ; il n'est pas un objet dans la nature , qui ne plaise davantage lorsqu'on le voit en action : les

arbres agités par le vent, un vaisseau fendant les vagues, un cheval fougueux à la course, une belle femme, dans le mouvement vif et gracieux de la danse; jamais on n'eut plus d'aversion que moi pour un état continuel de tranquillité.

Je vais retourner chez le major Melmoth, pour un mois; n'ayez aucune crainte, Lucie; je vois toutes ses perfections, mais je ne les contemple qu'avec l'œil froid de l'admiration. Une femme engagée perd tous ses charmes attirants, sous le rapport de son sexe; il n'y a pas d'amour sans un rayon d'espoir; ma seule ambition est d'être son ami; j'ai besoin qu'elle me rende le confident de sa passion: avec quel feu, quelle tendresse une âme comme la sienne doit aimer!

Adieu, ma chère Lucie. Votre affectionné frère

Édouard RIVERS.

LETTRE VII.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

De Montréal.

JE vous l'avouerai, ma Lucie, je n'en puis supporter davantage ; il faut que je sois absolument fou pour avoir fait un aussi long séjour près de la famille Melmoth ; on ne peut résister à cette petite enchanteresse, posséder un jugement parfait avec autant d'amabilité, c'est véritablement perfide ; je verrais encore tous ces avantages d'un œil tranquille, mais n'y joint-elle pas cette douceur enivrante qu'on aperçoit dans toutes ses manières, et qui pénètre l'âme, fût-elle insensible et grossière ? Encore, s'il était possible de lui découvrir quelque amour-propre, on pour-

rait concevoir de l'espérance ; mais elle ne connaît pas ses perfections, du moins elle ne paraît pas en avoir la plus légère idée, ce qui est en conscience intolérable ; je lui faisais dernièrement ces réflexions, qu'elle accueillit d'un malin sourire ; je crois en vérité que l'aimable tyran voudrait me compter au nombre de ses esclaves ; mais je ne me sens pas faite pour grossir la cour d'une jolie femme ; celle que j'aimerai doit être si loin d'accorder à quelque autre la moindre préférence, qu'elle ne doit avoir d'âme et d'yeux que pour moi ; je suis, dans ce genre, un des hommes les plus bizarres ; elle peut imaginer tout ce qui lui plaira ; je la mets au défi, elle et tous ses charmes ; j'ai pris mon congé, et je pars dans une heure pour Québec ; j'avoue que cette fuite n'est pas honorable et ne convient nullement au caractère militaire ; mais dans un cas semblable, c'est le meilleur parti à prendre

pour tout être quelconque, lorsqu'il n'est pas sûr d'avoir assez de force pour résister.

Je compte mettre une dizaine de jours à me rendre à Québec, parce que j'ai le dessein de visiter les ministres de chaque lieu, pour chercher dans leur entretien, relativement à la nature du pays, quelques instructions qui puissent servir à mon projet d'établissement. Comme l'inaction est à mes yeux la source de tous les maux, qu'elle est de plus un aliment à l'amour, je me détermine sérieusement à m'occuper. Rien n'est plus analogue à mes goûts naturels que l'exécution de mes projets. Le plaisir de cultiver les terres dans ce pays diffère autant de celui qu'on peut trouver dans le même travail en Angleterre, que la vue agréable de la fleur naissante diffère elle-même du triste spectacle de la chute des feuilles.

L'Amérique est dans l'enfance , et l'Europe dans la vieillesse. Je me flatte de remplir assez bien la tâche que je m'impose; j'ai fait une longue étude des Géographiques, et je suis maintenant un aussi bon agriculteur qu'on puisse l'être par théorie; je ne sais pas même si je ne serais pas en pratique un des meilleurs bourgeois fermiers de la province.

J'espère qu'avant peu vous entendrez parler de moi dans le muséum rustique; je compte faire de savantes découvertes sur l'agriculture : le croiriez-vous ? La pénétration de mon esprit m'a déjà fait remarquer deux choses très-étonnantes ; c'est que , dans le Canada , différent de ce que nous voyons partout ailleurs , la campagne est riche , et la capitale pauvre ; les collines fertiles et les vallons arides ; vous voyez que j'ai d'excellentes dispositions à devenir un jour membre utile à la société ; j'ai

toujours été porté d'inclination à l'étude de la philosophie naturelle.

La chaise est à la porte ! Adieu.

Édouard RIVERS.

P. S. On attend l'amant chaque jour ; vous devinez sans doute, et avec raison, que je n'ai plus la curiosité de me trouver présent à son arrivée ; dans une pareille circonstance, vous savez qu'une troisième personne est un être tout-à-fait nul, et, je l'avoue, partout où je suis, j'aime à compter dans les figures qui frappent d'abord les yeux, et non paraître seulement dans l'ombre du tableau.

 LETTRE VIII.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

Vous ne pourriez, ma chère, vous imaginer combien j'ai recueilli de connaissances utiles, dans le cours de mon voyage de Montréal à Québec ; ce pays est une mine précieuse que la main des hommes n'a pas encore découverte ; je n'entends pas qu'elle renferme de l'or et de l'argent, mais des richesses d'une valeur plus réelle : du bétail, du blé, toutes les récoltes enfin que la terre produit, je dirais presque sans culture ; car ce qui manque particulièrement à ce peuple, est l'activité. Les Canadiens vivent dans l'aisance, même sans le secours du travail ; ici la nature est une mère bienfaisante qui verse libéralement ses dons sans y

être excitée par le moindre effort de ses enfants. Le bigotisme, la paresse, la stupidité, tous ces défauts réunis chez le peuple, n'ont pu le conduire à la pauvreté. Je me réjouis de trouver autant de ressources et de si grands avantages dans un pays où je me propose de fixer mon séjour. Je dois un tribut de reconnaissance aux curés et aux ministres chez lesquels je me suis arrêté pendant ma route : ils m'ont tous fait l'accueil le plus obligeant, quoiqu'ils ayent fort peu de moyens d'accorder l'hospitalité. Le clergé séculier est très-utile partout, mais je n'ai pas la même opinion des moines ; ils m'inspirent une aversion insurmontable. Ces hommes fainéants, qui, renfermés comme des abeilles dans une ruche, semblent s'étudier à se rendre aussi nuls que possible à la société dont ils sont à jamais séparés. Une chose qui me révolte encore davantage, c'est la

malpropreté choquante de la plupart d'entre eux ; superstition absurde qui leur fait trouver un point de religion à se priver de l'usage du linge , et à porter leurs habits jusqu'au dernier degré de vétusté ; il est inconcevable qu'il y ait dans le monde des êtres assez fous pour supposer que la divinité soit ennemie de la propreté , la religion juive concevrait à peine une pareille idée.

Je me suis présenté chez tous les seigneurs des différents lieux où je me suis arrêté , pour offrir mes devoirs à leurs dames ; car , excepté deux ou trois , s'ils eussent été seuls , ils n'auraient assurément pas valu la peine d'une visite.

Les femmes de ce pays me paraissent toujours plus aimables ; si j'avais quelques dispositions à être damoiseau , je courrais le risque de prendre le ton de la galanterie française qui , sans doute , avilit beaucoup moins l'esprit

que le nôtre ; mais qu'est-ce que tout le beau sexe , auprès de mon Émilie ? Que j'envie le sort de sir Georges ! quelle douce félicité le ciel lui prépare , s'il possède une âme faite pour la sentir ! Je ne devrais pas m'occuper d'elle , ou , pour mieux dire , j'aurais dû la quitter plutôt , m'en éloigner avant que tous les agréments séducteurs m'eussent été connus. J'ai presque honte d'avouer que cette séparation m'a cruellement coûté , et que depuis ce malheureux instant , le sommeil ne s'est pas encore approché de mes yeux ; cela est tout-à-fait ridicule . j'en conviens ; mais cependant je ne puis me livrer au repos , s'il ne se présente ; voilà , j'espère , une excuse admirable à ma faiblesse.

Quoiqu'il y ait à peine deux heures que je sois dans cette ville , je vais me disposer à faire un petit voyage à Sillery pour y présenter mes hommages à miss

Fermor votre amie, nouvellement arrivée avec son père, qui est venu rejoindre son régiment à Québec.

J'ai ouï dire que la société de cette ville s'était augmentée, pendant mon absence, de plusieurs jolies femmes de mes compatriotes; je regrette de n'avoir pas quelques instants de loisir qui me permettent de leur faire à toutes une visite; mais je vais partir pour la campagne, et j'ai plusieurs lettres à faire avant mon départ. Adieu. Je suis forcé de vous quitter.

Recevez les tendres embrassements de votre frère

Édouard RIVERS.

LETTRE IX.

Le colonel Rivers, à mistriss Melmoth.

MADAME,

Oserai-je vous témoigner toute la reconnaissance que m'inspire l'attention obligeante que vous avez eue de joindre un mot dans la lettre du major Melmoth ? Je pense qu'il ne trouvera pas mauvais que je vous adresse ma réponse ; mais , en fût-il mécontent , je le prévien qu'il me serait facile de m'en consoler ; il doit trouver naturel que je mette plus d'empressement à vous plaire qu'à lui ; mille raisons , qu'il devinera sans peine , autorisent cette préférence.

Vous avez trop de pénétration , Ma-

dame, pour me croire indifférent ; loin de là , mon faible est la sensibilité ; cependant n' imaginez pas que vos jeunes beautés puissent tour à tour l'exciter ; je me sens porté naturellement à la douceur d'aimer, quoique je ne me livre à ce penchant que très-difficilement ; non , je ne suis pas indifférent, comme vous semblez le croire , mais seulement délicat sur le choix de mes affections. Que ne puis-je espérer que vous ou votre céleste amie receviez avec bonté l'hommage de mon cœur ! vous auriez bientôt la preuve que je puis aimer avec toute la tendresse qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, lorsque j'ai reposé mes plus doux sentiments dans une âme faite pour les exciter et les partager ; mais , hélas ! vous êtes engagée , et vous adorez votre époux. Par une autre fatalité de mon destin , votre amie se trouve dans une situation moins favorable encore aux

espérances d'un amant. Pourquoi faut-il, quand le sort me défend d'écouter mon penchant , que vous soyiez les seules de votre sexe enchanteur ! Mais c'est vous en dire trop, peut-être; je ne devrais pas vous faire un tel aveu. Rendez grâces à la destinée de ne m'avoir pas fait sultan , car , je vous le déclare, je me hâterais d'équiper un vaisseau pour vous saisir et vous amener dans mon sérail.

Vous possédez l'une et l'autre une vertu que j'admire infiniment , c'est cette généreuse compassion qui vous engage à vous montrer toujours ensemble à nos yeux. Si les hommes vous voyaient séparément , quel serait le héros indomptable qui pourrait vous résister?

Vous désirez savoir comment je trouve les Françaises qui habitent Montréal ; toutes me paraissent fort agréables , et la plupart très-jolies ;

madame L** particulièrement le serait encore à mes yeux, près de vous et de miss Montaigu, et c'est le plus grand éloge que je puisse faire de sa beauté, car il n'est pas de femme qui ne doive être flattée que l'on puisse comparer ses charmes aux vôtres.

J'apprends que sir Georges vient d'arriver à Montréal ; veuillez faire agréer à miss Montaigu mes félicitations, et lui exprimer le vif intérêt que je prends à son bonheur ; il m'est aussi cher que le mien propre, et je ne forme pas un vœu plus ardent que celui de sa félicité ; elle est du ciel un des plus beaux ouvrages, elle doit en être un des plus fortunés. Je ne puis vous rendre les différentes sensations que cette idée me fait éprouver. Dans le mariage, une âme comme la sienne doit épuiser la coupe de délices ou celle d'amertume. Le tendre intérêt que je prends à sa destinée me fait redouter pour elle

l'événement qui doit la décider, malgré tous les éloges que l'on donne au caractère de sir Georges.

Je remets à un autre moment le plaisir d'adresser quelques lignes au major Melmoth.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec les sentiments les plus respectueux,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

Edouard RIVERS.

LETTRE X.

Miss Fermor, à miss Rivers.

JE suis arrivée depuis un mois, ma chère Lucie ; je n'ai pas encore vu votre frère, qui est dans ce moment à Montréal, mais on me dit qu'il sera bientôt de retour, et je compte sur sa visite incessamment.

Je suis très-satisfaite de mon nouveau séjour ; jusqu'ici tous mes moments se sont écoulés agréablement. Je ne sais pas ce que doit être ce pays en hiver , mais il me paraît charmant dans cette saison , majestueux , pittoresque , et ce qu'on peut vraiment appeler *romantique*. La nature s'y montre dans toute sa richesse , ornée de mille charmes sauvages dont les beautés régulières de nos pays ne peuvent approcher. Les sites que l'on découvre au-dehors de la ville sont extrêmement agréables ; la perspective , très - étendue , se varie à l'infini par des collines , des bois , des rivières , des cascades entremêlées de riantes fermes et de jolies chaumières. Cette vue délicieuse est bornée par des montagnes lointaines qui semblent se perdre dans les cieux.

L'air est plus chaud dans ces contrées qu'en Angleterre ; mais le vent qui s'élève ordinairement vers le midi ,

rend la chaleur plus supportable. Les soirées sont charmantes. Nous avons beaucoup d'orages , heureusement ils ne sont presque jamais dangereux. Le tonnerre est plus majestueux qu'en Europe , et les éclairs plus brillants ; j'en ai vu dont la couleur d'un pourpre léger ressemblait à la teinte éclatante de l'aurore. La verdure est de la même nuance que celle d'Angleterre , et le soir elle acquiert un agrément inexprimable de l'éclat des feux volatils qu'on voit étinceler sur le gazon et sur les arbres , comme des milliers de petites étoiles.

Il y a deux cascades magnifiques près de Québec , la Chaudière et Montmorency. La première est une nappe d'eau immense qui tombe sur les rochers les plus arides , et forme un spectacle étonnant , bizarre et majestueux ; l'autre , moins sauvage , moins irrégulière , mais plus agréable et d'un coup-d'œil plus flatteur , se jette d'une hauteur prodigieuse.

gieuse dans la rivière Saint-Laurent , près d'une montagne aride. Cette partie la plus agreste de l'île d'Orléans fait un contraste admirable avec les beautés régulières de cette cascade.

La rivière de Montmorency , qui forme la cascade du même nom , est , de tous les objets inanimés , le plus beau , le plus étonnant que les yeux puissent admirer ; mais pourquoi l'appellerais - je ainsi , puisque l'imagination ravie la croirait presque animée d'un souffle divin ? Je ne suis pas étonnée de l'enthousiasme des Grecs et des Romains ; ce fut sans doute d'objets semblables que leur mythologie prit son origine ; ils paraîtraient en effet devoir être le séjour de mille divinités.

Figurez - vous un énorme rocher se divisant , comme s'il était à dessein séparé par la main de la nature , pour donner passage à une jolie rivière extrêmement profonde , et dont les bords ,

élevés à une hauteur prodigieuse , offrent à la vue l'aspect de deux murs magnifiques par leur régularité et leur construction étonnantes. Ces murs enchantés , couronnés de bois majestueux , sont ornés de mille fleurs champêtres variées à l'infini , et de plusieurs petites sources d'une eau limpide qui , murmurant doucement , vont se perdre dans la rivière à quelque distance ; mille grottes naturelles , formées dans le roc , vous persuadent que vous êtes dans le séjour des Néréides. Une île fort petite , couverte d'arbrisseaux fleuris , située à près d'un mille au-dessus de la cascade , où les eaux s'élargissent tout-à-coup , semble être formée pour servir de trône à la déesse de la rivière. A toutes ces beautés se joint l'agréable spectacle de plusieurs courants d'eau venant des projections irrégulières du rocher , qui , dans quelques lieux , semblent rivaliser en beauté avec la cas-

cade elle-même , comme ils l'égalent en variété.

Enfin , je vous dirai que l'agrément de ces lieux , de cet aspect magique , aurait pu seul me dédommager des fatigues de mon voyage ; et si jamais je devais me repentir d'avoir traversé l'Atlantique , le souvenir de cette création merveilleuse que j'ai tant admirée me servirait de consolation.

Je ne puis vous donner aucun détail sur les habitants de ce pays , car je n'ai encore examiné que leur extérieur et le paysage qui m'entourne. Les Françaises sont en général fort jolies , mais les petits maîtres de cette nation me paraissent très-peu séduisants , et je crois que l'on pourrait , sans le moindre danger , courir les bois en tête à tête avec le plus aimable des Français que nous voyons ici. Je ne suis pas surprise que les Canadiennes , tout opposées à nos manières d'être avec leurs com-

patriotes , prènent tant de peine à séduire les nôtres ; mais il me paraît humiliant pour MM. les Français , que nous ne soyions pas tentées d'user de représailles.

Je suis actuellement dans une ferme charmante sur les bords de la rivière Saint-Laurent. La maison est située sur le penchant d'une montagne escarpée , couverte d'une quantité prodigieuse d'arbres de toute espèce , formant un mur oblique qui s'élève dans une confusion régulière. Ombrage sur ombrage, amphithéâtre touffu , d'où l'œil découvre en perspective cette grande et belle rivière sur laquelle plusieurs vaisseaux , passant continuellement , présentent aux yeux charmés le plus agréable mouvement qu'on puisse imaginer. Je n'ai pas encore vu de lieux si propres à faire naître cette douce indolence et ce penchant invincible à l'inaction parfaite que l'on pourrait peut-être appeler

le goût naturel du pays. Je me propose d'élever, dans cet endroit charmant, un temple à la déesse de la Paresse.

J'aperçois, dans le sentier tortueux de la colline, un homme qui s'avance de ce côté; à sa tournure, je reconnais votre frère. Adieu; mon père est absent, et je vous quitte pour le recevoir.

Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Votre frère vient de m'apprendre une agréable nouvelle. Miss Montaigu, mon amie intime, est actuellement à Montréal, et va faire un mariage très - avantageux. Je me hâte de lui écrire, pour l'engager à me donner quelques jours avant la cérémonie. Elle vint en Amérique, il y a deux ans, avec le colonel Montaigu, son oncle, qui mourut ici. Je la croyais retournée en Angleterre, mais elle demeure toujours

près de Montréal , avec M. et madame Melmoth , parents éloignés de sa mère.

Adieu , ma chère amie.

LETTRE XI.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

De Québec.

JE reconnais , ma chère , que l'absence , la distraction , le plaisir , sont les meilleurs spécifiques contre une passion naissante.

J'ai passé quinze jours à Lorette , petit village indien , où la nouveauté du paysage et les recherches que j'ai faites sur les anciennes mœurs et la religion de ces peuples , ont mis plus de calme dans mon esprit que toutes les réflexions les plus sages n'auraient pu faire. Je vous le répète encore , Lucie ;

j'ai fait un trop long séjour dans la maison du major Melmoth.

Habiter six semaines, sous le même toit, avec la plus séduisante des femmes, était une épreuve bien délicate pour un cœur comme le mien, plein d'une sensibilité qui fut toujours restreinte par le concours de plusieurs circonstances. J'aurais évité ce premier danger, si je n'avais pensé, comme je devais le faire naturellement, que la considération de ses engagements me servirait de sauve-garde; mais chaque jour la crainte de lui donner un sentiment trop tendre s'affaiblissait.

Je romps un sujet dont je ne dois plus m'entretenir, et je reviens à mes sauvages; d'autres nations parleront de la liberté dont elles jouissent; mais dans aucune cette liberté ne peut régner comme chez ce peuple. Rien n'est plus étonnant que de voir un petit village d'environ trente à quarante familles

(reste des Hurons presque tous exterminés dans une longue et terrible guerre contre les Iroquois) ; rien , dis-je , n'est plus singulier que de les voir conserver leur indépendance au milieu d'une colonie européenne composée de sept mille habitants , et ce fait des Sauvages de Lorette est certain ; ils maintiennent leur liberté de la manière la plus noble. Un des nôtres ayant dit quelque chose qu'un Indien entendit , comme une supposition qu'ils avaient été sujets de France , celui-ci , le regard étincelant , l'arrêta tout-à-coup , malgré leur ancienne et respectable coutume de ne jamais interrompre la personne qui parle : *Vous vous trompez, camarade* , lui dit-il ; *nous ne fîmes jamais sujets d'aucun prince ; un Sauvage est libre sur tout le globe* , et ce langage était bien vrai. Ils ne sont pas seulement libres comme faisant partie d'un peuple qui l'est , mais chaque in-

dividu jouit en particulier d'une parfaite indépendance. Maître absolu de lui-même , tout à la fois sujet et roi , un Sauvage ne connaît pas de supérieurs , circonstance qui influe singulièrement sur sa conduite ; sans être intimidé par le rang ou les richesses , distinctions inconnues dans la nation , il monterait indifféremment au premier degré de la fortune , jouirait d'un grand pouvoir aussi librement dans la cabane d'un chétif paysan que dans le palais d'un prince oriental. C'est la vertu , c'est l'homme , c'est son égal qu'il respecte , et non les dehors fastueux , les avantages donnés par le hasard , auxquels toutes les nations policées rendent hommage.

J'ai fait quelques recherches pour m'instruire de leurs anciennes opinions religieuses , et de celles qu'ils conservent encore aujourd'hui. Les Jésuites missionnaires se vantent, chaque jour ,

avec la plus ferme assurance , d'avoir opéré leur conversion ; mais j'ai trouvé qu'ils avaient plutôt ajouté quelques vérités simples du christianisme à leurs anciennes superstitions , qu'ils n'avaient échangé leur foi contre une autre. Ils reçoivent le baptême , et sont même soumis à ce qu'ils appellent *le joug de la confession*. Ils entretiennent dans leur culte , d'après les formes extérieures de l'église romaine , ce faste religieux qui ne peut frapper que les esprits étrangers à toute idée de luxe et de magnificence ; mais leur croyance est toujours à peu près la même , excepté que les femmes paraissent avoir une grande dévotion à la Vierge , peut-être parce que cet article de la religion chrétienne flatte leur sexe. Ils croyaient autrefois en un seul Dieu , le roi , le créateur de l'univers , qu'ils appelaient *le grand esprit et le maître de la vie*. Ils l'adoraient dans le soleil , comme sa plus

parfaite image ; ils reconnaissent une multitude d'esprits inférieurs et de démons , et croient à un état futur de récompense ou de punition dans le séjour des âmes , pour me servir de leur expression. Ils respectaient l'esprit de leurs guerriers après leur mort , mais il ne paraît pas qu'ils aient été jamais l'objet de leurs adorations. Leur morale est plus pure , leurs mœurs plus simples que celles des nations policées, si l'on excepte la liaison des sexes. Les femmes , avant le mariage , livrées à tous les excès du libertinage , cachent leurs désordres sous l'extérieur le plus décent et le plus réservé ; mais elles ont toutes l'adultère en horreur , et cherchent d'autant moins à s'en rendre coupables , que leurs mariages se rompent à volonté. Les missionnaires assurent qu'ils ont trouvé moins de difficultés à leur faire goûter les vérités du christianisme , qu'à leur persuader que cette

union sacrée ne pouvait se former que pour la vie ; elles regardent le système du mariage chrétien comme tout-à-fait contraire aux lois de la nature et de la raison ; et elles prétendent que si le grand esprit nous forma pour être heureux , c'est véritablement s'opposer à sa volonté que de vivre ensemble , lorsqu'on ne peut l'être l'un par l'autre.

Le sexe que nous avons exclu avec tant d'injustice de tout pouvoir en Europe , a la plus grande influence dans le gouvernement huron. Le chef est choisi dans la ligne féminine du côté des plus proches parents du prédécesseur , et c'est ordinairement le fils de la sœur ou de la tante. Si l'on examine bien strictement cette coutume dans le principe sur lequel on l'a fondée , peut-être paraîtra-t-elle un peu contradictoire avec l'assurance que l'on nous donne de l'extrême chasteté des femmes mariées.

La puissance du chef est fort limitée ; il semble plutôt donner à son peuple des conseils de père , que lui commander en maître ; cependant , comme ses ordres sont toujours sages , et ne tendent jamais qu'au bien général , aucun prince n'est mieux obéi. Ce peuple a un conseil suprême d'anciens , dans lequel tout homme entre ordinairement à un âge fixé. Il y en a un autre établi pour servir d'aide au chef dans les circonstances ordinaires , et dont les membres sont choisis comme lui par les femmes. J'admire , avec un véritable plaisir , ce dernier règlement , car votre sexe est assurément le meilleur juge du mérite des hommes , et je serais charmé de le voir adopter en Angleterre ; la cabale , dans les sections , serait alors la plus jolie chose du monde , et je suis sûr que les dames donneraient leurs voix , par de plus louables motifs que ceux qui nous font agir ordinairement,

dans ces occasions. Au vrai, nous sommes, plutôt que cette nation, des sauvages qui, vous privant injustement de tous les droits communs de citoyens, ne vous laissons d'autre pouvoir que celui qu'il nous est impossible de vous ôter, et que vous donne l'attrait irrésistible de vos charmes. D'après un si mauvais procédé de notre part, je ne vous crois pas en conscience obligées de suivre les lois que nous formons sans votre participation. Vos discours politiques, vos plaidoyers ne seraient pas sans doute moins éloquents que ceux des Américaines dont on nous fait, dans ce pays, un si grand éloge.

Les Hurons n'ont pas de lois positives. Formant un corps très-peu nombreux, et tenant de la manière la plus stricte aux sentiments d'honneur, ce peuple vit dans cet heureux état de calme, d'égalité constante, qui le dégagent de toutes les passions vives et

crueilles du cœur de l'homme. Le conseil des anciens a le pouvoir de punir les crimes atroces , mais il trouve rarement l'occasion de l'exercer. Il règne dans ce petit gouvernement un ordre et une tranquillité qui vous surprendraient.

Dans les nations indiennes les plus considérables , j'ai ouï dire que chaque village avait son chef , ses conseils , et se rendait parfaitement indépendant de l'État dont il faisait partie ; mais que , dans les grandes occasions , chaque lieu nommait quelques députés pour aller former un conseil général dans la capitale.

La langue de ce peuple est harmonieuse et sublime ; mais comme il a moins d'idées que nous , elle ne peut être aussi riche que la nôtre. La prononciation des hommes est grossière et dure à l'oreille ; celle des femmes , au contraire , est extrêmement douce et agréable , et , sans comprendre au-

cun mot de leur langage , le son m'en plaît infiniment. Leurs discours mêmes, lorsqu'ils parlent français , ont de la noblesse , beaucoup de métaphores , et j'ai ouï dire que dans les occasions importantes ils étaient sublimes. Ils emploient les figures jusque dans le style familier , et je viens d'en avoir un exemple. Une femme sauvage fut blessée dernièrement en défendant une famille anglaise des fureurs bachiques d'un habitant de sa nation ; je lui demandai comment allait sa blessure. « Elle va » très-bien , me répondit-elle ; mes » sœurs de Québec (voulant parler des » Anglaises) ont été généreuses envers » moi , et les piastres , vous le savez , » sont le baume le plus salutaire. »

Ils n'ont pas d'alphabet , n'ont aucune idée de lettres , et leur langue n'est astreinte à aucune règle. C'est par des peintures qu'ils conservent la mémoire des événements qui les intéressent , ou

de ceux qu'ils croient dignes d'être conservés, tels que les victoires remportées sur leurs ennemis dans les guerres.

En vous parlant de leurs peintures, je ne dois pas oublier les remarques que j'ai faites à cet égard ; c'est qu'il m'a paru qu'elles avaient, quoique fort grossières, beaucoup de ressemblance avec celles des Chinois, chose qui m'a d'autant plus frappé, que ce n'est pas là le style de la nature. Leurs danses, les plus vives pantomimes que j'aye vues, particulièrement la danse de paix, ont aussi beaucoup d'analogie avec celles de ce peuple. Ils représentent les attitudes que l'on voit sur les tableaux qui peignent les danses chinoises. Leurs traits, leur complexion, ne ressemblent pas moins aux portraits que nous avons des Chinois, et leur vie errante et vagabonde était absolument la même que celle de ces derniers, avant que ce peuple sauvage ne devînt chrétien.

Si je pouvais supposer qu'ils ne sont pas originaires du pays ; si je ne savais pas que l'Amérique ne fut peuplée que long-temps après les autres parties du monde , je les croirais descendus des Tartares : en effet , rien ne devait être plus facile que leur passage en Amérique , dont l'Asie n'est point séparée , ou du moins ne l'est que par un petit canal. Mais je laisse une semblable décision à d'autres personnes plus instruites que moi , car j'avoue franchement mon ignorance à ce sujet.

J'ai remarqué , dans plusieurs choses , qu'ils conservent beaucoup de leurs anciennes superstitions ; je citerai particulièrement leur grande confiance aux songes , que les preuves évidentes de leur fausseté ne peuvent affaiblir. Ils ajoutent aussi beaucoup de foi aux discours de leurs devins ou charlatans ; chaque village indien en possède un , qui est tout à la fois physicien , orateur ,

devin , et que les habitans consultent comme un oracle dans toutes les occasions. Comme je souriais au récit que faisait un Sauvage d'un songe prophétique , où il nous affirmait la mort d'un officier anglais que je savais être en bonne santé : « Vous autres Européens , » dit - il , vous êtes le plus singulier » peuple du monde ; vous riez de notre » confiance aux songes , et vous voulez » nous persuader des choses mille fois » plus incroyables. »

Leur caractère national est difficile à peindre ; il n'est formé que de contrastes et de qualités opposées ; ils sont indolents , tranquilles , doux , humains , en temps de paix , et cruels , actifs , violents , féroces en temps de guerre ; honnêtes , attentifs , hospitaliers et même polis quand ils sont traités avec douceur ; mais fiers , sombres , vindicatifs , lorsqu'on leur montre de la dureté. Le ressentiment de ce peuple est d'autant

plus à craindre , qu'il met un point d'honneur à cacher le sentiment d'une injure jusqu'au moment où il trouve l'occasion de s'en venger. Ils supportent le froid , le chaud , les besoins les plus impérieux de la vie , avec une patience héroïque , lorsque la nécessité le demande , passant quelquefois des jours entiers dans les bois sans nourriture lorsqu'ils sont à la poursuite de l'ennemi , ou même dans leurs parties de chasse ; et cependant , au milieu de leurs festins , se livrant à tous les excès de la plus brutale intempérance. Ils méprisent la mort et supportent les plus affreux tourments avec un air de triomphe , sans laisser même échapper un soupir ; ils chantent leurs chansons de mort , se rient de leurs bourreaux et les menacent de la vengeance des amis qui leur survivent. Ils ont aussi pour maxime et regardent comme un point d'honneur de s'éloigner d'un ennemi

qui leur paraît inférieur en nombre et en force.

Leur grande ignorance et cette paresse extrême qui leur est naturelle , et que nulle autre passion que celle de la guerre ne peut leur faire surmonter , les privent de tous les charmes , de tous les raffinements de la vie policée. Ils sont absolument étrangers aux douces passions , l'amour n'étant pour eux qu'un instinct de la nature , comme chez les animaux avec lesquels ils vivent dans les bois. Leur existence me paraît moins heureuse que tranquille ; s'ils n'ont pas toutes les sollicitudes que l'on trouve parmi nous , ils n'ont pas aussi les jouissances qui nous sont réservées ; cependant , quelques personnes m'ont assuré que , malgré leur indifférence pour l'amour , ils n'étaient pas insensibles à toute affection. Ils sont , à ce qu'on prétend , fort passionnés du sentiment de l'amitié et de l'amour paternel.

Ils ont un teint basané , qu'ils rendent encore plus désagréable , par la quantité de rouge grossier dont ils couvrent leurs joues ; mais les enfants ont en naissant une blancheur livide comme celle de l'argent. Peut-être ce changement total de complexion vient-il de la coutume bizarre qu'ils ont de graisser leur corps , et de l'exposer à l'air et au soleil dès la plus tendre enfance ; autrement je ne devinerais pas quelle peut en être la cause.

Leurs cheveux sont noirs et luisants ; ceux des femmes , très-longs et séparés au-dessus de la tête , sont retenus derrière avec un peigne , et quelquefois attachés avec un cordon de cuir qu'elles regardent comme un ornement très-élégant. Le costume des deux sexes est un juste-au-corps qui tombe à leurs genoux , avec des guêtres de drap bleu grossier ; des souliers de peau de daim , brodés avec des plumes de porc-épic ,

et souvent avec des paillettes d'argent ; une espèce de manteau , jeté sur leurs épaules , et fermé devant avec une aiguillette ; un collier et d'autres ornements en grains ou en coquilles.

Ils sont grands , bien faits et d'une agilité surprenante ; ils ont l'imagination vive , une grande mémoire , et dans les choses où leur intérêt personnel est excitée , ils ont autant de politique et d'adresse qu'on en puisse avoir.

Leur abord est froid et réservé ; mais l'accueil qu'ils font aux étrangers , aux malheureux surtout , est affectueux et plein de bonté. Un fort digne prêtre , dont j'ai fait la connaissance à Québec , fit naufrage , il y a quelques années , dans le mois de décembre , sur une île de cette côte. Après avoir éprouvé tout ce qu'on peut essayer de plus pénible , dans un pays absolument désert , pendant la rigueur d'un hiver plus froid même que celui du Canada , lui , avec

le reste de ses compagnons, qui avaient pu résister à de si cruelles souffrances, gagnèrent la haute mer dans leur chaloupe , à l'entrée du printemps , et naviguèrent jusqu'à ce qu'ils aperçussent des cabanes de Sauvages. Le plus ancien de ceux auxquels ce malheureux conta son histoire les fit débarquer tous , et s'empressa de pourvoir à leurs premiers besoins, leur disant : Approchez, frères! nous sommes , ainsi que vous, des hommes, et nous devons trouver du plaisir à soulager les maux de nos semblables. Ce généreux sentiment a beaucoup de rapport avec celui que l'on trouve dans une célèbre tragédie grecque.

Voilà tous les détails que je puis vous donner à ce sujet. Mon séjour dans ce pays ayant été fort court, je n'ai pu, à bien dire, que jeter une légère esquisse des traits qui distinguent ce peuple, et je suis hors d'état de vous

en donner le tableau parfait et bien détaillé.

Une chose qui m'étonne beaucoup , c'est de trouver si peu de changement de leurs anciennes mœurs à celles qu'ils ont aujourd'hui , malgré leurs relations fréquentes avec les Européens ; ils semblent n'avoir pris de nous que la passion de la table.

La situation du village est très-jolie. A quelque distance , un bois touffu s'élève agréablement sur une hauteur ; de l'autre côté est une petite rivière , où l'on voit un pont , une cascade et un moulin ; elle court en serpentant , et présente à l'œil une perspective délicieuse , depuis les habitations. Ce pays , fort bien cultivé , est un mélange de bois et de plaines , jusqu'aux environs de Québec , dont il est éloigné de neuf milles.

Que cette lettre est longue , ma chère Lucie ! du moins je crains bien que

vous n'en fassiez la remarque ; mais j'abandonne mon rôle d'historien à miss Fermor, votre amie. Les dames, en général, aiment mieux écrire que nous, et je leur dois cet aveu flatteur, qu'elles manient la plume avec beaucoup plus de grâce.

Adieu, ma chère Lucie ! comptez à jamais sur la tendre affection de votre frère,

Edouard RIVERS.

LETTRE XII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

J'AI reçu hier matin, par sir George Clayton, une lettre du major Melmoth, qui l'en avait chargé, pour nous donner à l'un et à l'autre l'occasion de lier connaissance ; mais il suffisait qu'il fût cher à la plus aimable des femmes,

pour-obtenir de ma part un accueil empressé ; avec cette recommandation , il peut compter sur tous les soins et les égards dont je suis susceptible.

Il a déjeuné avec moi ; nous avons été seuls à peu près deux heures, et la conversation s'est entretenue sur différents sujets ; le reste du jour s'est écoulé assez agréablement dans une partie de campagne que nous avons faite ensemble.

Je vais avec lui , cette après-dinée , faire une visite à miss Fermor , à laquelle il doit remettre une lettre de miss Montaigu.

Il est fort bien ; mais il n'a pas ce genre de beauté que j'aime. Il est d'une carnation fraîche et vermeille, des traits délicats, des cheveux blonds et les yeux d'un bleu clair. Sa tournure n'est pas absolument gauche et désagréable ; mais elle est inanimée et très-insipide , à mon avis. Il est bien fait, sa taille n'est

pas dénuée d'agrément ; cependant il n'a pas dans les manières cette aimable aisance que donne l'usage du monde , et que je préfère aux plus régulières proportions du corps , lorsqu'on les voit sans elle. En un mot, il est ce que nos provinciales appellent un *joli homme*. Il se met très-bien ; il a les plus beaux chevaux et la plus belle livrée que j'aye vus dans le Canada. Son abord est honnête , mais froid ; sa conversation amicale , mais très-peu spirituelle : il paraît fait pour inspirer plutôt l'estime que l'amour. Me pardonneriez-vous , ma chère , si je vous dis qu'il ressemble, dans mon imagination, à la statue de Prométhée , avant qu'elle ne fût animée du feu céleste ?

Peut-être le vois-je avec des yeux trop sévères , ou peut-être suis-je prévenu , dans mon jugement, par la haute idée que je me suis formée de celui qui doit posséder le cœur de l'aimable

Émilie. Quoi qu'il en soit, il me paraît impossible que les seuls agréments de l'extérieur puissent l'attacher, et je ne pense pas que mon opinion, à cet égard, doive changer. Sans doute je découvrirai, lorsque je le connaîtrai mieux, quelque étincelle d'un feu caché.

Je veux faire en sorte de me lier intimement avec lui, pour chercher à connaître tout ce qui se passe dans son âme. Je suis très-exigeant pour l'époux destiné à mon Émilie; s'il ne réunit beaucoup de jugement, d'esprit et de sensibilité, il n'est pas en lui de contribuer jamais à son bonheur.

Il m'a remercié des égards que j'avais eus pour miss Montaigu. Croiriez-vous bien qu'il m'a paru dans ce moment très-impertinent? J'ai encore peine à me persuader qu'il n'avait pas l'intention de l'être, quoique j'aye dû voir cependant que ce n'était qu'une phrase de politesse.

Il arrive; nos chevaux sont à la porte:
je n'ai que le temps de vous dire adieu.

Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

Neuf heures du soir.

P. S. Nous voici de retour de notre visite; il perd à chaque instant dans mon esprit. La société de miss Fermor était composée de plusieurs dames anglaises et françaises; toutes se sont efforcées de captiver l'attention du baronnet. Vous ne vous figurez pas l'effet que produit un titre en Amérique; cependant, pour rendre justice aux dames, je dirai qu'il était fort bien. Les petits soins aimables que lui prodiguait un cercle de jolies femmes, répandaient sur son visage un coloris très-favorable à son désir de plaire, ce que j'ai pu facilement démêler, au milieu de son calme apparent. Deux ou trois fois, il a voulu

même élever son esprit jusqu'à cette légèreté badine de l'homme du monde ; mais il est retombé aussitôt dans son état naturel. La vanité seule ne pouvait le soutenir long-temps sur ce ton ; cependant elle est sa passion dominante , si toutefois une âme tranquille et froide peut en éprouver aucune.

Ma chère Lucie ! quel charme enivrant que celui de la sensibilité ! c'est l'aimant puissant qui attire tout à lui. La vertu peut commander l'estime ; les talents et l'esprit , l'admiration , la beauté , les grâces exciter le désir ; mais il n'est donné qu'à la sensibilité d'inspirer l'amour. Cependant la tendre , la sensible Émilie !.... non , ma chère , non ; il est impossible qu'elle l'aime : elle se l'imagine peut-être ; mais elle se fait sans doute illusion , à moins qu'elle ne lui soupçonne un autre caractère. L'admiration qu'il a pour elle , car il est incapable d'éprouver un sentiment

plus vif ; celui-là , dis-je , peut le sortir de son état naturel d'insouciance et d'apathie , lorsqu'il est en sa présence ; mais , après le mariage , il retombera bientôt dans sa première léthargie. Si je puis former quelque jugement sur les hommes , il sera mari froid , poli , et nullement susceptible d'attentions délicates ; compagnon taciturne , insipide ; amant glacé , tranquille , étranger aux douces émotions du sentiment. Son indifférence l'éloignera de la crainte des rivaux ; sa vanité l'entourera de tout le faste du bonheur ; ses amis la féliciteront sur son choix ; elle excitera l'envie de son sexe ; et cependant , sans vouloir l'affliger , sans le faire précisément , vingt fois par jour cet être inanimé portera quelque atteinte pénible à sa délicatesse et à son cœur , parce qu'il ne connaît pas les sensations et la finesse de tact que la nature a mises en elle. Vainement elle cherchera l'ami ,

l'amant qu'elle espérait trouver dans son époux ; à peine pourra-t-elle se rendre compte du sujet de ses plaintes secrètes ; elle s'accusera de caprice , et s'étonnera d'être malheureuse avec le meilleur mari du monde.

J'ai de cruelles sollicitudes sur son bonheur ; je sais qu'il est bien peu d'hommes qui possèdent la vive sensibilité de votre sexe ; et encore , dans ce petit nombre , combien , détruisant tous les ressorts de leur âme par une vie de désordres , n'apportent dans le mariage que le dégoût et l'apathie ! Je connais peu d'êtres faits pour la rendre heureuse ; mais ce sir Georges !... en vérité , ma chère Lucie , j'ai peine à supporter cette idée.

Je vous dirai que tous les hommes sont amoureux de miss Fermor , votre amie. Les femmes la détestent , preuve certaine qu'elle plaît généralement à notre sexe. Adieu.

LETTRE XIII.

*Miss Montaigu , à miss Fermor ,
son amie.*

MA chère Bella se persuadera mieux que je ne pourrais l'exprimer, tout le plaisir que m'a fait la nouvelle de son arrivée dans le Canada ; je suis très-impatiente de vous embrasser, ma chère amie, et vous le devinez bien ; mais comme mistriss Melmoth doit aller à Québec dans une quinzaine de jours, je suis forcée de remettre à cette époque le joli voyage de Sillery, pour l'accompagner. Que je me fais une douce joie de vous revoir, ma chère Bella ! de vous conter mille petits riens que l'amitié sait rendre intéressants !

Vous me félicitez sur l'agréable perspective que m'offre l'union que je vais

former avec un homme jeune, aimable, riche, d'un caractère estimable, et qu'un tendre sentiment lie à mon sort.

Oui, ma bonne amie, je suis reconnaissante envers mon oncle du choix qu'il a fait pour moi; sir Georges est tel qu'on vous l'a dépeint, et sans doute il me porte de l'attachement, puisque l'infériorité de ma fortune auprès de la sienne ne diminue rien de l'empressement qu'il témoigne de s'unir à moi; sûrement je suis très-heureuse; comment serait-il possible que je ne le fusse pas?

Je pourrais souhaiter quelque chose de plus vif dans l'affection qu'il m'inspire; mais peut-être mes désirs à cet égard seraient-ils romanesques: je le préfère à tous les hommes; je voudrais cependant que cette préférence fût d'une nature moins languissante; il y a je ne sais quoi dans mon attachement qui ressemble plutôt à l'amitié qu'à

l'amour ; je le vois avec plaisir , mais je m'en sépare sans regret ; je sais qu'il mérite tous les sentiments dont mon cœur est susceptible , et , je l'avoue , je ne puis réellement faire aucune objection à son désavantage qui ne soit l'effet du caprice.

Votre opinion sur le colonel Rivers est bien en tout d'accord avec la mienne ; je le trouve aussi très-aimable ; il a passé dernièrement six semaines avec nous , et sa conversation nous paraissait toujours nouvelle. Il est , je crois , du petit nombre de ces hommes dont il serait doux de se faire un ami ; je ne sais , mais il me semble que je lui confierais déjà tout ce qui se passe en moi ; j'ai même l'idée qu'il m'inspire plus de confiance que sir Georges que j'aime , et qui doit être mon époux ; ses manières sont douces , attentives , insinuantes , et de nature à plaire aux femmes ; sans prétention , sans dessein , il

s'établit dans votre cœur sous le titre d'un ami , parce qu'il ne paraît d'aucune façon vouloir en prendre un plus doux ; le vif intérêt qu'il semble mettre à votre bonheur lui donne en quelque sorte le droit de connaître jusqu'à vos moindres pensées.

Croyez-vous , ma chère , que cette espèce d'hommes soit dangereuse ? Gare^z-vous-en , Bella , si vous la craignez ; pour moi , je suis fort tranquille , et ne pense pas devoir m'en défier.

Sir Georges aura le plaisir de vous remettre cette lettre ; il doit revenir dans peu de jours. Aimez-le pour moi , chère Bella , quoiqu'il mérite bien de l'être pour son propre compte ; car , je vous le dis encore , il est très-estimable.

Adieu , ma chère ! Votre tendre et fidèle amie ,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE XIV.

Le colonel Rivers , à John Temple.

CROYEZ-MOI, John , vous êtes dans l'erreur ; ce goût d'inconstance que vous avez n'est pas naturel , et ne peut conduire au bonheur. Votre empressement à poursuivre le plaisir le détruit par là même. L'amour n'offre jamais de charme réel , si le cœur n'est attaché , et vous ne prenez pas le temps de le fixer. Telle est notre malheureuse faiblesse , que la plus tendre passion peut s'éteindre , et faire place à une autre ; mais l'amour du changement , sans autre motif que celui de varier , n'est pas dans la nature ; et , s'il est vraiment un goût , je soutiens qu'il est dépravé. Les jeunes gens sont inconstants par affectation et par vanité ;

les vieillards , parce que leurs passions sont usées par le temps ; mais les hommes faits , particulièrement les hommes de bon sens , ne trouvent le bonheur que dans ce vif attachement qu'il me paraît impossible de ressentir pour deux ou plusieurs objets. L'amour est un charme purement spirituel , et l'attrait du plaisir sera même toujours faible lorsque l'âme ne parlera pas.

Vous trouverez cette vérité confirmée jusque dans les murs du sérail. Parmi cette foule de beautés rivales , empressées à plaire , une seule , plus heureuse , règne dans le cœur du sultan , et les autres captives ne servent qu'à flatter son orgueil et son ostentation ; il les regarde avec la même indifférence que les meubles somptueux de son palais , dont il est permis de dire qu'elles font partie.

Dans la situation où vous êtes , il me semble que vous devriez songer à vous

marier ; j'aurais bien , comme vous , plusieurs objections à faire contre cet état , j'entends les mariages tels qu'on les fait de nos jours ; mais , à mon avis , l'union de deux êtres également sensibles et délicats , liés par amitié , par goût , par une conformité de sentiments , par cette vive et tendre inclination qui seule mérite le nom d'amour ; cette union , dis-je , offre une félicité réelle que l'on cherchera toujours en vain dans aucune autre espèce de lien.

Le sort vous a donné l'heureux pouvoir de choisir ; vous êtes riche , et n'avez pas l'ambition de faire un mariage d'intérêt ; cherchez autour de vous une compagne , une confidente , une tendre et fidèle amie ; qu'elle joigne aux qualités du cœur les charmes d'une maîtresse ; surtout soyez bien sûr de l'attachement que vous saurez lui inspirer : que votre idée , toujours chère , occupe entièrement son âme.

Trouvez une femme semblable , mon cher John , et vous ne pouvez trop vous hâter d'être son heureux époux.

J'aurais encore bien des choses à vous dire , mais je pars à l'instant même avec sir Georges Clayton pour aller faire une visite au gouverneur de Montréal ; c'est un devoir dont je m'acquitte avec d'autant plus de plaisir , qu'il me donne l'occasion de voir la femme que j'admire le plus dans le monde ; cependant je ne vais pas vous donner avec elle l'exemple du nœud conjugal ; je ne suis pas si heureux ; elle est promise au gentilhomme qui va partir avec moi.

Adieu. Votre ami ,

Edouard R I V E R S .

LETTRE XV.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

PRENEZ-Y garde, ma chère Émilie; n'allez pas tomber dans l'erreur commune aux âmes sensibles et délicates, celle de perdre le bonheur, en voulant trop l'épurer.

Sir Georges est d'un extérieur charmant; vous lui accordez un caractère estimable; il est jeune, riche, bien né, il vous aime; vous aurez une parure brillante, des bijoux d'un grand prix, une maison agréable, une voiture à six chevaux, toutes les douceurs du mariage avec un jeune et tendre époux qui vous chérit à l'idolâtrie, que vous voyez avec plaisir, que vous préférez à *tout son sexe*; et vous êtes mécontente, parce qu'à vingt-deux ans

vous n'avez pas pour lui la passion romanesque de quinze, ou plutôt cette passion idéale qui n'exista jamais que dans l'imagination ! Pour être heureux dans ce monde, il ne faut pas élever trop haut ses idées. Si j'avais du goût pour un homme de la fortune de sir Georges, lorsque je n'aurais pour lui qu'une partie de l'affection qu'il vous inspire, de votre propre aveu, je n'hésiterais pas un moment à en faire mon époux. Contente des agréments de la fortune et de la possession d'un homme aimable, je fixerais là mon ambition, l'espoir de ma vie, sans vouloir y chercher, ce qui n'est sûrement pas, un état constant de félicité parfaite. Malheureusement, ma chère, et je le vois avec peine, vous êtes trop sensible pour être jamais heureuse.

Je me sentirais bien disposée ce matin à vous faire de sages réflexions sur les désirs illimités que forme sans cesse le

cœur de l'homme , sur la folie de chercher un bonheur inaltérable dans ce monde terrestre ; mais le sujet me paraît un peu rebattu , et j'aime de passion l'originalité ; je ne me plais à traiter que des matières neuves. J'ai remarqué souvent que tous ces écrivains moralistes qui semblent vouloir nous indiquer la route du bonheur , finissent obligeamment leurs ouvrages en nous disant qu'il n'existe pas ici-bas ; conclusion fort consolante ; et qui aurait sauvé beaucoup de peine et d'ennuis à eux et à leurs lecteurs , s'ils l'eussent faite avant d'écrire tant de pages. Cette imagination d'engager à poursuivre ce qu'on sait ne devoir être jamais trouvé , est véritablement un moyen ingénieux d'amuser les autres et soi-même. Je voudrais que l'on n'écrivît en général que dans un dessein utile , et qu'on fût assez sage pour s'abstenir de le faire lorsqu'on n'aurait pas ce but.

Je crois que je pourrai bien établir un système particulier de morale ; il sera court , intelligible et précis , plus près du genre épicurien que du genre stoïque ; mais champêtre , sentimental , et délicat : champêtre , par toutes sortes de raisons , car tout le monde sait que la vertu est une modeste villageoise ; du moins les bonnes femmes nous disent-elles sans cesse qu'on ne peut la voir ni l'entendre à la ville.

Je serai sûrement bien aise de vous voir , ma chère , quoique je prévoye de grandes révolutions dans mes états par votre présence. Aujourd'hui tous les hommes sont à mes pieds , et vous savez que je n'aime pas à diviser mon empire ; mais il me reste un espoir , c'est qu'ils savent tous que vous êtes engagée. Allons , vous pouvez paraître , Émilie ; seulement soyez assez bonne pour amener sir Georges avec vous :

dans votre situation actuelle , vous êtes un peu moins redoutable.

Comme je vous le disais , ma chère , les hommes de ce pays se meurent tous pour moi d'une tendre passion ; ils sont beaucoup mieux que les femmes ; mais je les flatte encore , et les pauvres têtes ne peuvent résister à mes louanges. Je suis la meilleure personne du monde pour mon sexe ; mais avec l'autre , il faut l'avouer , je suis naturellement artificieuse , si je peux me servir de cette expression : je puis rougir , baisser les yeux , arrêter un soupir tout prêt à s'exhaler , agiter mon éventail , laisser voir une aimable confusion ; enfin , ma chère , vous n'avez aucune idée de mon adresse et de la folie des hommes qui m'entourent. Si vous n'eussiez pas été loin de moi , j'aurais eu , en moins de huit jours , votre petit baronnet aux cheveux blonds , et cependant je ne le crois pas formé de

matières très-combustibles; il est plutôt paisible , doux et composé, je pense ; mais il a de la vanité , ce qui suffisait entièrement pour mon dessein.

C'est votre ami de prédilection qui vous portera cette lettre. Il est cruel de les perdre tous les deux à la fois ; mais nous allons être un peu dédommagées de cette privation , car il nous arrive une foule de petits-mâtres avec le général.

Ne remarquez-vous pas que le soleil est beaucoup plus gai , plus agréable dans ce pays qu'en Angleterre ? J'admire d'un œil enchanté le jour brillant qu'il répand ; je ne dis rien de la lune, quoique dans ces heureux climats elle ait une clarté douce et vive qui doit effacer les plus beaux clairs de lune de nos contrées.

Mon père vous adresse un million de compliments ; vous savez qu'il vous aime à l'adoration depuis votre pre-

nière enfance , et que cette passion s'est toujours accrue. Son voyage lui a fait beaucoup de bien ; l'air pur du Canada semble lui avoir ôté dix ans.

Adieu. Je vais me promener au bois , cueillir des cerises avec mes conquêtes , un jeune et sémillant capitaine ; c'est une agréable récréation champêtre pour des amants.

Bonjour , ma chère Émilie , je vous attends avec la plus vive impatience.
Votre amie ,

BELL FERMOR.

LETTRE XVI.

Miss Fermor, à miss Rivers.

VOTRE frère , ma chère Lucie , vient de partir pour Montréal avec sir Georges Clayton , dont vous avez entendu parler , et qui va se marier avec une

de mes amies ; l'un et l'autre vont faire une visite au général qui est arrivé tout récemment dans cette ville. Les hommes qui habitent le Canada , je veux dire les Anglais , changent de pays sans cesse , lors même qu'ils sauraient que ceux qu'ils quittent sont plus agréables que ceux où ils vont. Les voyages sont amusants , très-peu coûteux , les perspectives charmantes , et le temps engageant. Québec et Montréal ne leur offrent pas , en ce moment , de plaisirs assez vifs pour les fixer dans l'une ou l'autre ville.

Cette fantaisie des hommes , très à la mode aujourd'hui , fait une agréable circulation de petits-maîtres qui sert à varier les distractions des dames. En résultat , c'est une mode récréative , et qui mérite encouragement.

Vous en exigez trop de votre frère , ma chère Lucie ; l'été est charmant dans ce pays , à la vérité , mais il

n'offre pas une différence assez frappante avec celui de l'Angleterre pour donner matière à de longues descriptions ; cependant, s'il vous plaisait de comparer nos lettres, vous trouveriez, en les réunissant, que nous nous étendons assez longuement dans la route descriptive, du moins si votre frère ne m'a pas trompée.

Je vous promets une peinture bien détaillée de l'hiver, si vous le désirez. Quant à la saison actuelle, je vous le dis, elle n'a rien qui soit particulièrement remarquable ; elle ressemble en tout à un bel automne d'Angleterre ; cependant je dois ajouter que la beauté des nuits est telle, que l'expression ne peut la rendre ; une constante aurore boréale, sans le moindre nuage dans les cieux ; et la lune est si brillante, que l'on pourrait lire à sa lumière les caractères les plus fins ; on ne peut rien voir de plus agréable qu'un beau

soir éclairé par la lune. Nos promenades de nuit sont délicieuses , particulièrement à Sillery , où l'on rediraît avec plaisir cette pensée bizarre d'un passage de Sylvandre et Sylvie :

« Tandis que la lune danse et s'agite à
« travers les feuilles tremblantes. »

Mais je reviens à mon sujet.

Les Françaises ne se promènent jamais que de nuit , ce qui montre la bonté de leur goût ; mais elles ne sortent pas de la ville , ce qui n'en est plus une preuve : elles vont l'après-souper sur une place particulière , qui est une espèce de mail. Elles n'attachent aucun plaisir aux promenades champêtres , et n'ont pas la moindre idée des sensations que doivent exciter les perspectives charmantes qui les environnent. La plupart ne connaissent pas la cascade de Montmorency , quoiqu'elle ne soit qu'à une lieue de la

ville. Tout porterait à croire qu'elles sont nées sans le moindre penchant à la curiosité, sans la plus légère notion des plaisirs de l'imagination, même de tous les autres, si j'en excepte celui d'être admirées. L'amour, ou plutôt la coquetterie, la parure, la dévotion, remplissent tous leurs moments ; cependant, comme elles sont aimables et généralement fort jolies, les hommes leur passent volontiers leur défaut d'instruction.

L'on m'a cité, dans la province, deux femmes qui lisaient ; mais l'une et l'autre ont passé cinquante ans. Ces deux femmes sont regardées comme des prodiges d'érudition.

Neuf heures du soir.

Décidément, Lucie, je veux épouser un Sauvage, et devenir princesse indienne ; jamais il n'y eut d'existence plus agréable que la leur. On vante la

complaisance des maris français, mais elle est encore loin d'égaliser celle des Indiens qui laissent leurs femmes parcourir deux cents milles, sans leur demander seulement où elles sont allées.

Cette après-dînée j'étais assise, près du rivage, au pied d'un buisson touffu d'aubépine, un livre à la main, lorsque de bruyants éclats de rire ont fixé mon attention du côté de la rivière, où j'ai vu aborder un canot plein de Sauvages; il y avait six femmes et quelques enfants, mais pas un seul homme ne les accompagnait : elles débarquent, attachent le petit bâtiment au pied d'un arbre, et, trouvant un ombrage agréable parmi les buissons dont le rivage est couvert et qui étaient fort près de moi, elles allument du feu, font griller du poisson : elles avaient apporté de l'eau de la rivière, et elles s'établissent à ce repas frugal sur le gazon.

Je suis revenue doucement à la maison ; j'ai fait apporter , par un domestique , du vin et des provisions froides ; je suis retournée à mes Sauvages , et leur ai demandé , en français , si elles étaient de Lorette : elles ont secoué la tête : je leur ai fait la même question en anglais , et la plus âgée de ces femmes m'a répondu qu'elles n'en étaient pas ; que leur pays était situé sur les confins de la Nouvelle-Angleterre ; que leurs maris étant à une partie de chasse dans les bois , la curiosité et le désir de voir leurs compatriotes qui s'étaient rendus maîtres de Québec , les avaient conduites , sur la grande rivière , jusqu'ici , et qu'elles s'en retourneraient aussitôt qu'elles auraient vu Montréal. Elle m'a prié poliment de m'asseoir , et de manger avec elles ; ce que j'ai accepté , faisant déposer ma part du festin. Bientôt nous sommes devenues bonnes amies , et nous avons

serre les nœuds d'amitié avec deux bouteilles de vin qui ont si fort animé leurs esprits, qu'elles chantaient, dansaient, me secouaient la main, et m'exprimaient leur attachement par des transports si vifs, que je commençais à craindre qu'il ne me fût très-difficile de m'en débarrasser. Enfin, après deux ou trois heures employées de cette manière, je suis parvenue à les décider à poursuivre leur voyage, ayant d'abord fourni leur canot de provisions, de quelques bouteilles de vin, et leur ayant remis une lettre de recommandation pour votre frère, afin qu'elles ne se trouvent pas dans quelque embarras à Montréal.

Adieu. Mon père vient d'arriver avec plusieurs personnes qu'il amène de Québec pour le souper.

Votre amie,
BELL FERMOR.

LETTRE XVII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

J'ÉTUDE mon compagnon de voyage avec la plus grande attention ; vraiment son caractère n'est pas difficile à connaître : toutes ses sensations n'ont rien que de pesant et de grossier ; rien ne lui fait impression : figurez-vous , ma chère , qu'il est insensible aux charmes des campagnes délicieuses que nous avons parcourues ensemble ; il y est insensible comme les êtres brutes qui les habitent. J'examinais ses yeux lorsque nous avions en perspective les plus beaux sites , et je n'y découvris jamais la moindre expression de plaisir ; je l'ai présenté , dans cette ville , à une Française , jeune , charmante , vive , aimable , autant que jolie , la femme

d'un officier de ma connaissance ; eh bien ! la même insouciance a dominé en lui ; il s'est plaint de la fatigue du voyage , et s'est retiré dans sa chambre à huit heures du soir. Toute la famille repose maintenant ; et je viens , ma chère Lucie , vous donner un moment avant mon coucher.

Il admire Émilie , parce qu'il la voit adorée de tout le monde ; mais il ne peut apprécier ses agréments de lui-même , car ils ne doivent pas être de nature à lui plaire. Je ne puis soutenir la pensée que cette femme céleste aille s'immoler ainsi. Ne pourrait-on pas trouver mille jeunes personnes insouciantes , d'assez bon naturel , qui passeraient avec cet homme leur vie nonchalante , et s'estimeraient heureuses ? Par exemple , quelque fille riche d'un ministre de province , toute simple , sédentaire , élevée par son aïeule à la campagne ; une telle femme jouirait de

l'éclat fastueux qui l'environne, se plairait dans sa monotone existence, et serait absolument la compagne qui lui conviendrait; mais cet être insensible, formé d'une matière inanimée, doit-il l'associer aux éléments actifs qui composent ma divine Émilie?

Adieu, ma chère. Nous partons demain matin, de bonne heure, pour Montréal.

Votre affectionné frère,
Édouard RIVERS.

LETTRE XVIII.

Du même, à la même.

NON, ma chère, il n'est pas possible qu'elle repose en lui ses plus doux sentiments: l'âme froide de cet homme incapable de la moindre émotion ne peut convenir à la sienne; esclave des

règles de la cérémonie de l'étiquette, il n'a pas une idée plus élevée que celle des hommes d'une classe commune. Il y a trois heures qu'il est arrivé, et il ne l'a pas encore vue ; il arrange sa toilette ; et, voulant d'abord faire une visite au général qui est maintenant à la promenade, il attend patiemment son retour ; moi, je brûle d'impatience, quoique je n'aye que le titre d'ami ; mais je pense qu'il serait mal de me présenter sans lui : cette démarche ne semblerait-elle pas une censure tacite de sa froideur ? Que nous sommes d'une nature bien différente ! je refuserais au premier prince de l'univers les moments qu'il voudrait m'accorder pour voir la femme que j'aimerais.

Le général est arrivé : j'interromps ma lettre jusqu'à demain. Nous irons, au retour de cette visite, présenter nos devoirs à la famille du major Mel-

moth qui est, dans ce moment, à la ville, comme je crois vous l'avoir dit, et qui loge près de la rue que nous habitons. Quelle âme de feu possède cet amant ! Mais c'est profaner ce nom que de l'en revêtir.

Une heure après midi.

Je m'étais bien trompé, Lucie ; elle l'aime, et je ne reviens pas de la surprise que cette découverte me cause ; ainsi donc cette masse informe de chair a su toucher l'âme tendre de mon Émilie ! L'amour est bien, en vérité, l'enfant du caprice ; je ne dirai pas de la sympathie, car peut-il exister aucun rapport entre deux cœurs si différents ? Je suis blessé au vif, je l'avoue : elle a perdu beaucoup dans mon esprit ; j'espérais trouver dans l'objet de ses affections une âme sensible et délicate comme la sienne.

Je vous le dis, ma chère, il est très-

sûr qu'elle l'aime ; je l'ai scrupuleusement observée lorsqu'elle est entrée dans le salon ; elle a rougi , pâli tour à tour ; elle était tremblante ; sa voix altérée et ses regards peignaient la profonde émotion de son âme : elle est plus pâle qu'elle n'était la dernière fois que je l'ai vue ; elle est, je crois, moins belle, mais plus touchante que jamais ; il règne, dans toute sa personne, dans sa démarche, une douce langueur qui est la preuve certaine d'un cœur engagé dans une tendre passion ; toute la sensibilité de son âme s'exprime dans ses yeux.

Faut-il vous avouer mon injustice ? Eh bien ! je me sens de l'aversion pour cet homme, parce qu'il a le bonheur de lui plaire ; je ne puis même le traiter avec cette politesse que l'on doit à un gentilhomme. Je commence à craindre que ma faiblesse ne soit plus grande que je ne le supposais.

Jeudi soir.

Je suis décidément fou, Lucie ; quel droit puis-je avoir d'espérer ? Vous ne concevez pas jusqu'où va mon extravagance ; je suis allé, cette après-dînée, chez le major Melmoth ; je trouve Émilie jouant au piquet avec sir Georges : le croiriez-vous ? Cela m'a rendu si mal à mon aise que je n'ai pu lui parler, et je suis revenu peu de moments après chez moi, quoique j'eusse le projet, en sortant, d'y passer la soirée ; j'ai fait deux ou trois tours dans ma chambre, ensuite j'ai pris mon chapeau, et je suis allé faire une visite à la plus jolie des Françaises qui habitent Montréal, dont les fenêtres donnent vis-à-vis celles du major Melmoth ; dans l'excès de ma frénésie, j'ai prié cette dame à danser avec moi dans un bal que nous devons donner demain. Pouvez-vous imaginer une conduite

plus ridicule ? Elle serait à peine excusable à seize ans. Adieu. Le facteur attend ma lettre ; je vous écrirai sous peu de jours.

Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

P. S. Le major Melmoth m'a dit qu'ils devaient se marier à Québec dans un mois, et s'embarquer immédiatement après pour l'Angleterre ; je ne m'y trouverai sûrement pas ; je ne pourrais la voir de sang-froid se dévouer au malheur ; car il n'est pas douteux qu'elle n'ait avec cet homme un triste sort ; je le vois clairement à son caractère ; ses vertus ne sont que l'absence des vices, elles sont toutes de l'espèce négative.

LETTRE XIX.

Miss Montaigu , à miss Fermor.

JE n'ai qu'un instant, ma chère, pour répondre à votre lettre; nous sommes, depuis quelques jours, très-occupées de soins domestiques.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère Bella; ce n'est point une passion romanesque de quinze ans que je voudrais éprouver, mais cette vive et tendre affection qui seule peut répandre des charmes dans un lien aussi intime que celui du mariage. Je souhaiterais plus de conformité dans nos caractères, nos goûts et nos sentiments.

Mais je borne là mes réflexions à ce sujet, jusqu'au moment où je pourrai vous les communiquer à Sillery. Nous allons nous embarquer, mistriss Mel-

moth et moi , dans un vaisseau qui doit mettre à la voile sous deux ou trois jours : on nous a dit que c'était la manière la plus agréable de faire ce petit voyage. Le colonel Rivers a la complaisance de retarder son départ pour nous accompagner ; le major Melmoth l'avait proposé à sir Georges ; mais il a préféré au plaisir de conduire sa maîtresse , la jouissance de se faire admirer à Québec , de montrer sa personne et ses beaux chevaux dans tout leur avantage.

Vous le dirai-je , ma chère ? Je suis un peu blessée de la froideur qu'il me témoigne dans cette circonstance ; ne sachant pas surtout que nous eussions quelqu'un pour nous accompagner , nul motif ne pouvait décemment l'en dispenser. Il est très-inconvenant que deux femmes seules fassent le voyage de Québec ; et cela est tellement contraire à l'usage du pays , que tout homme ,

dans cette occasion, nous eût fait l'offre du colonel Rivers. Je vous le répète, ma chère Bella, mon amour-propre est grièvement blessé d'un procédé semblable ! J'attendais de lui beaucoup plus d'attentions et de petits soins depuis l'augmentation de sa fortune, et c'est avec peine, mon amie, que je vous le dis, il semble en avoir beaucoup moins ; je ne veux pas le rabaisser au point de le supposer vain d'un surcroît de fortune ; mais il compte fort sur l'attachement qu'il croit m'avoir inspiré, attachement qui cependant n'est pas encore assez vif pour me faire supporter de sa part le moindre procédé malhonnête. Dans la situation où se trouve mon esprit, je vous avouerai qu'il n'est pas facile de me plaire, soit que mon caractère ou sa conduite ait éprouvé quelque changement, je ne sais lequel ; mais je vois ses défauts d'une manière plus évidente

qu'ils ne m'ont jamais paru. Je suis effrayée de l'insouciance de son caractère si peu convenable à la sensibilité du mien ; je commence à douter qu'il soit aussi bien que je le supposais ; en un mot, je commence à craindre qu'il ne lui soit très-difficile de me rendre heureuse. Vous me trouverez peut-être bien de l'orgueil, si je vous dis que je suis beaucoup moins disposée à me lier à son sort, que lorsque nos situations de fortunes étaient égales. Je l'aime, sans doute ; j'ai pris l'habitude de le considérer comme l'époux qui m'est destiné ; mais mon affection n'est pas de cette espèce qui rend doux et léger le poids d'une obligation.

Je vous ouvrirai mon ame toute entière lorsque je serai près de vous, ma chère Bella ; je ne suis pas aussi heureuse que vous l'imaginez : ne m'accusez pas de caprice. Puis-je apporter trop de crainte et de prévoyance dans

une chose à laquelle le bonheur de ma vie est attaché ?

Adieu.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE XX.

Miss Fermor, à miss Rivers.

JE me rétracte , ma chère Lucie , et je vous déclare cette fois que je ne serai pas reine sauvage. J'admire tout ce qu'on dit de cette liberté dont on fait jouir ce peuple en discours ; dans le point le plus important , il est esclave. Les parents marient leurs enfants sans consulter jamais leur inclination , et ils sont obligés de se soumettre à cette tyrannie. Chère Angleterre ! c'est dans ton sein que l'on trouve la véritable liberté , non sauvage et farouche comme on la voit chez ce peuple odieux , mais

riante , aimable , et conduite par la main des Grâces ; c'est là seulement qu'elle existe. On vante ici le privilège de choisir un chef ; mais peut-il se comparer à celui que nous laisse notre nation de choisir nos époux.

Je viens d'assister à une noce indienne ; jamais on ne vit d'union si mal assortie. Je vais être maussade une éternité.

Adieu. Votre amie ,

BELL FERMOR.

L E T T R E X X I .

Le colonel Rivers , à John Temple.

Tout ce que vous me dites , mon cher John , est plus vrai que je ne le souhaiterais. Le caractère de nos compatriotes est en général trop réservé ; leur abord est froid et repoussant ; elles

paraissent craindre de plaire , et semblent se faire un crime d'attirer par un accueil gracieux. C'est à cette réserve malentendue que j'attribue les honteux désordres de la plupart de nos jeunes gens. La physionomie grave , les manières froides de la plus grande partie des femmes vertueuses , les éloignent de leur société , et les conduisent dans celle de ces malheureuses vendues au crime , dont les discours flétrissent les sentiments nobles de leur âme. Avec autant de beauté , d'esprit , de sensibilité , de douceur , et même je dirais plus que les femmes les plus intéressantes de toutes les nations , aucune ne possède aussi peu l'art de plaire que les Anglaises ; se reposant entièrement sur leurs agréments naturels , et sur ces qualités vraiment précieuses que l'envie ne peut leur ôter , elles négligent trop le soin d'acquérir ces charmes séduisants qu'on appelle *grâces*,

que nul langage ne peut définir , qui donnent à la beauté un attrait irrésistible , et la remplacent même où elle n'existe pas : elles se contentent d'être bonnes , sans réfléchir que la vertu , dépouillée d'ornemens , peut commander l'estime , mais n'excitera jamais l'amour ; et ce tendre sentiment est nécessaire dans le mariage , qui , je le suppose , est l'état dans lequel toute femme honnête désire d'entrer ; car je vous avoue que je n'ajoute aucune foi à toutes les assurances que les demoiselles et les vieilles tantes nous donnent du contraire. Je désire que nos aimables compatriotes veuillent bien réfléchir un moment que la vertu n'est jamais plus séduisante que lorsqu'elle est embellie du sourire ; elle aurait alors toute la douceur de ce sexe charmant , elle serait agréable , enjouée , et saurait plaire à tous les hommes sous ces dehors flatteurs.

Nous avons une dame ici que je voudrais vous faire connaître , et dont la vue seule vous expliquerait toutes mes idées , à cet égard , mieux que je ne puis vous les rendre ; c'est une des femmes les plus aimables que j'aye vues, et je puis dire encore une des plus belles ; chacune de ses manières a quelque chose de séduisant : elle réunit à toutes les grâces et l'enjoûment des Françaises, le coloris modeste, la sensibilité profonde, et cette douceur angélique naturelle aux Anglaises.

Rien n'est plus délicat, mon cher Temple, que la manière dont vous m'offrez le revenu de votre possession du Rusland, par le moyen d'un empunt sur ce domaine qui vous est destiné ; mais il m'est impossible de l'accepter ; mon père qui s'aperçut de bonne heure que j'avais naturellement plus de goût pour la dépense que ne devaient le permettre mes espérances de fortune ,

prit tant de peine à corriger cette disposition , en me donnant le goût de l'indépendance , que je ne pourrais aujourd'hui contracter aucune obligation , même envers vous ; d'ailleurs votre héritage ne vous est accordé que dans la supposition que vous resterez libre ; et je dois employer tout l'ascendant que notre amitié peut me donner sur vous pour vous engager à vous marier. En acceptant ce généreux témoignage de votre attachement , je vous forcerais à renoncer aux titres les plus doux de la nature. Je ne souhaite pas être plus riche que je ne le suis tant que je resterai garçon ; et la seule femme à laquelle je voudrais unir mon sort, celle dont mon cœur envie la possession , sera , dans trois semaines, l'épouse d'un autre. Je n'employerai pas ici tous les revenus attachés à mon grade : n'ai-je donc pas là de quoi me suffire ? Pour vous tranquilliser , je vous dirai que je

possède dix mille livres dans les fonds publics. L'égalité qui règne dans ce pays oblige un enseigne à vivre d'une manière presque aussi dispendieuse que moi : il est inévitablement ruiné ; mais avec de l'ordre, ayant plus de moyens, je suis parfaitement à mon aise.

Je vous plains, mon ami, et je vois avec peine que vous espérez trouver le bonheur dans le genre de vie que vous avez adopté ; vous cherchez le plaisir auprès de ces beautés vénales, et vous vous exposez à contracter une habitude qui détruira pour jamais votre goût, vous ôtera le pouvoir de ressentir cette affection tendre et délicate que la nature forma pour un cœur comme le vôtre, et que l'on ne peut éprouver que dans le mariage ; sans doute je n'ai pas besoin de dire un mariage de choix.

On dit que les unions formées par l'amour sont ordinairement malheureuses ; rien n'est plus faux : les ma-

riages de simple goût, il est vrai, le sont presque toujours ; l'attrait du plaisir étant le seul motif de ces liens, toute la tendresse que le désir excitait, disparaît lorsqu'il est satisfait ; mais l'amour, cet enfant de l'estime et de la sympathie ; l'amour, tel qu'il peut naître dans un cœur noble et sensible, est le seul bonheur que l'homme raisonnable doive trouver digne de sa recherche, et le don le plus précieux que le ciel lui réserve.

C'est un sentiment doux et tendre, nourri par le goût, le désir ardent de plaire, que le temps, loin de détruire, rend chaque jour plus cher et plus intéressant.

Si, comme je le pense, vous allez me trouver romanesque, écoutez un amateur du plaisir, qui parle à ce sujet, le Pétrone du dernier siècle, l'agréable et voluptueux Saint-Évremond ; il s'expliquait de cette manière sur l'attache-

ment qui doit exister entre les personnes mariées :

« Je crois que c'est ce mélange de
 » tendresse, ce retour d'estime, ou, si
 » vous le voulez, cette ardeur mutuelle
 » à se prévenir par des témoignages
 » obligeants, en quoi consiste la dou-
 » ceur de cette seconde amitié. Je ne
 » parle pas d'autres plaisirs qui ne le
 » sont point tant en eux-mêmes, que
 » dans l'assurance qu'ils donnent de la
 » parfaite possession des gens qu'on
 » aime. Ce qui me semble si vrai, que
 » je ne crains point de dire que si l'on
 » est assuré d'ailleurs de la parfaite
 » tendresse d'une femme, on en peut
 » souffrir la privation aisément, et
 » qu'ils ne doivent entrer dans l'ordre
 » de l'amitié que comme des marques,
 » et des preuves qu'elle est sans ré-
 » serve. Il est vrai que peu de gens
 » sont capables de la pureté de ces
 » sentimens; aussine voit-on guère de

» parfaite amitié dans les mariages , au
» moins pour long-temps. L'objet des
» passions grossières ne peut soutenir
» un si noble commerce que l'amitié. »

Vous voyez que les plaisirs auxquels vous semblez attacher tant de prix , sont les moindres de ceux que donne la vraie tendresse ; et cette opinion est celle d'un voluptueux. Mon cher John, tout ce que vous avez connu de l'amour n'est rien auprès de cette douce union des âmes , de cette harmonie des esprits qui les confond et n'en forme qu'un seul ; charme délicieux et pur dont vous n'avez aucune idée.

Vous avez trouvé quelquefois des beautés qui vous ont causé peut-être une émotion passagère ; mais vous n'avez jamais éprouvé d'affection réelle , vous ne connaissez rien de cette tendresse irrésistible qui vient ajouter une nouvelle force à la passion , en même temps qu'elle l'épure.

Vous allez dire que je m'étends beaucoup sur cet article ; mais je souhaite avec une telle ardeur vous voir suivre la route qui peut seule conduire à la félicité , que je voudrais vous peindre toutes ses délices comme elles se présentent à mon imagination. Soyez heureux, mon ami ; que j'aye du moins cette satisfaction , car je n'ai pas la moindre espérance de l'être jamais par moi-même.

Je vous le dis encore une fois , je voudrais vous voir prendre le genre de vie que je crois le plus propre à mener au bonheur , parce que je sais que nos âmes sont de la même trempe : nous avons suivi deux routes différentes ; mais je suis sûr que vous reviendrez à la mienne. Passionné pour les plaisirs délicats , je n'en puis goûter aucun autre , et il n'en peut exister que de semblables pour une âme sensible.

Mes attachements sont en très-petit

nombre, si je puis appeler ainsi mes liaisons avec deux ou trois femmes chez lesquelles on trouvait plus d'élégance et d'agrément dans les manières que de sévérité dans les mœurs ; à bien dire, je n'ai jamais aimé, parce que je ne puis avoir de l'amour sans estime.

Croyez-moi, John ; le doux plaisir d'aimer, n'eût-on pas même l'espoir de l'être, est supérieur à toutes les délices enivrantes des sens, lorsque l'âme reste indifférente ; le poète français n'exagère pas quand il dit :

« Amonr , amour, tous les autres plaisirs ne
valent pas tes peines ! »

Vous penserez sans doute que je suis fou ; je crois bien aussi l'être tout-à-fait d'une femme qui serait capable de rendre ainsi tout l'univers.

Adieu. Votre ami,

Édouard RIVERS.

LETTRE XXII.

Miss Fermor, à miss Rivers.

J'AI fait de petites excursions parmi les paysans, pour avoir d'eux quelques détails qui puissent satisfaire ma curieuse amie. Quoique vous ayez adressé vos questions à mon père, et qu'il se fasse un devoir d'y répondre, il vous prie cependant, ma chère Lucie, de vouloir bien aujourd'hui m'accepter pour son interprète.

Les Canadiens vivent en général comme les anciens patriarches ; les terres furent, dans l'origine, partagées par les troupes ; chaque officier devint seigneur et maître de son fief ; chaque soldat prit des terres sous son commandement ; mais comme l'ambition est naturelle aux hommes, les soldats en

pririent boaucoup plus qu'ils n'en pouvaient cultiver, sous le prétexte de pourvoir à la subsistance de leur famille ; de là vient que plusieurs parties de terrain sont restées en friche, dans la plus belle situation de la province. Ceux qui avaient des enfants, et généralement ils en avaient un grand nombre, partageaient entre eux ces terres en les mariant, et ils vivaient au milieu du cercle de leurs descendants. Il y a des villages entiers et même une île considérable, celle de Coudre, où les habitants descendent tous du chef, en supposant seulement que les fils allaient chercher des femmes dans les villages voisins, car je ne trouve dans aucune tradition qu'on leur ait accordé une dispense pour se marier avec leurs soeurs.

Le blé de ce pays est fort bon ; mais il est inférieur au nôtre ; la moisson n'est pas, à beaucoup près, aussi gaie

qu'en Angleterre, et la raison vient de ce que les habitants paresseux laissent la meilleure portion de leurs terres incultes ; seulement ils sèment autant d'espèces de grains qu'ils en peuvent employer et consommer ; trop lâches et trop fiers pour louer leurs travaux , chaque famille recueille sa propre moisson , ce qui nécessairement éloigne cet esprit de gaiété que l'on trouve parmi les ouvriers qui, réunis dans un vaste champ , travaillent ensemble.

L'oisiveté est la passion dominante ici , depuis le paysan jusqu'au seigneur ; les gentilshommes ne montent jamais à cheval , même pour se promener ; ils se font conduire comme des femmes , très-mollement dans une calèche , car ils ne se donnent pas la peine de le faire eux-mêmes. Les paysans , je veux dire les chefs de famille , sont presque aussi lâches que leurs seigneurs.

Vous me croirez à peine , Lucie ,

lorsque je vous dirai que j'ai vu, dans une ferme de notre voisinage, deux enfants charmants, un petit garçon et une petite fille de huit à dix ans, accompagnés de leur aïeule, moissonner un champ de blé, tandis que le père indolent, homme grand et robuste de trente-deux ans, était à demi-couché sur le gazon, à quelques pas d'eux, fumant sa pipe. Les vieillards et les enfants travaillent ici ; et les hommes, dans l'âge de la force et de la santé, ne songent qu'à leur plaisir.

A propos de fumer, imaginez qu'il est très-commun de voir de petits garçons de trois ans devant leurs portes, fumant une pipe d'un air aussi grave que ces vieux magots de la Chine que l'on met sur les cheminées.

Vous voulez aussi quelques détails sur nos fruits ; d'après ce que j'en ai appris, nous avons pendant toute l'année une immense quantité de groseilles,

Lorsque la neige se fond, à l'approche du printemps, j'ai ouï dire qu'elles paraissent dessous aussi fraîches et aussi bonnes qu'en été. Les fraises et les framboises viennent en abondance ; on ne peut faire un pas dans les champs sans fouler un millier de fraises. Il y a beaucoup de raisins, de prunes, de pommes et de poires, quelques cerises, mais d'une qualité fort médiocre ; des melons muscats excellents ; il y en a de l'espèce ordinaire en grande quantité, mais ils ne sont pas aussi bons en proportion que les melons muscats. Pas une pêche ni rien qui ressemble à ce fruit ; cependant je suis persuadée que cela vient moins de la faute du climat, que de celle des habitants qui sont trop indolents pour chercher, par quelque peine, à se donner une chose qui n'est pas absolument nécessaire à leur existence. On ne peut avoir en été d'autres fruits que des groseilles, parce

qu'il fait trop chaud. Il y a beaucoup de petits arbustes dans les bois, et quelques-uns ont été apportés d'Angleterre ; mais le fruit tombe avant sa maturité. Les fruits sauvages, particulièrement ceux de l'espèce des ronces, sont meilleurs et en plus grande quantité que dans nos pays.

En vous parlant des productions naturelles de ce climat, je ne dois pas oublier le chanvre et le houblon que l'on voit partout dans les bois ; je crois que la première de ces plantes pourrait être cultivée avec de grands succès, s'il était possible que les habitants pussent prendre sur eux de cultiver quelque chose.

Un peu de grains de chaque espèce, un petit pré, quelque peu de tabac, cinq ou six arbres à fruits, des oignons, des choux, forment la plantation entière d'un Canadien.

L'on ne voit presque pas de fleurs,

excepté celles qui croissent naturellement dans les champs et dans les bois, où mille sortes d'arbustes présentent à l'œil la plus agréable variété de couleurs ; on y trouve aussi beaucoup de cerisiers sauvages dont la fleur ou le fruit flattent également la vue. Cet arbre est, à mon avis, un des plus agréables qu'on puisse voir.

Ils sèment leurs grains au printemps, ne fument jamais leurs terres, et prennent le moyen le plus prompt pour les cultiver : est-il étonnant d'après cela que leur blé soit inférieur au nôtre ? Ils se persuadent que la gelée le perdrait s'ils le semaient en automne ; mais cette opinion est bien contraire à leur véritable intérêt, comme il est facile d'en avoir la preuve : j'ai vu dernièrement à la ferme du gouverneur un champ de blé qui avait été labouré et semé en automne ; il était aussi beau que l'on en puisse voir en Angleterre.

Ils sont tellement paresseux, qu'ils ne se donnent pas la peine de fumer leurs terres ni même leurs jardins ; et jusqu'à l'époque où les Anglais descendirent chez eux, l'on jetait dans la rivière tout ce qui devait servir à l'engrais des terres.

Vous jugerez combien le sol de ce pays doit être riche naturellement, puisque, sans engrais, sans être jamais en friche et presque sans culture, il produit encore de si bonnes récoltes ; et cependant nos écrivains anglais ne parlent jamais du Canada sans donner à cette contrée l'épithète stérile.

J'ai ouï dire que cette extrême fertilité venait en partie de la neige qui couvre cinq ou six mois la terre. Les denrées sont chères par le grand nombre de chevaux que l'on garde ici ; chaque famille, même la plus pauvre, ayant une voiture : il n'est pas jusqu'aux fils de paysans qui ne gardent tous un che-

val pour leur propre agrément, outre ceux nécessaires aux travaux de la ferme ; mais la guerre a détruit presque tout leur bétail : cependant on m'a dit que le peu qu'il en était resté commençait à se repeupler. Ils ont du blé en si grande abondance, qu'ils en ont exporté cette année jusqu'en Espagne et en Italie.

Ne pensez-vous pas que je puisse être maintenant une excellente fermière, et n'admirez-vous pas avec surprise mes vastes connaissances ? Il faut qu'il y ait des gens qui naissent avec le savoir. Je n'ai jamais été si fière que je le suis aujourd'hui de ma lettre.

Faut-il vous confesser la vérité, Lucie ? eh bien ! j'ai pris toutes mes instructions du vieux John, qui demeure dans ce pays avec mon grand-père depuis très-long-temps, et qui a recueilli, comme il a pu, ces connaissances relatives à l'agriculture des environs de Québec.

Adieu. Je suis fatiguée de ce grave sujet.

Votre amie ,

BELL FERMOR.

P. S. Mais j'y songe à présent; pourquoi n'avez-vous pas plutôt chargé votre frère de satisfaire votre curiosité? Vouliez-vous m'exposer à vous laisser voir mon ignorance? Mais, dans ce cas, je me flatte que je n'aurais pas tout-à-fait rempli votre but; car j'espère que John et moi nous devons figurer, avec un certain avantage, dans les relations champêtres.

LETTRE XXIII.

La même, à la même.

FÉLICITEZ-NOUS, ma chère, nous n'avons plus à nous plaindre de notre isolement; figurez-vous que le général vient

d'amener avec lui six fois autant de cavaliers qu'il nous en avait enlevés ; c'est une jolie proportion qui m'accommoderait assez au retour de ces messieurs. Toutes les dames de la ville, moi comprise, nous déjeunons demain chez le général, qui nous donne un bal jeudi. Vous ne reconnaîtrez plus Québec maintenant, lorsque vous l'auriez toujours habité. L'on ne voit plus que des visages rians ; tout semble respirer la gaîté et la vie ; c'est un pays enchanté. Ne vous attendez pas à me revoir jamais en Angleterre ; on est vraiment quelque chose ici. Croiriez-vous bien que l'on m'a *prié seulement* vingt-sept fois pour la danse ? A propos de cela, j'ai à vous confier un petit embarras ; il faut vous avouer que, pendant notre solitude, lorsque tous les hommes étaient à Montréal, j'ai souffert les attentions suivies d'un jeune étourdi, un petit capitaine à

l'air sémillant, le tout pour passer le temps, et l'original se donne les airs d'un amant, titre auquel il n'a pas assurément le droit de prétendre.

Ne voilà-t-il pas cependant que le singulier personnage s'avise d'être mécontent, parce que je ne veux pas danser avec lui jeudi, et que je l'ai refusé nettement ?

Il est assez drôle que le premier imbécille qui se trouvera quelque disposition à être amoureux d'une femme, se croie tout de suite le droit d'en attendre du retour. Je ne puis, en vérité, souffrir ce ridicule des hommes : il m'impatiente à l'excès ; ne pensez-vous pas comme moi, Lucie ?

Mais je vois un vaisseau qui s'avance à pleines voiles ; c'est peut-être Émilie et ses amis. Les couleurs s'offrent toutes à la vue ; l'œil peut déjà les distinguer sur ces voiles déployées. On jette l'ancre vis-à-vis la maison ; ce sont eux

bien sûrement. Je me hâte de voler à leur rencontre ; ma chère ! de la musique et une tente sur le rivage ! votre frère les accompagne dans le bâtiment. Adieu, pour un instant ; je cours les inviter sur le port.

Deux heures.

C'était en effet Émilie et mistriss Melmoth, avec quatre Françaises très-jolies ; votre frère n'est pas trop malheureux. J'ai trouvé le thé, le café sous la tente, et la table chargée des fruits de Montréal, qui sont plus précoces et meilleurs que les nôtres, ce qui a donné l'idée à votre frère de m'en apporter une quantité : il est si galant, jusque dans les moindres choses ! Nous avons fait un repas délicieux, qui a été suivi d'une promenade sur l'eau. Toute la société a dîné à la maison, et nous avons dansé le reste du jour. Nous devons faire une partie dans le bois ; mon père a

fait partir un message pour demander sir Georges, le major Melmoth et quelques hommes des plus agréables de Québec. Il est enchanté de sa petite Émilie ; depuis son enfance il l'aime comme sa fille. Je ne puis vous peindre ma joie, mon bonheur de la revoir, cette chère Émilie : elle est mieux que je ne l'ai jamais vue. Vous savez que je suis très-difficile en beauté, et vous pouvez m'en croire ; de ma vie je n'ai pu donner à une femme laide le moindre sentiment d'amitié.

Adieu, ma chère Lucie. Je vous embrasse.

BELL FERMOR.

P. S. Votre frère est charmant ce matin ; sa toilette n'est pas recherchée : elle n'est pas non plus tout-à-fait négligée, mais d'une élégante simplicité et vraiment séduisante. Il n'a pas de poudre ; et ses cheveux, dérangés par

lévent, donnent à sa coiffure un agréable désordre. Il y a je ne sais quoi d'animé dans tout son maintien ; ses yeux n'expriment que des choses aimables : jamais je ne l'ai vu sous un jour aussi flatteur. Il n'est pas un seul homme de la société qui puisse tenter de l'égalier aujourd'hui dans aucun de ses agréments. Je crois, en vérité, qu'il pourra bien troubler mon repos s'il paraît encore une fois à mes yeux, tel que je le vois, dans cette journée; et ce serait bien sans dessein et sans espoir que je me passionnerais pour lui ; car il n'a jamais paru sensible au bonheur de me plaire, quoique je lui eusse fait *mille avances*.

Ma chère Lucie, je vous rendrais difficilement les douces émotions qui remplissent mon cœur. J'aime cette bonne Émilie au-delà de tout ce que je puis exprimer ; il y a trois ans que je ne l'ai vue, et notre réunion dans le Ca-

nada me paraît si romanesque, que cette idée vient encore ajouter au bonheur que j'ai de la retrouver. Je n'aurais, je crois, plus rien à désirer, si vous étiez ici, ma chère Lucie.

Trois heures.

Le message est de retour; sir Georges était allé faire une partie à Saint-Charles avec quelques Françaises. Émilie a rougi lorsque l'express a rendu compte de sa mission. Il devait naturellement supposer, le vent étant favorable, que ces dames seraient ici aujourd'hui. Votre frère a dansé avec Émilie; elle n'a rien perdu au change : cependant elle est un peu blessée de ce manque d'égards apparent.

Minuit.

Sir Georges est arrivé comme nous étions à la fin du souper; il a pris le parti le plus convenable pour lui dans la circonstance; il s'est plaint d'abord

● et a témoigné de la peine qu'on ne l'ait pas prévenu de l'instant positif du départ. Il était cependant plus gai que de coutume, et très-attentif auprès de son amie. Votre frère a paru chagrin à son arrivée; mais Émilie s'en étant aperçue, a redoublé pour lui de soins et de politesses, et il a recouvré bientôt une partie de sa bonne humeur; enfin, malgré ces petits incidents, la soirée s'est passée fort agréablement; mais elle eût été encore plus gaie, si l'on eût vu sir Georges plus tôt, ou s'il n'eût point paru.

Les dames couchent ici, et demain matin nous allons tous ensemble à Québec; les Messieurs sont partis. Je dérobe un instant à la société pour ajouter ce petit mot à ma lettre, et la fermer. Je la remettrai demain à votre frère, qui doit la faire partir avec la sienne.

LETTRE XXIV.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

CROIRIEZ-VOUS, ma chère, que sir Georges aurait pu trouver un prétexte pour refuser d'accompagner Émilie à Québec, et m'eût laissé à moi cette agréable commission ? Je le remercie de m'avoir procuré les trois plus heureux jours de ma vie. Cependant je suis un peu blessé qu'il me prenne pour le Sigisbé de sa maîtresse. Il semble qu'il me regarde comme un homme sans conséquence, avec lequel une femme peut être en toute sûreté. Je ne vois rien de bien flatteur dans une semblable confiance ; mais qu'il y prenne garde, s'il me met au défi avec trop d'impertinence. Je ne suis pas vain ; mais, nos fortunes de côté, j'ose entrer dans la

lice avec sir Georges Clayton. Je ne donnerai pas à l'aimable Émilie un brillant équipage ; mais je peux lui offrir ce qui est plus nécessaire au bonheur , un cœur qui sait apprécier toutes ses perfections.

Je n'ai jamais fait de voyage aussi agréable ; nous avons mis trois jours à le faire , trois jours charmants qui se sont écoulés dans une suite continuelle de plaisirs ; nous avions de la musique avec nous , et nous débarquions chaque jour une ou deux fois , pour aller voir les familles françaises de notre connaissance. Nous passions les nuits sur le rivage , ou nous dansions chez le seigneur du lieu qui se trouvait sur notre passage. Cette rivière navigable , qui conduit de Montréal à Québec , présente à la vue le coup-d'œil le plus magnifique que l'on puisse contempler. Elle forme deux bras inégaux , séparés par un mélange de bois , de montagnes , de

prairies, de champs et de ruisseaux ; car il y en a plusieurs qui se perdent dans la rivière Saint-Laurent ; plus loin, des églises, des maisons de campagne paraissent à travers les arbres, et forment une variété de paysage dont nulle expression ne peut rendre la beauté.

Cette vue charmante, avec un ciel sans nuage ; le vent léger qui enflait nos voiles, et nous était favorable ; les entretiens aimables de six jolies femmes : tous ces agréments réunis auraient fait dire à l'homme le plus insensible que ce voyage était le plus agréable qu'il pût faire.

Mon Émilie achevait de m'enivrer, et semblait partager le plaisir qu'elle me voyait éprouver.

Je l'aime tous les jours davantage, Lucie : je n'examine pas combien cette faiblesse est ridicule. Il m'est impossible d'arrêter les progrès d'un attachement qui me cause tant de délices ! Je

trouve mille charmes dans les moindres choses où je peux lui montrer ma passion.

N'essayez pas de me raisonner sur ma folie ; je sais qu'il y en a beaucoup à continuer de la voir, mais sa conversation, je ne sais quel attrait, me retient près d'elle, comme par enchantement : non, ma chère Lucie, je ne pourrai m'en éloigner qu'après son mariage.

Je respecte ses engagements, et je ne lui demande rien de plus que son amitié ; mais moi, ne suis-je pas libre de lui donner les plus doux sentiments de mon cœur ? Cependant vous allez juger de ma prudence, lorsque je vous dirai que je me propose de danser dimanche avec la plus jolie des jeunes personnes à marier de la société, et que j'aurai pour elle des soins assidus qui détruiront toute espèce de soupçon de ma tendresse pour Émilie. Je suis

jaloux de sir Georges , Lucie , je le hais véritablement ; mais je dissimule encore mieux que je ne m'en croyais capable cet injuste mouvement. Qu'il s'en faut que je sois heureux , ma chère Lucie ! mon esprit est dans un état d'anxiété que je ne puis vous rendre. Je suis assez faible pour nourrir un espoir imaginaire ; il me semble à chaque instant découvrir son amitié pour moi , dans ces attentions , que je ne dois sans doute qu'à la pénible situation où elle me voit. Je ne sais quoi me persuade que ses yeux entendent les miens qui , je le crains bien , expriment trop vivement les sentiments dont mon âme est remplie. Je l'aime, Lucie, oui, je l'aime à l'idolâtrie, depuis ces trois jours de bonheur.

Je suis interrompu. Adieu ! Votre
tendre frère,

ÉDOUARD RIVERS.

P. S. Le capitaine Fermor veut ab-

solument que j'aïlle dîner à Sillery; tout semble se réunir pour alimenter ma passion : des amis imprudents me rapprochent sans cesse de cette femme charmante; de quelles matières me croient-ils donc formé ?

L E T T R E X X V .

Miss Fermor, à miss Lucie.

MA chère, un bal charmant ! votre petite folle d'amie a la tête absolument tournée. J'étais plus admirée qu'Émilie, ce qui ne flattait cependant pas du tout ma vanité. Je la vois bien plus heureuse d'être aimée, que je ne l'étais de ces triomphes, qui dans le fond n'appartiennent qu'à la coquetterie, sans laquelle on chercherait vainement à exciter l'admiration.

Je suis presque tentée de former

des liens ; l'être qui m'a donné cette heureuse idée n'est pas de ma connaissance ; je ne lui ai jamais parlé que la nuit dernière, et encore ne m'a-t-il pas plus remarquée que les autres femmes ; mais tout cela n'y fait rien : cet homme est celui qui m'a fait le plus d'impression de tous ceux que j'ai vus dans ce pays. Il n'est pas d'une figure remarquable, mais bien fait et d'une tournure distinguée : il paraît avoir un caractère aimable ; sa fortune est un assez bon état. Je ne vais pas plus loin ; rien n'est plus facile que de le fixer, s'il devient l'objet de mon choix : c'est de dire à quelqu'un de ses amis que le capitaine Fitzgerald est l'homme le plus agréable que j'aye rencontré dans le Canada, et tout-à-coup il sera surpris de n'avoir pas remarqué plutôt que j'étais la plus charmante des femmes. Je considère cette affaire très-sérieusement, Lucie : on doit se marier, c'est

l'usage ; tout le monde se marie , pourquoi ne ferions-nous pas de même ?

Votre frère est toujours ici ; je suis étonnée que sir Georges ne soit pas jaloux , car il n'a pas la moindre attention pour moi , et il est facile de deviner la cause qui le retient près de nous. Je vous assure bien que nous ne le verrons pas la semaine prochaine. Émilie est partie ce matin avec mistriss Melmoth ; elles doivent passer un ou deux jours dans une campagne voisine , et de là continuer leur route pour voir quelques amis ; ensuite elles reviendront à Québec.

Adieu. Je suis fatiguée ; nous avons dansé toute la nuit , et le soleil me force à vous quitter. Votre amie ,

BELL FERMOR.

P. S. Votre frère a dansé avec mademoiselle Clairant ; savez-vous que j'étais piquée de n'avoir pas la préfé-

rence , puisque Émilie dansait avec son
 amant ? Ce n'est pas que je n'eusse
 peut-être un chevalier tout aussi agréa-
 ble , du moins le paraissait-il à mes
 yeux ; mais il me semble qu'après Émi-
 lie , c'était à moi qu'il devait cette po-
 litesse.

J'ai ouï dire *tout bas* que le mariage
 était fixé pour la semaine prochaine.
 Mon père est dans le secret ; quant à
 moi, je n'ai pas le même avantage. Émi-
 lie n'était pas bien ce matin ; elle était
 triste au bal : je ne sais ce qu'elle a , je
 ne la crois pas heureuse ; j'ai bien quel-
 ques idées , mais elles ne sont encore
 que des doutes.

Adieu , ma chère. Pour cette fois il
 faut que je vous quitte ; je n'en peux
 plus.

LETTRE XXVI.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

JE pars , ma Lucie , je ne sais pas bien où je vais ; mais je ne puis être témoin de ce mariage. Auriez-vous pu me croire autant de faiblesse ? quelle folie ! ne connaissais-je pas sa position dès le premier instant ? et pouvais-je raisonnablement espérer qu'en faveur d'un insensé qui ne lui a même jamais dit un seul mot de sa passion , elle romprait un engagement de plusieurs années , avec un homme qui lui donne un témoignage authentique de son vif attachement ?

Le capitaine Fermor m'assure que tous les arrangements sont pris , qu'il ne reste plus qu'à choisir le jour , et qu'elle a promis de le fixer demain.

Je vais partir ce soir. Personne ne saura la route que je prendrai ; je ne la connais pas encore moi-même. Je passerai le village du Point-Levé, et le hasard me conduira.

Je ne puis supporter l'idée de ce jour fatal qu'elle va nommer. Je brûle de lui écrire ; mais que lui dirais-je ? Malgré moi, je décelerai toute ma tendresse, et peut-être un sentiment de compassion viendrait-il empoisonner les jours de bonheur qui vont se lever pour elle ; et, lors même qu'elle pourrait me préférer à sir Georges, elle est trop avancée pour revenir sur ses pas.

Ma Lucie, je n'ai jamais senti comme en ce moment tout l'excès de ma passion.

Adieu. Je serai quinze jours absent. Dans cet espace de temps, elle sera sûrement embarquée pour l'Angleterre. Je ne puis trouver assez de force en moi pour la voir épouse d'un autre. Cepen-

(184)

dant ne vous inquiétez pas à mon sujet ; la raison , l'impossibilité de conserver le moindre espoir , affaibliront sans doute mes sentiments pour cette femme charmante. Je suis bien condamnable d'avoir écouté le malheureux penchant qui m'a trop souvent porté vers elle.

Adieu , Lucie ! Aimez et plaignez votre frère ,

Édouard RIVERS.

LETTRE XXVII.

Du même , à la même.

De Beaumont.

IL me semble que je respire un air plus libre depuis que je suis loin de Québec. Je ne puis maintenant soutenir la pensée de rencontrer jamais ce sir Georges ; son air triomphant m'est insupportable : il a , du moins je me le persuade , toute l'insolence d'un rival

heureux. Cela est injuste peut-être , mais je ne puis m'empêcher de le haïr. Je le regarde comme un être qui m'a privé d'un bien auquel je m'imaginai follement que j'avais des prétentions. J'en conviens, ma chère Lucie, toute ma conduite a été d'une faiblesse indigne d'un homme sensé ; mais je reprendrai l'empire de la raison lorsque je n'aurai plus l'occasion de voir cette femme trop séduisante ; il y a long-temps que j'aurais dû m'en éloigner.

Le hasard m'a fait trouver ici un prétexte à mon voyage : on m'a parlé d'une petite propriété à vendre, sur les bords de la rivière, et l'on m'a dit que cette acquisition serait très-avantageuse, que les terres qui la composent sont les meilleures du pays. J'irai sur les lieux, et je verrai ; c'est un objet qui pourra me distraire.

Je vais renvoyer mon domestique à Québec ; la manière dont j'ai quitté mes

amis devant leur paraître extraordinaire, j'ai pris mon excuse dans cette affaire imprévue. J'écris à miss Fermor que le but de mon absence est de faire une petite acquisition. Je la prie d'offrir à son aimable amie les vœux ardents que je forme pour son bonheur; mais je ne lui cache pas que j'envie trop le sort de sir Georges pour lui faire de sincères félicitations.

Adieu. Mon domestique attend cette lettre. Je vous donnerai le détail de mon voyage aussitôt que je serai de retour à Québec.

Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

LETTRE XXVIII.

Miss Montaigu , à miss Fermor.

JÉ désire instamment vous voir ce soir , ma chère amie ; je suis dans une agitation que je ne puis vous peindre. Quelques moments vont décider à jamais de la félicité ou du malheur de ma vie. Je suis fâchée de la précipitation que votre père a mise à déterminer une affaire dans laquelle on ne peut apporter trop de réflexion.

J'ai mille choses à vous dire , que je ne peux confier qu'à vous.

Attendez-moi seule à votre appartement ; je me rendrai chez vous aussitôt après le dîner.

Adieu , votre tendre amie ,

ÉMILIE MONTAIGU.

LETTRE XXIX.

*Réponse de miss Fermor, à miss
Montaigu.*

JE resterai dans ma chambre, et je n'y serai que pour vous, ma chère.

Je vous plains, ma pauvre Émilie, mais je suis incapable de vous donner le moindre conseil.

Tout le monde serait bien surpris de vous voir hésiter un moment.

Votre fidèle amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XXX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

LA visite que je devais vous faire est retardée par un événement qui sur-

passer mes espérances. Sir Georges vient de recevoir une lettre de sa mère, où elle le presse instamment de remettre son mariage au printemps, pour quelques raisons très-importantes à sa fortune, et qu'elle lui expliquera bientôt avec détail dans une autre lettre.

Il m'a fait part de cet incident d'un ton grave et avec une tranquillité que vous ne pouvez concevoir. Pour moi, j'ai reçu la nouvelle avec un mouvement de joie qu'il ne m'a pas été possible de lui cacher.

Maintenant, j'aurai le temps de consulter à loisir mon cœur et ma raison, et de rompre avec lui peu à peu, si je le crois nécessaire.

A quelle situation critique je viens d'échapper, ma chère ! Forcée de prendre un parti décisif, dans vingt-quatre heures, il fallait accepter la main d'un homme qui, je le crains bien, a peu de moyens de me rendre heureuse,

ou rompre avec lui d'une manière qui nous aurait infailliblement livrés l'un et l'autre à la censure d'un monde impertinent qu'on doit toujours craindre d'occuper, quelque peu fondées que soient ses railleries.

Je vous avouerai, ma chère, que ce mariage m'effraye de plus en plus. La situation présente de sa fortune met tous ses défauts en pleine vue. Le capitaine Clayton, sans autre avantage que son état et son revenu modique, était humble, modeste, affable à ses inférieurs, poli envers tout le monde, et je me figurais qu'il possédait quelques-unes de ces vertus plus actives, que la médiocrité de sa fortune l'empêchait de montrer. C'est avec peine que je le vois ; sir Georges, enrichi par un héritage immense, est vain, minutieux, intéressé, tout à la fois prodigue dans ce qui peut satisfaire les caprices de sa vanité, de son ostentation, et froid, in-

différent pour tout ce qui intéresse le besoin des autres. Ce caractère est-il fait pour assurer ma félicité ? Non, ma chère, nous n'étions pas formés l'un pour l'autre ; nos manières de voir sont trop différentes. Mon bonheur est dans l'amitié, dans les tendres sentiments du cœur, dans les douceurs de la vie domestique ; le sien est dans les dehors fastueux de l'opulence, dans la richesse des vêtements, des équipages, dans tout cet éclat qui, tandis qu'il excite l'envie, n'est que trop souvent le vain simulacre du bonheur.

Je dirai plus : les mariages ne sont presque jamais heureux avec une grande disproportion de fortune. L'amant, devenu mari, conserve difficilement la tendresse passionnée de ses affections, du moins chez la plupart des hommes. Cette vérité ne se confirme que trop chaque jour ; alors il commence à calculer combien de mille livres de plus

il pouvait espérer avec une autre femme, et peut-être soupçonne-t-il la sienne de l'avoir épousé par ces motifs intéressés qu'il trouve alors dans son cœur. Les soupçons, la froideur, la perte mutuelle de confiance et d'estime, suivent bientôt ce premier mouvement de regret.

Je retournerai ce soir avec vous à Sillery, ma chère Bella; je n'ai de satisfaction que près de vous. Mistriss Melmoth est tellement prévenu en faveur de sir Georges, qu'elle me persécute sans cesse de ses louanges. Elle est fort contrariée de ce retard, et de la manière dont je le prends.

Venez bien vite, ma chère, féliciter votre sincère amie,

ÉMILIE MONTAIGU.

LETTRE XXXI.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

JE me réjouis de tout mon cœur avec vous, ma chère ; au moins vous aurez le plaisir d'être cinq ou six mois de plus votre maîtresse ; considération qui ne me paraît point du tout à dédaigner, surtout lorsqu'on n'est pas lié par un sentiment bien vif ; et puis vous aurez le temps de voir si quelque autre ne vous conviendrait pas davantage, et du moins, lorsqu'il deviendra votre époux, vous saurez s'il vous plaît réellement. Envoyez - le rejoindre son régiment à Montréal avec les Melmoth ; passez l'hiver avec moi, recevez les hommages de quelque adorateur ; et s'il tient contre six mois d'absence et les petits soins d'un homme agréable, je crois

que vous pourrez en toute sûreté vous unir à son sort.

A propos de cette légère insinuation de coquetterie, n'auriez-vous pas vu le colonel Rivers? Il y a deux jours qu'il n'a paru ici; je commence à être jalouse de cette petite impertinente de Mamselle Clairant.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Rivers est décidément fou : j'en reçois à ce moment une lettre qui n'a pas le sens commun; il est dans la campagne pour acheter des terres; il aurait bien mieux fait de rester avec nous, et de partager nos plaisirs; si je savais où il est, je lui écrirais; mais le voilà dans quelque sphère étrangère à nous autres humains : sur les rives de de Saint-Laurent, dit-il, le ciel sait où il conduit ses pas : il vous dit mille

choses aimables ; au reste, je vous porterai sa lettre, pour m'éviter la peine de vous les répéter.

J'ai une sorte d'idée qu'il ne sera pas très-malheureux du retard ; j'aurais beaucoup d'empressement à l'en informer.

Adieu, ma chère Émilie.



LETTRE XXXII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

JE suis maintenant, ma chère Lucie, dans les contrées les plus sauvages de l'univers, j'entends de celles qui sont habitées. Dans un espace de plusieurs milles, on ne trouve que des bois et quelques maisons éparses, du côté de la rivière. Cependant ces déserts n'ont rien de triste pour moi ; ils me sont indifférents comme les plus beaux

lieux ; tous ceux où mon Émilie n'est pas, sont à mes yeux les mêmes. Je cherche vainement quelques distractions, je n'en trouve nulle part ; rien ne peut l'éloigner de ma pensée ; je veux, à chaque instant, retourner à Québec ; je ne soutiens pas l'idée cruelle de ne plus la revoir avant son départ du Canada.

Cette propriété à vendre, dont on m'avait parlé, appartient à une dame, et je suis en ce moment chez elle ; c'est une veuve d'environ trente ans, fort aimable, d'un extérieur avantageux, beaucoup de vivacité d'esprit et de jugement, cultivés par des lectures que la solitude absolue de son habitation lui a rendues comme nécessaires ; elle a une physionomie ouverte, des manières prévenantes ; et je trouve dans sa conversation une franchise, une candeur qui me plairaient beaucoup, si quelque chose pouvait m'être agré-

ble , dans la disposition fâcheuse où est mon esprit. Au milieu des soins et des politesses que je me crois obligé de lui rendre , il semble qu'elle découvre en moi ce fonds de mélancolie que je ne puis vaincre ; elle cherche sans cesse à me procurer quelque plaisir , comme si elle devinait tout le besoin que j'ai de me distraire.

12 octobre.

Madame Desroches est extrêmement compatissante ; elle voit mon chagrin , et n'épargne aucun soin pour essayer de l'adoucir ; elle veut absolument que nous allions ensemble dans sa chaloupe visiter la petite propriété qu'elle a sur la rivière , et qui est située vis-à-vis l'île Barnabé. Elle réunit deux ou trois personnes habitant son voisinage , pour rendre cette partie plus agréable.

Isle Barnabé, 13 octobre.

Je viens de faire une singulière visite ; c'est à un hermite qui , depuis soixante ans, vit seul dans cette île. Je suis allé vers cet homme avec une forte prévention contre lui ; j'ai la plus mauvaise opinion de ceux qui fuyent la société et cherchent à vivre dans un état si contraire à notre nature. Si j'étais un de ces monarques tyrans, et que je voulusse infliger la punition la plus cruelle que l'homme puisse éprouver, j'exclurais les criminels de toute espèce de société, et je les priverais à jamais de la vue consolante de leurs semblables.

Je suis malheureux même de la solitude à laquelle on est forcé dans un vaisseau ; nulle expression ne peut rendre le mouvement de joie que j'éprouvai lorsque je vins en Amérique, à la seule vue d'un pays habité ; le premier être qui m'apparut, la première

maison , le premier feu indien dont j'aperçus la fumée s'élever au-dessus des arbres , me causèrent les plus vifs transports que je ressentis jamais ; je connus alors toute la force de ces liens qui nous unissent l'un à l'autre , de cette affection réciproque à laquelle nous devons notre bonheur ici bas.

Mais je reviens à mon hermite ; sa vue a détruit ma prévention fâcheuse ; c'est un vieillard d'une taille au-dessus de la moyenne ; ses cheveux et sa barbe, blanchis par l'âge , ajoutent à la vénération que sa figure inspire ; ses regards semblent exprimer qu'il a connu de plus beaux jours , et il règne dans toute sa personne un air de bienveillance et de bonté. Il m'a reçu de la manière la plus engageante , m'a présenté toutes les provisions que renfermait sa petite cellule , du lait frais , des fruits et de l'eau qu'il était allé chercher dans une source voisine.

Après un moment d'entretien, je n'ai pu m'empêcher de lui témoigner ma surprise, qu'un homme bon et plein d'humanité, comme il le paraissait, pût trouver son bonheur à fuir la société de ses semblables ; je lui ai fait, à ce sujet, beaucoup de réflexions qu'il a écoutées poliment et avec la plus grande attention :

« Vous paraissez, m'a-t-il dit, d'un
 » caractère à compatir au malheur des
 » autres ; mon histoire est courte et
 » simple : j'aimai la plus aimable des
 » femmes, et j'en fus aimé ; mais l'am-
 » bition de nos familles qui avaient
 » l'une et l'autre des vues intéressées
 » sur nous, vint traverser une union
 » d'où notre bonheur dépendait ; ma
 » Louisa se voyant menacée de con-
 » tracter, sans délai, d'autres engage-
 » ments avec un homme qu'elle détes-
 » tait, me proposa de fuir la tyrannie
 » de nos parents ; elle avait un oncle

» à Québec, qui paraissait avoir pour
» elle une affection particulière.

» Les déserts du Canada, me dit-
» elle, nous offriront peut-être un asyle
» que notre pays nous refuse. Après un
» mariage secret, nous nous embar-
» quâmes : ce voyage mit le comble à
» nos malheurs. J'abordai sur le rivage,
» voulant chercher quelques rafraîchis-
» sements pour ma Louisa ; je revenais
» heureux de cette pensée que j'avais
» pu me rendre utile à l'objet de ma
» vive tendresse, lorsqu'une tempête,
» s'élevant tout-à-coup, me força de
» chercher un abri dans cette baie :
» l'ouragan devint furieux ; je vis ses
» progrès avec une angoisse que je ne
» puis dépeindre ; le vaisseau, qui était
» en vue, ne put résister à sa violence :
» les matelots descendirent dans la cha-
» loupe ; ils eurent l'humanité d'y pla-
» cer ma Louisa ; ils faisaient force de
» rames pour aborder vers la terre où

» j'étais ; mes yeux étaient fixés sur
» eux avec effroi ; je restais immobile
» sur le rivage , les bras tendus pour
» la recevoir ; j'élevais au ciel les
» vœux ardents de mon cœur oppressé,
» lorsqu'une vague furieuse renversa
» la chaloupe : j'entendis un cri générale-
» ral , je crus même distinguer la voix
» de ma Louisa ; le frêle bâtiment ré-
» sistait encore ; les matelots employè-
» rent leurs derniers efforts : une se-
» conde vague survint ; je ne les vis
» plus !.....

» Get affreux spectacle ne sortira
» jamais de ma pensée ; je tombai sans
» mouvement sur la terre ! Lorsque je
» revins à la vie , le premier objet qui
» frappa mes yeux fut le corps inanimé
» de ma Louisa , étendu à mes pieds ;
» le ciel me donna la triste consolation
» de lui rendre les derniers devoirs.
» Tout mon bonheur est enseveli dans
» son tombeau !..... Je fléchis le ge-

» nou près d'elle , et je fis intérieure-
 » ment le vœu au ciel de rester dans
 » ces lieux , jusqu'au moment où il me
 » rejoindrait à celle que j'avais si ten-
 » drement aimée : tous les matins , je
 » visite la terre qui couvre ses restes
 » précieux , et j'implore du Dieu de
 » bonté la grâce de hâter ma fin. Je
 » sens que nous ne serons plus long-
 » temps séparés ; j'irai bientôt me
 » réunir à elle pour ne plus la quitter.»

Il s'est arrêté ; et , comme s'il eût ou-
 blié qu'il n'était pas seul , il est sorti
 d'un pas précipité , et s'est avancé vers
 un petit oratoire qu'il avait bâti , sur le
 rivage , près du tombeau de sa Louisa ;
 je l'ai suivi de loin , et je l'ai vu tom-
 ber à genoux ; mais , respectant sa
 douleur , je suis revenu à son habi-
 tation.

Quoique je ne puisse pas précisé-
 ment louer sa conduite , je fais plus
 que de l'excuser ; j'admire presque

l'exil éternel où le sentiment de sa perte le condamna. La dévotion est peut-être le seul baume salutaire aux blessures qui viennent d'un amour malheureux : le cœur est trop amolli par la tendresse pour attendre du soulagement des remèdes ordinaires.

Sept heures du soir.

Me voici de retour auprès de madame Desroches et de sa petite société, personne n'ayant eu la curiosité de m'accompagner chez l'hermite. J'ai trouvé dans la conversation de ce respectable vieillard tout l'agrément que celle d'un homme du monde aurait pu m'offrir. Il était touché jusqu'aux larmes du vif intérêt qu'il me voyait prendre à ses chagrins. Nous nous sommes quittés à regret ; j'aurais désiré lui faire accepter un léger témoignage d'amitié, mais il s'y est absolument refusé.

J'apprends qu'un vaisseau est prêt à

mettre à la voile pour l'Angleterre ; madame Desroches veut bien y faire passer ma lettre. Nous allons retourner demain matin à sa maison.

Adieu , ma Lucie. Votre tendre et affectionné frère ,

Édouard RIVERS.

LETTRE XXXIII.

Miss Fermor , à miss Lucie.

CET original de Rivers me fait mourir d'impatience ; il erre à travers les bois et les déserts , tandis qu'il nous fait un si grand vide ici ! Nous avons tous les jeudis une assemblée charmante chez le général , et nous avons eu encore un autre bal depuis qu'il est parti pour son ridicule voyage ; ce pauvre Rivers ! je le regrette partout où je vais. Il n'est plus question , dans ce pays ,

que de bals , de jeux et parties de plaisir ; mais toutes ces fêtes n'ont plus de charme pour moi , sans mon aimable exilé.

Je viens d'assister aux cérémonies des trois sortes de religions que nous avons ici ; je suis allée à la messe , au temple , et à l'église protestante ; mais, comme je suis d'une constance à toute épreuve , je suis revenue mille fois plus satisfaite de la mienne. Une idée singulière m'a frappée , du moins quant à leur extérieur. L'église romaine m'a paru comme une femme de la ville chargée d'atours et d'ornements riches, placés sans goût ; l'église protestante , comme une fille de campagne grossière ; et l'église anglicane , comme une femme de qualité , d'une mise simple et élégante : sans art agréable dans sa parure , comme dit Horace , mon auteur favori ; sérieusement je trouve , dans le culte et les cérémonies de l'é-

glise anglicane , une simplicité noble qui me préviendrait fort en sa faveur , lors même que je serais étrangère à sa doctrine.

Sir Georges part ce soir pour Montréal avec la famille Melmoth. J'ai enfin obtenu de garder mon Émilie encore cinq ou six semaines. Le départ de sir Georges me réjouit véritablement ; je suis lasse de ce sourire continu , de cette contenance insignifiante , d'un homme qui veut parler , et ne dit jamais rien. Je crois que je pourrai bien employer quelque jour toute mon influence auprès d'Émilie , pour l'engager à le congédier ; elle mourra , dès les premiers jours , du seul ennui de sa conversation.

Adieu , ma chère ; on m'appèle : toute la société dîne à la maison.

Neuf heures du soir.

Dieu soit loué ! notre amant est

parti ; les adieux mutuels se sont faits avec une philosophie admirable ; c'est le couple d'automates le plus tranquille qu'on puisse voir.

Le domestique de votre frère se présente pour me dire qu'il va rejoindre son maître. J'ai grande envie de répondre à sa lettre, et de lui signifier l'ordre exprès de revenir.



LETTRE XXXIV.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

J'AI visité la possession que madame Desroches a le projet de vendre ; elle est située dans le pays le plus sauvage de l'univers. J'espérais que ce voyage pourrait me distraire un peu ; mais je m'en flattais vainement. Rien ne m'intéresse ; aucun objet ne peut fixer mon attention ; une idée seule occupe mon esprit ; cette femme charmante me suit

partout ; j'erre dans chaque lieu d'un pas incertain, comme le premier homme quand il fut chassé du paradis terrestre ; et ces pays nouveaux pour moi , que je parcours indifféremment , ne m'offrent rien du calme que je croyais y trouver.

Madame Desroches sourit , et me dit que je suis amoureux ; mais ce n'est pas un sourire malin , c'est celui de la compassion et de l'intérêt. Votre sexe a beaucoup de pénétration dans ce qui regarde le cœur.

Je reçois à l'instant une lettre de miss Fermor , qui me presse de retourner à Québec : elle m'apprend que le mariage d'Émilie est retardé jusqu'au printemps , ma chère Lucie. Quelle est la faiblesse du cœur humain ! En dépit de ma raison , une lueur d'espoir vient me ranimer. Je pars sur-le-champ ; je ne puis contenir ma joie.

Adieu.

Édouard RIVERS.

LETTRE XXXV.

John Temple, au colonel Rivers.

Vous ne pouvez imaginer, mon cher Edouard, combien votre absence est pénible aux douairières pour lesquelles on doit avouer que votre charité s'est montrée souvent excessive. Ce serait une vraie jouissance pour vous d'entendre leurs doléances mutuelles sur la perte de cet homme charmant, l'homme à sentiment, la perfection du bon goût, parce qu'il aime la beauté dans sa pleine maturité, et ne trouve pas qu'une femme soit digne de son attention qu'elle ne compte cinq ou six lustres. C'est une perte qu'il sera difficile de réparer ; car, il faut en convenir, votre goût est assez original.

J'ai vu l'ancien objet de vos préférences, lady H*** ; elle m'a protesté

que si vous eussiez fixé votre séjour à Londres , elle ne croyait pas qu'elle eût jamais senti la moindre disposition à changer ; mais un amant éloigné , m'a-t-elle observé judicieusement , ne doit plus , en quelque sorte , être regardé comme tel : Dites au colonel Rivers , a-t-elle ajouté , « que j'ai lu dernière-
 » ment les adieux d'une Française de
 » qualité à un évêque de son intime
 » connaissance , et qu'elle s'exprimait
 » ainsi : Que votre absence ne soit pas
 » de longue durée , Monseigneur , et
 » souvenez-vous qu'une maîtresse est
 » un bénéfice qui oblige à résidence. » J'ai ouï dire que , peu de jours après votre départ , Jacques Wilmot eut l'honneur d'essuyer les larmes de la belle veuve.

Je vais ce soir au Wauxhall , et demain je me propose de partir pour ma maison de Rutland , d'où vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Adieu. Je ne puis jamais trouver le temps d'écrire de longues lettres dans cette ville. Je vous dirai cependant que j'ai fait une visite à mistriss Rivers et à votre soeur : la première est très-bien , mais paraît fort triste de votre éloignement ; quant à votre soeur , elle est devenue charmante , et je crois que je ne voudrais pas répéter souvent mes visites.

Adieu. Votre ami ,

JOHN TEMPLE.

LETTRE XXXVI.

Le colonel Rivers , à John Temple.

J'ARRIVE d'un petit voyage que je viens de faire sur les bords de la rivière. Un vaisseau devant partir aujourd'hui , je me hâte de répondre à votre lettre.

Vous me faites plaisir de m'appren-

dre que ma chère lady H*** m'ait donné pour successeur un homme aussi bien, sous tous les rapports , que Jacques Wilmot. Je désire sincèrement que les dames choisissent toujours de même leur sigisbé.

Je serais , en vérité , bien déraisonnable d'exiger de la fidélité à près de quatre milles de distance , et surtout lorsque l'époque de mon retour est illimitée. Sans doute mon éloignement doit être regardé comme une abdication. Je suis , à tous desseins et projets , mort civilement comme amant , et la chère lady a bien le droit de considérer son cœur comme une place vacante , et de procéder à une nouvelle élection. Je ne sollicite plus qu'une petite part dans son souvenir , et j'ose espérer qu'elle voudra bien me la conserver.

Que j'aye trouvé quelque distraction dans la société des douairières , c'est

une chose que je ne veux pas nier ; mais je vous observerai que c'était moins par goût que d'après mes principes de faire aussi peu de mal que possible dans mes petites excursions de galanterie. L'usage permet aux hommes de s'écarter un peu de la règle stricte du devoir dans les affaires d'amour , mais j'ai toujours cherché à m'en rapprocher autant que je l'ai pu.

Les femmes mariées doivent , à mon avis , être regardées comme des fruits défendus. J'abhorre la séduction de l'innocence ; et je suis trop délicat , trop fier , le dirai-je ? pour m'attacher à des beautés vénales. Que pouvais-je donc faire avec un cœur trop actif pour rester absolument en repos , et n'ayant pas encore trouvé l'objet qui devait le fixer ? Les veuves étaient là ; je pensai que , dans ma situation , elles seules pouvaient remplir agréablement mes vœux , et se trouvaient d'ailleurs assez

d'expérience pour garder elles-mêmes leur vertu.

J'ai dit que les femmes mariées me paraissaient devoir être considérées comme des fruits défendus ; mais je m'explique , c'est en Angleterre ; car mes idées à cet égard changeront aussitôt que j'aurai touché les terres de France.

Telle est la force étonnante des préjugés de chaque pays , que je ne me rappelle pas avoir jamais fait la cour à une Anglaise mariée , non plus qu'à une Française qui ne le fût pas. Les mariages en France étant , pour l'ordinaire , arrangés par les parents , l'inclination mutuelle embellit rarement ce lien ; alors la galanterie semble être une condition tacite , quoiqu'elle ne soit pas précisément exprimée dans le contrat. Mais je reviens à mon plan , que je trouve le meilleur ; je le recommanderais volontiers à tous les jeunes

gens qui sentent comme moi le besoin d'aimer avant de rencontrer celle qui doit les fixer invariablement.

D'après toutes ces réflexions , je pense que les veuves devraient élever une statue en mon honneur , pour reconnaître mes soins officieux d'employer toute mon éloquence à persuader que l'amour de l'ordre , la morale , le décorum , exigeaient que tout homme , à son entrée dans le monde fût d'abord leur admirateur ?

Je reçois à l'instant votre lettre du Rutland , et je vous dirai , mon cher John , qu'elle m'a presque impatienté. Vos idées restreintes sur l'amour sont vraiment ridicules. La coutume n'a déjà que trop répandu le poison de l'ennui sur l'existence de la plus belle partie de notre espèce ; mais vous la réduiriez à une insipidité plus triste encore que celle où notre tyrannie l'a condamnée.

Vous voudriez , pour cet aimable sexe qui fut principalement formé pour la tendresse , borner le plaisir d'aimer , d'être aimé , et le charmant pouvoir de plaire à trois ou quatre années. Les femmes sont nées avec des affections plus vives que les hommes , et leur éducation aide encore à développer leur sensibilité. Otez-leur le privilège d'être agréables aussi long-temps que la nature les rend telles , seul privilège que nous leur accordions , c'est un mélange de cruauté , de mauvais goût , dont je ne vous aurais pas cru capable , malgré votre prévention pour les beautés printannières.

Quant à moi , je persiste toujours dans cette opinion , que les femmes ne sont jamais plus séduisantes que lorsqu'elles joignent les agréments de l'esprit à ceux de l'extérieur , et qu'elles éprouvent le doux sentiment qu'elles inspirent ; pour mieux dire , je ne les

trouve charmantes qu'à cette époque de leur vie.

Une femme , dans la première jeunesse , est comme un arbre en fleur , et dans le second âge lorsqu'il est en fruit ; mais une femme qui peut conserver le charme de la beauté lorsque ses facultés morales sont développées dans toute leur perfection , ressemble à ces arbres nés dans un climat plus heureux , qui portent ensemble les fleurs et les fruits.

Le croiriez-vous, John, que j'aye pu vivre impunément plusieurs jours, tête à tête, au milieu des bois, avec une femme telle que je viens de vous la dépeindre ? une veuve très à mon gré, jeune encore, cinq ou six ans de plus que l'âge intéressant pour moi, selon vous ; jolie, vive, sensible ; et ce n'est pas la flatter, c'est seulement lui rendre justice. J'aurais bien à vous donner quelques motifs de mon indifférence ;

mais vous êtes un traître en amour , et ne méritez pas d'être initié dans aucun de ses secrets.

Je vous dispenserai volontiers de vos visites à ma sœur : j'ai autant de raison de souhaiter qu'il n'existe jamais nulle espèce de liaison entre vous , que j'en ai d'aimer celle qui nous attache l'un à l'autre.

J'ai lu avec peine ce que vous me dites au sujet de ma mère ; mais la raison me retient ici ; ne voulant pas , dans aucun temps , lui demander le peu qui doit me revenir de son bien , je ne pourrais vivre en Angleterre avec les revenus de ma place actuelle , tandis qu'ils suffiraient pour me faire mener le train de vie d'un seigneur dans le Canada.

Adieu. Je ne puis vous écrire plus longuement ; les instants que je vous donne sont dérobés à la plus aimable des femmes , à qui je vais faire une

visite ; vous en êtes sûrement très-reconnaissant ; mais pour alléger le poids de votre obligation , je vous dirai que ma voiture n'était pas encore à la porte. Adieu.

Elle est prête , et je vous quitte pour cette fois.

Votre ami ,
Édouard RIVERS.

LETTRE XXXVII.

Miss Fermor , à miss Lucie.

NOTRE fugitif est revenu , ma chère , dans une disposition de gaîté que je ne lui avais pas encore vue : il a passé la journée avec nous. S'il désirait que nos humeurs fussent en harmonie avec la sienne , il a dû être content. Nous avons fait une charmante promenade dans le bois ; nous y avons ri , chanté ,

couru comme trois véritables enfants. Je n'avais pas encore passé de moments aussi gais depuis mon arrivée dans le Canada. J'aime infiniment à me livrer quelquefois à une joie folle ; et les habitants de ce pays , qui d'ailleurs n'y sont pas naturellement portés , ne s'y abandonnent jamais. Votre frère est charmant dans ces sortes d'occasions. Le temps était superbe et magnifique , pour employer la phrase des Canadiens ; mais quand je voudrais vous parler plus long-temps sur le haut style de la nation , il me serait difficile de vous en dire davantage , car c'est à peu près les seuls mots qu'il renferme. J'ai signifié à votre frère qu'il eût à venir tous les matins , jusqu'au soir , pour nous accompagner dans nos promenades , et ce chaque jour , sans y manquer.

Ce pauvre Rivers ! il était transporté de nous revoir ; nous partagions vivement sa joie , quoique ma dissimulée.

compagne prit beaucoup de peine à feindre un air tranquille. Je n'ai jamais vu deux êtres plus heureux , et qui fissent plus d'efforts pour cacher les doux mouvements de leur cœur.

Savez-vous que Fitzgérald est un jeune homme charmant ? J'ai un instinct vraiment admirable ; car j'ai deviné la finesse et la vivacité de son esprit , à son nez aquilin et à ses petits yeux perçants , indice sûr qui ne m'a jamais trompé dans mes jugements. Je crois que nous allons commencer à jouer un rôle intéressant ; je ne sais si je ne l'admettrai pas à notre aimable trio , pour en faire mon sigisbé. Je lui ai fait part de mes vues sur lui , et il en est enchanté. J'ai quelque soupçon qu'il pourrait bien avoir un peu de cette étourderie folâtre que j'aime tant ; alors c'en est fait de moi. S'il joint ce charme à ses autres agréments , je suis une femme perdue.

Il paraît avoir une imagination brillante , un excellent naturel , et cette fierté de caractère des Irlandais. Il va se ruiner ici ; mais c'est son affaire et non la mienne. Il fait mille dépenses folles , où il ne consulte que ses fantaisies.

Son extérieur est agréable ; il a des yeux expressifs et de belles dents , les seules beautés que je demande. Il est marqué de la petite vérole , ce qui , chez les hommes , donne un regard sensible ; il a une démarche fière , et l'air vraiment distingué d'un gentilhomme.

Mais il vient : le vainqueur paraît ! Je l'aperçois à travers les arbres ; il est maintenant en pleine vue , à vingt pas de la maison. Il est parfaitement à cheval , Lucie , preuve certaine d'une bonne éducation. Ce jeune homme est bien né : on voit qu'il a une idée juste des choses et des convenances de la so-

ciété. Je crois bien que je lui ferai l'honneur de l'admettre à ma cour.

Émilie s'étonne que je n'aye jamais rien éprouvé d'un sentiment particulier ; la cause en est fort simple : j'ai prévenu toute affection tendre pour un seul homme , par mes petits manéges de coquetterie avec une vingtaine ; c'est bien en vérité la recette souveraine contre ce danger. Sans doute , ma chère , vous vous préservez aussi des pièges du petit dieu par un moyen semblable. Notre heure n'est pas encore venue.

Adieu ! Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XXXVIII.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

ME voici de retour à Québec , ma chère Lucie ; je viens d'y recevoir avec

un grand plaisir des nouvelles satisfaisantes de votre santé et de celle de ma mère, quoique d'une manière indirecte. M. Temple me mande qu'il vous a fait une visite; me pardonneriez-vous, ma chère, une liberté, dont la seule cause vient de la plus tendre amitié, si je vous prie de l'éloigner de votre société, du moins autant que la politesse le permettra ?

C'est un homme très-agréable, et peut-être beaucoup trop. Réunissant d'ailleurs mille vertus estimables, c'est l'homme que j'aime de prédilection, mon ami le plus cher; et dans tout ce qui n'intéresse pas votre sexe, il est d'une délicatesse intacte; mais son genre de vie est extrêmement relâché, et ses idées sur les femmes sont indignes du reste de son caractère. Il ne connaît pas les perfections séduisantes qui prêtent un charme si doux à la plus estimable partie de votre sexe; il est

étranger à vos aimables vertus , et plus encore , du moins je le crains , à ce tendre attachement qui peut seul faire le bonheur d'une femme vertueuse. Cependant il est poli , attentif ; et ses manières , quoique naturelles , savent tromper une âme simple , et lui persuader qu'elle est tendrement aimée , lorsqu'elle n'inspire qu'un sentiment injurieux à sa vertu. Il a toutes les qualités qui peuvent commander l'estime ; il est noble , généreux , ouvert , brave , grand dans sa manière d'obliger ; enfin c'est l'être le plus séduisant et le plus dangereux pour une jeune personne sans expérience , dont le cœur innocent et pur ne connaît pas encore les artifices de notre sexe.

Ma Lucie , parlez-moi franchement , je sais qu'il est incapable de former sur vous aucun dessein que l'honneur puisse condamner , lorsque vous ne seriez pas la sœur de son ami , et j'ai bien la cer-

titude qu'il emploierait vainement auprès de vous le langage de la séduction, s'il pouvait s'oublier à ce point ; mais c'est de votre cœur que je me défie, c'est lui seul qui me donne des sollicitudes ; vous êtes jeune, formée pour plaire ; vous avez l'aimable inexpérience de votre âge, et n'avez encore distingué personne ; je vous l'avoue, ma chère Lucie, l'intérêt que je prends à votre repos me fait craindre extrêmement que, sans le vouloir, un penchant trop vif ne vous attache à un homme que ses goûts naturels éloignent du mariage, et qui, d'après son caractère, ne pourrait jamais reconnaître la tendresse d'une âme comme la vôtre.

J'ai vu ma charmante Émilie ; l'accueil flatteur que j'en ai reçu ne me laisse plus douter de son amitié pour moi. Cependant je ne suis pas absolument content ; mais son air de tranquillité, et la manière dont elle supporte

le retard du mariage , me persuadent fort qu'elle n'a pas une grande passion pour l'époux qui lui est destiné : sans doute elle s'immole à l'ambition de ses parents. Que ne m'est-il permis d'espérer ? Mais que puis - je attendre ? Lorsque j'aurais le bonheur de lui plaire, si quelque circonstance rompait ses engagements avec sir Goorges , ma fortune ne me permettrait pas d'unir mon sort au sien , sans la réduire presque au besoin dans ma patrie , ou la condamner à un exil éternel dans le Canada. Je n'ose me demander quels sont mes vœux, mes espérances, et cependant je m'abandonne entièrement au charme qui m'attire près d'elle. Non, je ne veux pas chercher à pénétrer dans l'avenir ; je dois me contenter aujourd'hui de la douce idée que j'ai peut-être une première place dans son estime et dans son amitié, que je puis avoir la jouissance de lui prodiguer ces petites atten-

tions délicates, si précieuses pour un cœur sensible, attentions que l'amant paraît bien peu connaître. Il est parti pour Montréal, et j'ai oui dire qu'il avait été fort gai dans le cours de son voyage, quoiqu'il s'éloignât de son amante.

J'ai passé deux jours de bonheur à Sillery, près d'Émilie et de votre amie Bell Fermor. Je dois les revoir demain chez le gouverneur qui réunit une assemblée charmante tous les jeudi.

Adieu. Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

P. S. Vous recevrez encore une lettre de moi par un vaissau qui doit partir la semaine prochaine.

LETTRE XXXIX.

Le colonel Rivers , à John Temple.

JE reçois à l'instant une lettre de madame Desroches, la dame chez laquelle je viens de passer une huitaine de jours, et qui m'a témoigné tout l'intérêt de l'amitié. Je suis assez heureux pour trouver l'occasion de lui rendre un service, dans lequel j'aurai besoin de votre complaisance.

C'est au sujet de quelques terres dont elle a fait anciennement l'acquisition ; cette vente ayant été faite sous seing privé, donne lieu à des contestations qui pourraient lui enlever cette propriété. Je vous envoie les papiers relatifs à l'affaire ; je vous prie de ne pas différer un moment à la consulter, et de faire toutes les démarches nécessaires pour prévenir les

suites de cette injuste chicane. La guerre , et les incursions des Indiens qui se sont alliés avec nous , sont les motifs qui ont toujours empêché madame Desroches de remplir les formes judiciaires de cette vente ; mais elle est aujourd'hui en traité pour conclure cet acte le plus promptement possible. S'il est nécessaire , employez tous vos amis et les miens. Mon homme de loi vous instruira de la meilleur marche à suivre. Chargez-vous aussi de toutes les dépenses que cette affaire occasionnera.

Adieu. Votre ami,

Édouard RIVERS.

LE T R R E L X.

Miss Fermor , à miss Lucie.

J'AI dansé la nuit dernière jusqu'à cinq heures du matin , et je n'éprouve au-

eune fatigue. Fitzgérald était mon chevalier ; il commence à m'occuper sérieusement. Le rusé personnage a des manières tour à tour indifférentes et attentives qui produisent un effet surprenant. Rien n'attache plus une femme de mon caractère à son amant, que les petites craintes de le perdre, et il possède au suprême degré cet art de conserver les cœurs.

Émilie et votre frère dansaient ensemble ; je ne les ai jamais vus si bien qu'ils étaient l'un et l'autre dans ce moment. Elle a été mille fois plus admirée à ce bal qu'au premier, et la raison en est toute simple ; c'est qu'elle était mille fois plus agréable. Votre frère est vraiment un homme charmant ; c'est le favori de toutes les femmes. Il a ces petites attentions générales qui ne manquent jamais de les séduire : il peut même avoir des préférences pour une seule, sans que l'amour propre des

autres en soit blessé. Fût-il au milieu d'un cercle de vingt femmes, et l'objet de sa tendre prédilection fût-il du nombre, ses manières seraient telles, que chacune se persuaderait qu'elle occupe la seconde place dans son cœur, et qu'elle aurait eu la première, s'il ne l'eût donnée avant de la connaître.

Ses yeux aident encore à le rendre aimable ; car il sait les animer à son gré de l'expression la plus séduisante. Tout en lui peint ce qu'il veut dire ; les moindres choses deviennent agréables dans sa bouche : il leur prête une grâce que nul autre que lui ne pourrait, je crois, leur donner.

Fitzgerald a bien aussi des yeux expressifs, et, je vous assure, des yeux qui disent beaucoup. Son regard fier, distrait, indifférent, est véritablement irrésistible.

Nous avons eu déjà beaucoup de neige ; mais elle est un peu fondue : le

temps est maintenant fort agréable ; c'est un singulier mélange d'hiver et d'été. En quelques lieux vous voyez un pied de neige , plus loin la poussière vous incommode.

Adieu. J'entends une foule de petits maîtres à la porte.

Votre amie ,

BELL FERMOR.

LETTRE XLI.

Miss Fermor , à miss Lucie.

LES sauvages nous assurent, ma chère, d'après leurs observations sur les castors , que nous aurons un hiver très-doux. Il semble que ces animaux se fournissent moins que d'ordinaire, lorsque la saison ne doit pas être rigoureuse; mais je trouve tout-à-fait ridicule que les castors ayent plus d'intelligence

que nous. Je vous dirai que nous sommes avec le cher futur dans les termes les plus réguliers. Sir Georges écrit une fois en quinze jours une lettre polie, sentimentale et diffuse, à laquelle Émilie répond sur le même ton, avec toute la régularité d'une correspondance de commerce. Il parle de revenir après Noël; nous l'attendons sans impatience, et nous cherchons à nous distraire autant que possible des peines de l'absence. Quelquefois elles sont un peu allégées par les petits soins de certaine personne que nous aimerions, je crois, bien autant que le paisible futur.

Malgré la judicieuse remarque sur les castors, le temps est très-froid, et nous avons encore eu beaucoup de neige. On me tranquillise, en m'assurant que ce n'est rien auprès de ce qui nous attend. Tout le monde travaille à se garantir du froid par des précautions qui m'effrayent d'avance : on calfeutre les

fenêtres , on ferme toutes les issues par où l'air pourrait entrer.

J'aime infiniment les chars d'hiver ; il y en a de deux sortes : la voiture découverte et celle fermée. La première est comme un cabriolet , et la seconde est à peu près comme un carrosse coupé. On les conduit sur la glace , où elles courent avec une rapidité surprenante. Nous n'avons pas encore assez de neige pour les employer ; mais leur forme paraît très-commode et me plaît beaucoup. Les voitures fermées doivent être extrêmement favorables aux tête-à-tête : les rideaux , tirés sur les fenêtres , vous dérobent à tous les yeux. Nous en aurons trois à notre disposition : celles de mon père , de Rivers et de Fitzgérald ; les deux dernières sont de la plus grande élégance , et sont uniquement destinées au service des dames. Votre frère et Fitzgérald rivalisent en dépense , et c'est à qui se ruinera le premier , pour

L'honneur de son pays ; je parierais dix contre un pour mon Irlandais. Ils cherchent tous les jours quelques nouvelles parties de plaisir qui puissent amuser les dames, et ce qui peut les flatter de ces petits présents que la galanterie permet de leur offrir.

Adieu, ma chère. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE XLII.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

JE n'aurai plus, ma chère, l'occasion de vous écrire souvent par les vaisseaux ; nous ne pouvons plus remettre qu'une fois par semaine des lettres au paquebot.

Mon Émilie me paraît toujours plus aimable ; je la vois souvent, et chaque

fois je découvre en elle de nouveaux agréments : elle joint à un jugement exquis une imagination embellie de toutes les connaissances qui appartiennent à votre sexe , une âme éveillée aux sensations les plus délicates , et ce caractère de douceur naturel aux Anglaises. Elle est extrêmement jolie , mais elle plairait encore à tous les cœurs sensibles , lorsque cet avantage lui manquerait , parce qu'elle possède l'âme de la beauté. Sans l'expression séduisante de la douceur et de la sensibilité , les traits les plus réguliers ne formeront jamais qu'un assemblage imparfait ; mais , avec ce charme entraînant , il n'est pas de physionomie qui ne sache plaire. Cette douceur , cette sensibilité précieuse ne peuvent jamais se montrer sous un aspect aussi flatteur que dans mon Émilie. Je ne puis écrire sur un autre sujet ; mais si vous la connaissiez , ma chère Lucie , vous me le pardonneriez.

On attend ma lettre. Adieu. Votre
affectionné frère,

Edouard RIVERS.

P. S. Miss Fermor, votre amie, doit
vous écrire incessamment une longue
lettre.

LETTRE XLIII.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

MA chère Émilie, nous espérions,
M. Melmoth et moi, que vous auriez
mis plus d'empressement à venir nous
rejoindre à Montréal. Je dois accorder
quelque chose à votre amitié pour miss
Fermor ; mais il me sembla que vous
devez aussi quelques égards à des pa-
rents qui vous aiment tendrement, et
à qui votre oncle vous a confié dans
ses derniers instants. Je pourrais ajouter

qu'il est encore de certaines considérations que vous devez également à sir Georges ; mais n'est-ce pas déjà vous déplaire que d'avoir seulement écrit son nom ? Vous n'ignorez pas , sans doute , que dans peu de jours la route d'ici à Québec sera tout-à-fait impraticable , au moins pour un mois , temps où les rivières auront une glace assez forte pour supporter les voitures sans danger.

Faut-il vous l'avouer , ma chère , je suis un peu jalouse de votre attachement pour miss Fermor , quoique personne ne lui rende plus de justice que moi , et ne la trouve plus aimable.

Si vous ne partez pas encore cette semaine , sir Georges devant aller incessamment à Québec , je voudrais que vous l'attendissiez pour revenir avec lui. Priez miss Fermor de vouloir bien vous accompagner à Montréal ; dites-lui que nous ferons tout ce qui dépendra

de nous pour lui rendre ce séjour agréable.

J'ai souffert quelques jours d'une petite fièvre ; mais je suis parfaitement rétablie maintenant.

M. Melmoth et sir Georges se portent fort bien ; ils sont l'un et l'autre très-impatiens de vous revoir.

Adieu, ma chère. Votre affectionnée parente,

É. MELMOTH.

LETTRE XLIV.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

J'AI mille raisons, ma très-chère parente, de vous faire excuser la prolongation de mon séjour à Québec. J'ai la plus grande estime pour sir Georges, et je n'oublie pas la force de nos engagements ; mais je ne pense pas que ce

soit un motif qui doive me rappeler à Montréal. L'état de suspension, pour ne pas dire plus, dans lequel sont aujourd'hui ces mêmes engagements, demande une réserve dans ma conduite qu'il est difficile d'observer, sans une apparence d'affectation, et son absence me délivre d'une forte pénible contrainte. Par la même raison, je ne puis l'accompagner, si je retourne près de vous, lors même que miss Fermor serait de la partie.

Un moment de réflexion vous fera sentir que les convenances exigent que je reste ici jusqu'à l'époque où sa mère me fera l'honneur d'approuver son choix, ou que la rupture de nos engagements sera publique. Mistriss Clayton est une mère prudente, une femme du monde, et peut considérer que la situation de son fils est changée depuis qu'elle a donné son consentement à notre mariage.

Je ne suis pas capricieuse , mais je vous avouerai que sa conduite envers moi, depuis son retour de New-Yorck , diminue beaucoup l'estime que j'avais pour lui. Certes il se trompe infiniment, s'il croit que l'augmentation de sa fortune lui donne à mes yeux un nouveau mérite ; loin de là , sa position moins brillante me cachait autrefois des défauts que je vois trop bien aujourd'hui , et qui ne promettent pas le bonheur à un cœur comme le mien , ennemi des goûts fastueux , et ne pouvant jouir que des douceurs d'une vie simple et d'une affection intime.

Veillez recevoir mes sincères félicitations sur votre rétablissement , et me croire pour la vie , ma chère parente ,

Votre très-humble et obéissante
amie ,

E. MONTAIGU.

L E T T R E X L V .

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'AI vu s'éloigner du port le dernier vaisseau qui devait partir. Vous n'imaginez pas , Lucie , combien ce spectacle est triste. Nous voilà maintenant abandonnés à nous-mêmes , et séparés du monde entier pour tout l'hiver ; il semble que cet isolement nous séquestre du nombre des vivants ; je ne puis supporter cette idée. J'envoye mille soupirs , mille tendres vœux à notre chère patrie , que je n'ai jamais autant aimée qu'en ce moment.

Le croiriez-vous , Lucie ? Je verserais des larmes si je l'osais ; je suis sûre que je vais être toute une semaine d'une maussaderie insupportable. C'est la première fois que je me suis trouvée dans

une pareille disposition de tristesse, depuis mon arrivée dans le Canada. J'ai suivi des yeux le vaisseau jusqu'au moment où il a tourné le pont-levis, et, lorsqu'il a disparu à ma vue, j'ai senti mon cœur oppressé, comme s'il venait de perdre ce qu'il avait de plus cher. Je ne suis pas la seule affectée de cette manière : un nuage de tristesse obscurcit toutes les physionomies que je rencontre ; je suis allée ce matin à l'église, et je n'ai jamais vu tant de figures pâles et abattues.

Adieu. Je laisse ma lettre, pour la reprendre dans un moment plus gai ; je ne pourrai la faire partir avant quinze jours, autre circonstance agréable. Mon Dieu ! que ne donnerais-je pas aujourd'hui pour me retrouver en Angleterre, quoiqu'il fallût échanger le beau ciel du Canada contre des brouillards !

1^{er} décembre.

Nous avons eu , pendant toute la semaine , de la neige sans interruption. Heureusement pour nous , votre frère et Fitzgerald ont été forcés de passer tout ce temps à Sillery , les chemins étant devenus impraticables.

Nous avons égayé ces tristes journées par toutes les distractions que l'on peut trouver à la maison , car il est impossible de faire un seul pas dehors. Les cartes , le volant , les petits jeux innocents , quelques réflexions philosophiques , d'autres sur l'amour ; telles sont les occupations qui ont rempli notre temps : au total , cette semaine nous a paru loin d'être ennuyeuse.

A notre réveil , la neige s'élève plus haut que les fenêtres de nos appartements , et c'est à la lettre que tous les matins nous sommes obligés de l'écartier pour nous faire jour.

Je perds toute espérance de revoir jamais Québec ; mais ce qui me console un peu , c'est que les habitants de cette ville ne peuvent , ainsi que nous , communiquer avec leurs voisins , et je me flatte qu'il en est peu qui soient distraits , dans leur maison , par une société aussi agréable que la nôtre.

Mais il ne faut pas s'abuser. Je sais que nous ne devons qu'à la rigueur du temps le plaisir d'avoir conservé près de nous plusieurs jours nos deux aimables chevaliers. Les dames nous en veulent de fixer à notre cour les deux hommes les plus séduisants du pays , et encore de nous attirer les hommages du plus grand nombre. Imaginez - vous que nous sommes presque toujours entourées d'une foule de petits maîtres , sans autres femmes qu'une vieille Française de qualité , ancienne connaissance de mon père , et qui bien certainement pourrait être ma mère.

Les assemblées du jeudi que donne le général, sont pour nous un triomphe complet. L'essaim nombreux d'admirateurs qui nous suit, fixe tous les yeux sur nous, et le reste de la société nous environne. Les jeunes miss nous jettent des regards mécontents, rougissent, agitent leur éventail; et votre insolente amie, assise fièrement au milieu de sa cour, défie ses rivales par un petit air d'impertinence vraiment agaçant.

Émilie, au contraire, modeste dans ses victoires, semble, par son air décent et ses manières douces et prévenantes, s'excuser auprès des femmes d'un tort difficile à pardonner, celui d'être la plus aimable. Quant à moi, je l'avoue, je n'ai pas cette déférence, et je ne me sens nullement disposée à rougir de ma supériorité.

Vos idées sur Québec sont parfaitement justes. Cette ville est à peu près comme une de celles d'Angleterre, du

troisième ou quatrième ordre ; beaucoup d'hospitalité, une société assez nombreuse, le jeu, la danse, la bonne chère, la critique, tels sont les plaisirs du pays. Vous voyez qu'ils sont bien propres à égayer nos longues soirées d'hiver, et qu'ils sont aussi très-convenables pour la rigueur du climat, dont on m'avait bien parlé, mais que je commence à sentir encore mieux.

J'ai ouï dire que la critique ne m'épargnait pas, et je le crois sans peine, car mon insolence envers les habitants mérite bien une petite vengeance ; mais, comme vous le savez, je me soucie fort peu de tout ce qu'on peut dire sur mon compte, lorsque je suis contente de moi ; d'ailleurs, je suis, à Sillery, hors des atteintes de l'envie et de la malignité.

On est querelleur naturellement à Québec, et dans ce moment toutes les sociétés sont désunies, je ne sais par

quelle cause ; peut-être est-ce un germe d'anciennes disputes qui n'auront pas été entièrement étouffées. Pour nous autres étrangers, nous n'avons que faire de nous en occuper. Vous n'imaginez pas, Lucie, combien nous sommes heureux de nous trouver à Sillery dans ce moment de dissensions, et d'être par-là exempts d'y entrer pour rien.

Mon père dit que les politiques du Canada sont toujours divisés, et ne s'entendent pas mieux que ceux du système germanique. Quant à moi, je ne trouve aucun détail politique, digne de m'occuper, que ceux des petites républiques de femmes. Si je puis conserver mon empire sur les cœurs, je laisserai volontiers les hommes se disputer sur tous les autres points.

J'observe une stricte neutralité dans mes opinions politiques, parce que de cette manière j'ai toujours l'espoir de

trouver des admirateurs dans les deux partis.

Adieu ; je n'ai plus que le temps de faire porter ma lettre.

Votre amie ,

BELL FERMOR.

LETTRE XLVI.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

IL y a bien , ma chère Émilie , quelque chose de vrai dans ce que vous dites sur la délicatesse de votre position actuelle ; mais , tandis que d'un côté vous observez dans votre conduite les plus exactes convenances , ne les oubliez-vous pas un peu dans un autre point ?

Je suis très-loin de vouloir vous dire quelque chose qui vous soit désagréable ; cependant , je ne puis vous le cacher , miss Fermor est trop jeune et

d'une humeur trop gaie pour être un bon mentor. D'après le motif que vous alléguiez, la maison de M. Melmoth est précisément la seule du Canada où, si j'ai la moindre expérience, vous puissiez vivre décentement jusqu'à la conclusion ou la rupture de votre mariage.

Vous faites injure à sir Gorges de le soupçonner capable de manquer à ses engagements, et je vois avec peine que vous êtes plus clairvoyante pour ses défauts, que vous ne paraissez disposée à lui rendre cette affection vive qui l'attache à vous et qu'il est en droit d'attendre de votre cœur. Permettez-moi de vous le dire ; il est comme tous les hommes de son âge et de sa fortune ; c'est celui que vous trouviez le plus aimable il y a si peu de temps, et dont vous ne pouvez sans injustice mettre en doute les sentiments.

Quoique je loue votre indifférence pour les plaisirs mensongers que donne

le faste , je trouve cependant qu'il est naturel de les aimer à votre âge ; et si je ne vous connaissais pas aussi bien , je vous dirais que cette philosophie , dans une jeune tête , particulièrement dans celle d'une femme , est tellement extraordinaire , qu'elle me serait fort suspecte. Les jouissances que donne la fortune, ont trop de charmes, aux yeux de la jeunesse surtout , pour être méprisées, si ce n'est par l'influence d'une passion plus vive.

Prenez garde à vous , ma chère Émilie ; je connais la bonté de votre cœur , mais je connais également son extrême sensibilité. Songez bien que si votre position actuelle avec sir Georges demande beaucoup de circonspection , elle en exige plus encore avec un autre. Cette situation est peut-être plus délicate qu'elle ne le serait dans le mariage.

Je vous attends , avec miss Fermor ,

aussitôt que les routes seront praticables ; et, puisque vous trouvez de l'inconvénient à vous faire accompagner par sir Georges , priez le capitaine Fermor de vouloir bien le remplacer.

Je suis, ma chère, votre affectionnée parente ;

E. MELMOTH.

LETTRE XLVII.

Miss Montaigu , à mistriss Melmoth.

JE vous prie de croire, ma chère parente, que je vois mes engagements avec sir Georges sous un point de vue tout aussi favorable que vous puissiez le faire. S'il y a quelque changement dans ma manière d'être à son égard, il vient de celui que j'ai trouvé dans sa conduite envers moi, et que je puis seule connaître et juger. Quant aux ré-

flexions que vous me faites sur le mépris que je témoigne pour l'emploi fastueux des richesses , je vous répondrai seulement que cette disposition vient de mon caractère , et qu'elle existe réellement en moi , que cela soit ou non incompatible avec les goûts naturels de notre sexe.

Malgré les malignes insinuations que vous semblez vous plaire à me donner , soyez assurée que sir Georges est la première personne à laquelle je voudrais exprimer franchement tous les mouvements de mon cœur ; cependant j'espère qu'il est possible de rendre justice au mérite , sans offenser même le plus saint des engagements.

Une personne attend ma lettre ; il ne me reste que le temps de vous dire que miss Fermor vous remercie de votre obligeante invitation , et qu'elle m'a fait la promesse de m'accompagner à Montréal aussitôt que la rivière Saint-

Laurent pourra conduire les voitures ,
n'ayant plus la possibilité de prendre
la route qui de long-temps ne permettra
de voyager.

Je suis , ma chère parente ,

Votre obéissante servante
et amie ,

E. MONTAIGU.

LETTRE XLVIII.

Miss Fermor , à miss Lucie.

APRÈS quinze mortels jours où la
neige a tombé sans interruption , le ciel
s'est éclairci , et le soleil reparait avec
autant d'éclat que dans les plus beaux
jours d'été. La neige a six pieds de
hauteur , et nous pourrions dire , en
style figuré , que nous nous promenons
sur nos têtes , car le pays est mainte-

nant à une élévation que dans la belle saison elles n'auraient pas atteint.

Les perspectives ont perdu tout leur charme ; l'aimable paysage que nous avons sous les yeux n'est plus aujourd'hui qu'un triste amas de neige.

Seulement quelques primevères dont il croît une immense quantité dans les bois , paraissent encore en quelques lieux , et varient l'uniformité de cette vue. Le chemin pittoresque et sinueux qui de la colline conduit à notre ferme , et d'où nous avons tant de plaisir à voir nos petits maîtres suivre les tortueux détours pour arriver jusqu'à notre maison , n'est plus à présent qu'un précipice effrayant que l'on craint de descendre , et que même on ose à peine contempler. Il y a quelque chose de très-agréable dans la course rapide des voitures qui franchissent l'espace de vingt milles dans une heure. Cette vitesse est vraiment étonnante ; elle sur-

passé tout ce que l'imagination peut se figurer.

Nos petites réunions sont des sujets d'envie pour nos voisins. Nous vivons selon nos goûts, sans nous occuper des autres, ce qui, peut-être bien dans ce pays, n'est pas fort prudent; mais cela nous est agréable, et c'est le meilleur. Émilie, qui est la plus douce et la plus polie des femmes, voudrait se priver de tous nos plaisirs dans la crainte d'offenser les envieux, et me presse, à chaque partie de promenade que nous faisons, d'inviter les dames de Québec à nous accompagner, parce qu'elles paraissent mécontentes que nous puissions nous divertir sans elles; mais, en dépit de ce louable motif, je persiste à suivre mes fantaisies, et je considère sagement que si l'on doit des égards à la société, on s'en doit également à soi-même. Je veux bien que l'on voye tout le monde; mais je trouve

extrêmement ridicule de ne pouvoir faire un pas sans prier vingt personnes , que l'on connaît à peine , de vous accompagner. Enfin , tel est le genre de ce pays ; les habitants meurent d'ennui , et ne veulent pas que les autres s'amusement.

29 décembre.

De ma vie je n'ajouterai foi aux prédictions faites d'après les castors. Le froid n'est plus supportable ; les Canadiens prétendent que depuis dix-sept ans ils n'ont pas eu d'hiver aussi rigoureux. Je pensais que les castors étaient de meilleurs prophètes.

Adieu ; je n'ai plus la force de tenir ma plume ; l'encre gèle du vase où je la prends , jusqu'à mon papier , quoique je sois auprès d'un grand feu. Ne comptez pas que je vous écrive encore avant le mois de mai ; toutes les facultés sont anéanties par cet horrible temps.

Adieu.

BELL FERMOR.

LETTRE XLIX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

1^{er} janvier.

C'EST avec difficulté que je respire, ma chère Lucie. Le froid que nous éprouvons est à un tel degré, qu'il ôte la respiration. Plusieurs affaires m'appellent à Québec, des affaires de plaisir, comme vous l'imaginez; mais je n'ai pas le courage de quitter le coin de mon feu.

Nous supportons, depuis cinq jours, tout ce que l'hiver a de plus rude; les habitants du pays ne se rappellent pas avoir jamais rien enduré de semblable. J'ai ouï dire que le froid allait au-delà des thermomètres, quoiqu'ils eussent été faits pour le climat.

Les vins les plus forts gèlent dans les caves où l'on allume un poêle; l'eau-

de-vie même s'épaissit jusqu'à la consistance de l'huile ; les plus grands feux qui puissent remplir une vaste cheminée , ne jètent qu'une faible chaleur dans une partie de l'appartement. Je me décide à partir demain pour Québec , où je recevrai beaucoup de monde. Ici les plaisirs sont nécessaires à la vie ; le sang se glacerait dans les veines , si on ne l'activait un peu par le feu de la gaiété.

Je ne m'étonne plus que les beaux-arts soient inconnus dans ce pays ; la rigueur du climat suspend toutes les facultés morales ; que deviennent alors celles de l'imagination ?

Ceux qui se flattent de voir une nouvelle Athènes s'élever près du pôle , seront grandement trompés dans leur attente. Le génie ne prendra jamais un libre essor là où les pouvoirs de l'intelligence seront engourdis une partie de l'année ; tout ce à quoi l'esprit le

plus actif peut s'occuper, c'est de chercher à conserver son existence physique, dont il semble quelquefois avoir perdu le sentiment. Le froid excessif vous met réellement dans une sorte de stupéfaction.

Noas avons eu hier, malgré la rigueur du temps, une foule de petits maîtres. C'est la mode, chez les Canadiens, calculée, je pense, d'après la nature du climat, de faire à toutes les dames une visite le jour du nouvel an, visite qu'elles attendent chez elles, assises avec un certain air de dignité, et comme préparées à recevoir les embrassements d'usage; mais je vous assure bien qu'ils ne nous réchauffent pas: nous sommes obligées, à notre grand regret, d'avoir recours aux liqueurs fortes, pour ranimer nos esprits anéantis par la saison.

Vous ne pourriez regarder les hommes aujourd'hui sans rire. Figurez-vous

qu'ils ressemblent parfaitement à des animaux , dans leurs voitures ouvertes , chargés de fourrures de la tête aux pieds ; vous ne distinguez en eux de la forme humaine que le bout du nez.

Ils ont de longs habits de peaux de castors , qui les rendent exactement semblables à Vendredi tel qu'on le représente dans l'histoire de *Robinson Crusoe*. Ils portent aussi des casques qui leur couvrent la tête comme les vieux chevaliers errants des anciens romans ; vous n'avez jamais rien vu de plus effrayant , mais il serait impossible de sortir maintenant sans un habillement de cette espèce.

Les femmes se couvrent également , cependant d'une manière moins désagréable. Elles portent de longs habits avec une sorte de coiffe qui tient après , comme ceux que mettent les marchandes dans le nord de l'Angleterre. J'en ai un d'écarlate doublé de martre-zibe-

line , le plus beau que j'aye vu ici , et qui me rend tout-à-fait jolie , je puis vous l'assurer. Les hommes le trouvent ainsi , et m'appèlent *le joli petit capuchon rouge* , nom qui me convient tout aussi bien qu'à la coiffe.

Les Canadiennes de qualité portent , dans l'été , un habit de ce genre , en soie des Indes. Cette étoffe moelleuse , lorsqu'elle est agitée par le vent , forme une draperie gracieuse , très-favorable aux jolies femmes.

Nos voitures couvertes n'ont pas seulement des jalousies de canevas (nous ne pouvons mettre de glaces , parce que nous versons trop souvent) , mais nous avons encore des rideaux qui se ferment tout autour de nous. L'extrême douceur avec laquelle on est conduit dans ces voitures , qui s'élancent et vont comme l'éclair , aide à conserver la chaleur , en facilitant la circulation du sang.

Je plains le pauvre Fitzgérald ; il n'y a pas de tyran plus dur que moi dans cette maudite saison ; le malheureux a pris la fuite comme les hirondelles. Je ne veux pas dire trop de mal du pays , mais la cruauté paraît être un mouvement tout naturel dans le Canada , du moins pendant l'âpreté des hivers.

Je me figure que la statue de Pigmalion était une jolie Canadienne pétrifiée, que le souffle vivifiant d'un beau jour de printemps vint tout-à-coup ranimer et rendre aux douces sensations qu'il fait naître. J'aime infiniment à faire l'application des anciennes fables , et je crois qu'il n'en peut être de plus juste que celle-ci.

Vous dirai-je ce qui me fait tant babiller ce matin ? C'est que mon père m'a fait prendre d'une excellente liqueur des îles ; c'est la grande mode ici. Toutes les dames en prennent un peu , ce qui leur donne tant de coquet-

terie et d'amabilité ; sans doute , une légère dose d'une liqueur spiritueuse donne à la conversation d'une femme un ton charmant d'esprit et de vivacité.

Adieu , mon amie.

BELL FERMOR.

L E T T R E L.

Miss Fermor, à miss Lucie.

4 janvier.

JE ne suis pas de votre avis , ma chère. Votre frère ne me paraît pas avoir la moindre teinte de cette modestie ridicule qui retient l'esprit d'un homme dans un cercle étroit , et l'empêche de donner à ses facultés morales tout leur développement.

Il est , je vous assure , ce que les Françaises appellent *un homme éveillé*.

Sans doute il est modeste , et n'a aucune fatuité ; mais il a cette confiance en lui-même , nécessaire pour faire paraître sous leur plus beau jour tous ses avantages , et je vais vous en donner une preuve : c'est que partout où il se trouve il captive à l'instant l'attention , et cela sans qu'il ait paru le vouloir. Je l'aime à la passion , quoique jamais il ne m'ait dit un seul mot d'amour ; chose qui , je l'avoue , me le fait trouver fort singulier. Notre liaison est tout-à-fait platonique , au moins de son côté , car je ne répondrais pas aussi bien de l'autre. Je me rappelle qu'un jour de l'été dernier nous nous promenions en tête à tête sur la route du Cap-Rouge , lorsque , frappé de la vue d'une épaisse forêt qui se présentait devant nous , il me pressa d'y entrer : « Très-certainement , Rivers , je me » garderai bien de m'aventurer avec » vous dans ce bois. » — « Auriez-

» vous peur de moi , Bella ? » — « Non ,
 » mais extrêmement de moi-même. »

Je l'aime depuis une petite scène qui se passa , il y a trois ou quatre mois , dans notre société. Quelqu'un lui faisant , ainsi qu'à sir Georges , un détail fort touchant sur la détresse d'une malheureuse famille du voisinage , le dernier conserva toute la dignité , le cérémonieux insignifiant de son maintien , et , témoignant froidement son intérêt , passa tout de suite à un autre sujet ; mais votre frère changea de couleur , ses yeux s'animèrent ; il saisit la première occasion de quitter la chambre , il courut chercher les pauvres misérables , les trouva , et les rendit à la tranquillité par ses secours bienfaisants. Le hasard nous fit découvrir , un mois après , cette généreuse action.

Le temps est un peu adouci , du moins en le comparant à celui des cinq ou six derniers jours que nous venons

de passer ; car il est encore tellement rigoureux , que vous ne pourriez , d'après le climat d'Angleterre , vous en former une juste idée. Nous partons pour Québec dans la pieuse intention de visiter d'abord l'église.

Deux heures.

Nous avons parlé de religion , Émilie et moi , pendant toute la route ; nous sommes vraiment d'une sagesse édifiante , aussi raisonnables que deux jeunes personnes puissent l'être dans ce siècle dégénéré. Nos aïeules ne nous auraient peut-être pas rendu cette justice , mais c'est folie de regarder en arrière.

Nous disions , Lucie , qu'une des choses les plus bizarres de ce monde , c'est que les hommes se divisent entre eux pour la religion , puisque nous avons tous sur ce point la même opinion ; tous les hommes vertueux de

chaque secte reconnaissent un Être puissant, et cherchent, dans leur conduite, à se rendre agréables à lui. Les moyens qu'ils emploient diffèrent selon les pays où ils sont nés et les préjugés de l'éducation qu'ils ont reçue, considération qui doit nous porter à juger les autres avec indulgence.

Si nous examinons sans partialité toutes les opinions religieuses, nous y trouverons beaucoup moins de différence avec les nôtres que nous ne l'imaginons, puisque tous les peuples de l'Univers, quelle que soit leur croyance, reconnaissent et adorent un Être bon, puissant, d'une intelligence supérieure à toutes choses. Voilà, j'espère, des réflexions qui pourraient vous servir d'une sage lecture du dimanche.

Vous savez que je suis très-pieuse, et, entre autres raisons qui m'engagent à l'être, c'est que je trouve que l'im-

piété est un crime absolument contraire à la douceur naturelle de notre caractère ; il vient d'un esprit hardi , téméraire , dont les hommes seuls peuvent être susceptibles ; je douterais , je crois , du sexe d'une incrédule qui porterait des habits de femme.

Nous avons de la religion comme nous aimons la vertu , moins par des principes fondés sur la raison et l'instruction , que d'après une délicatesse d'esprit , un goût inné de la saine morale , du vrai beau , et de cette perception vive qui nous fait discerner promptement le mieux de chaque chose.

Cet heureux instinct qui nous guide est meilleur que tous ces ennuyeux raisonnements des hommes. Je pense , Lucie , que vous serez d'accord avec moi sur ce point.

Cinq heures.

Je viens de me promener , pour la

première fois, dans une voiture ouverte; nous avons fait une longue course sur la glace. J'étais avec votre frère, et Fitzgérald conduisait Émilie. Rivers a sur lui l'avantage de l'avoir surpassé en complaisance auprès de sa dame. Rien ne me plaît comme ces petits soins dont il est prodigue envers les femmes. J'étais couverte de fourrures, et j'avais mis un crêpe sur mon visage pour me préserver du froid, mais dans trois minutes mon souffle en a fait un voile de glace; encore trouve-t-on que ce jour est tempéré, et le soleil brille dans tout son éclat.

Sillery, 8 janvier, minuit.

Nous arrivons de l'assemblée du général; il y avait beaucoup de monde, et nous avons dansé jusqu'à ce moment, car je crois que nous n'avons pas mis cinq minutes à franchir l'espace des quatre milles de Québec ici.

Fitzgérald est le vrai modèle de la courtoisie ; sa voiture ne lui sert jamais pour son propre usage ; elle est absolument à la disposition des dames : tous les jeudi elle reste à la porte du général ; et si quelque dame sort avant qu'elle ne soit arrivée , le domestique s'écrie machinalement : *La voiture du capitaine Fitzgérald , ici pour une dame.* Votre frère est tout aussi galant , mais je mets ordinairement un embargo sur la sienne. Ils en ont l'un et l'autre une fort jolie pour conduire une dame à la promenade lorsqu'elle veut bien leur accorder cet honneur , et le temps est assez doux pour le permettre.

Bonsoir , je suis endormie.

BELL FERMOR.

L E T T R E L I.

Le colonel Rivers , à John Temple.

MON cher John , vous ne me comprenez pas mieux cette fois que les autres. Je n'ai jamais voulu dire que je renonçais au mariage ; loin de là , quoique le bonheur ne s'y rencontre pas souvent , j'ai l'intime conviction que , s'il habite dans ce monde , il n'existe pas ailleurs ; et , malgré ma position précaire , je n'hésiterais pas à en faire demain l'expérience , si je pouvais trouver une femme d'un caractère formé d'après mes goûts , dont les idées , sur le lien sacré qui nous unirait , seraient en tout d'accord avec les miennes , et je me rends cette justice qu'elles sont hors des opinions vulgaires ; mais je veux être sûr que ces

mêmes idées lui appartiennent , et que , venant d'elle-même , elles sont exprimées librement , sans aucun motif de complaisance pour les miennes. Je voudrais donc , si j'en trouvais l'occasion , naturellement amener l'objet de mon choix sur cet important sujet ; alors je chercherais à découvrir ses véritables sentimens à cet égard , avant de lui laisser voir mes propres opinions sur ce point.

Je voudrais également avoir l'assurance de sa tendresse avant de lui faire l'aveu de la mienne. Elle ne doit pas me distinguer des autres parce que je flatte son orgueil , mais parce qu'elle pense que je le mérite. Ces passions imaginaires, où la vanité satisfaite prend la forme de l'amour , ne peuvent contenter mon cœur ; les yeux , le maintien , la voix de la femme que j'aime , mille petites indiscretions tacites , chères à l'âme sensible , doivent me

convaincre que je suis aimé avant de lui découvrir ma passion.

Quoique je ne sois pas indifférent aux avantages de la fortune , je puis être heureux sans elle. Si j'étais quelque jour assez riche pour vivre dans le monde , j'aimerais à m'en procurer toutes les jouissances , et à les faire partager ; mais si je reste dans la médiocrité , je puis avoir assez de philosophie , dans la supposition que je trouve une compagne telle que je la souhaite , je puis , dis-je , me contenter du seul plaisir de l'aimer , de lui être cher , et , retiré avec elle au milieu des champs , trouver encore une vraie félicité dans les charmes d'une vie simple.

Vous me demandez ce que je pense de l'hiver dans ce pays ; si nous pouvions supporter un degré de froid dont les Européens ne peuvent se faire d'idée , cette saison ne serait pas désa-

gréable ; nous avons , avec la neige et la gelée , un ciel d'azur , un temps superbe. Ici , les voyages sont extrêmement agréables l'hiver ; les voitures sont fort douces , et vont avec une rapidité surprenante, quoiqu'elles ne soient conduites que par un seul cheval.

Cette plaine uniforme de neige serait très-fatigante à l'imagination et à l'œil , si elle n'était mélangée de vastes forêts qui se présentent de tous côtés à la vue , et de petites branches de pins , avec lesquelles on a marqué les routes de chaque côté ; cette longue avenue de verdure contraste agréablement avec la blancheur éblouissante de la neige , que l'on ne peut fixer un moment lorsque le soleil paraît. Si l'on n'avait pas ce moyen de marquer les routes , il serait impossible de retrouver le chemin d'un village à l'autre. Cependant la constante monotonie de cette avenue devient ennuyeuse lorsqu'on fait une

longue route. Je viens de passer deux mois , de la manière la plus agréable , au milieu d'une petite société que j'aime infiniment , et pour laquelle j'éprouve un tel attrait , que je ne goûte plus le moindre plaisir dans aucune autre réunion ; je regarde même comme perdus tous les instants que la politesse me force de passer ailleurs. Je redoute extrêmement tout ce qui pourrait suspendre nos parties de plaisir ; je voudrais que l'hiver n'eût pas de fin , car j'ai bien peur que le retour du printemps ne nous divise.

Adieu ; croyez - moi toujours votre sincère ami ,

Ed. RIVERS.

L E T T R E L I I .

Miss Fermor, à miss Lucie.

J E commence à me familiariser avec l'hiver du Canada ; je suis un peu faite aujourd'hui à ce froid excessif , et je n'en souffre plus autant. Comme on ne peut s'occuper d'affaires sérieuses, dans cette saison , elle est toujours celle de la dissipation. Le plaisir est l'étude principale de tous les habitants ; il n'est pas jusqu'à la moindre classe du peuple qui ne se plaise à contribuer aux divertissements publics. D'après ces considérations , je ne sais pas si l'hiver n'est pas plus agréable ici qu'en Angleterre.

Outre ces avantages , nos maisons et nos voitures sont impénétrables au froid. Le ciel , constamment serein ; l'air pur qu'on respire ; les petites réu-

nions de jeux , de danses ; la bonne chère que l'on trouve à toutes les tables ; les courses sur la glace ; la foule prodigieuse qu'on y voit (car tout le monde a une voiture) : cette variété d'objets si nouveaux à un Européen , tant de choses qui vous étaient jusqu'alors étrangères , vous tiennent l'esprit dans une agitation de gaîté que l'on sent mieux qu'on ne peut le rendre.

Le croiriez-vous ? Sir Georges vient d'écrire à Émilie une lettre tendre , sentimentale , et presque passionnée. Sans doute que mistriss Melmoth l'aura dictée , j'en répondrais , car on n'y reconnaît pas son style posé et cérémonieux. Il parle de venir dans peu de jours , mais je soupçonne fort qu'il ne soit en route à présent , et qu'il ne vienne , après ces deux longues années de siège , s'efforcer de nous prendre au moins par assaut ; il prépare sûrement une sérieuse entreprise , il a rai-

(281)

son , car toutes les femmes détestent une attaque régulière.

Adieu , je suis forcée de vous quitter.

12 janvier.

Nous allons , ce soir , avec tout le beau monde de Québec , à une fête que donne votre frère ; la critique trouvera probablement à s'excuser là-dessus , et je ne doute pas qu'on ne parle beaucoup de cette démarche ; mais je suis assez maligne pour désirer que sir Georges arrive dans ces moments où les caquets vont s'épuiser sur notre compte , parce que j'ai certaine idée que cela le mortifiera , sans savoir précisément pourquoi.

Adieu. Votre amie ,

BELL FERMOR.

LETTRE LIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

13 janvier, neuf heures du soir.

Nous avons passé hier une soirée charmante chez votre frère, quoiqu'il y eût une compagnie nombreuse ; car il est rare de ne pas s'ennuyer dans une grande assemblée. Il y avait un souper délicieux, des vins de toute espèce, un dessert composé de tout ce que la recherche du goût a pu inventer, et chacun des convives dans la plus agréable disposition de gaîté.

Le colonel était l'âme du festin ; il en faisait les délices. Entre toutes les qualités qui le distinguent, il possède au suprême degré cette amabilité sociale qui répand la gaîté sur tous les

convives , et que je n'avais jamais remarquée aussi bien que dans cette occasion. Il paraissait enchanté du plaisir et de la joie qui régnaient parmi nous. La veillée s'est prolongée bien avant dans la nuit , et tout le monde se plaignait encore qu'elle finît trop tôt. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous avions de la musique ; on ne se réunit jamais dans le Canada sans avoir des violons ; le goût de la danse est ici porté à l'excès.

Une heure.

L'aimable futur est arrivé dans un équipage qui ferait honte à celui de l'empereur de Russie ; l'Amérique n'a jamais rien admiré d'aussi brillant.

« Toutes les autres voitures , à l'aspect éblouissant de la sienne , cachent humblement leurs têtes modestes. »

Votre frère et Fitzgérald n'osent plus

à présent montrer les leurs, elles sont moins que rien aujourd'hui.

Sept heures du soir.

Émilie s'est enfermée dans sa chambre, toute en larmes ; c'est une lettre de mistriss Melmoth qui produit cet agréable effet ; sans doute quelque sage conseil : mon dieu ! que je hais les donneurs d'avis ! N'êtes-vous pas comme moi, Lucie ?

Je n'aime pas l'arrivée de cet amant ; elle est presque aussi importune que celle d'un mari ; je tremble qu'il ne vienne déranger nos petites cotteries, et nous étions si heureux ! Je ne pourrai le supporter, s'il contrarie nos plaisirs.

Bonsoir, ma chère Lucie !

BELL FERMOR.

LETTRE LIV.

La même, à la même.

15 janvier.

LA journée d'hier a été la plus ennuyeuse que j'aye passée de ma vie ; sir Georges est poli, cérémonieux et insignifiant ; Emilie distraite, pensive et silencieuse ; et votre pauvre amie, de l'humeur aigre et bourrue d'une vieille fille. Personne ne vient nous voir, pas même votre frère, parce que nous sommes censés nous occuper des préliminaires ; car vous saurez que sir Georges a généreusement consenti à changer sa première résolution, et veut bien terminer le mariage avant la réception de la lettre qu'il attend de sa mère, si cela peut convenir à Emilie : louable dévouement dont il a fait part à toutes

les personnes qu'il a rencontrées à Québec. Il est, en vérité, bien obligé ; mais je pense que c'est des Melmoth qui lui vient l'heureuse idée de publier cette confidence.

Une heure.

Emilie est extrêmement réservée avec moi ; elle évite de me voir seule ; et lorsque le hasard nous laisse sans témoins, elle parle du beau temps : cependant mon père est son confident ; il n'est pas moins zélé partisan de son doux baronnet que la maison Melmoth.

Dix heures du soir.

Tout est fini, Lucie, c'est-à-dire que tout est fixé ; on doit se marier, lundi prochain, à l'église des Récollets, et de là partir immédiatement pour Montréal ; mon père m'a fait le détail circonstancié du plan d'arrangement ;

nous partons avec eux , nous resterons une quinzainé à Montréal , ensuite nous reviendrons tous nous montrer ici dans le plus grand appareil , jusqu'à l'été où l'heureux couple s'embarquera dans le premier vaisseau qui partira pour l'Angleterre.

Emilie est vraiment ce qu'on peut appeler une femme de grande prévoyance ; je ne lui croyais pas cette qualité : elle a sans doute raison ; il y a quelquefois du danger à courir dans les délais ; mille sages maximes viennent à l'appui de sa conduite. Je pensais que tous ses beaux sentiments paraîtraient dans cette occasion , et qu'elle attendrait au moins le consentement de sa mère : cet empressement ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'extrême délicatesse dont elle se pique ; elle agit positivement comme si elle craignait de le perdre.

Je l'avoue , ma chère , les trois der-

niers jours qui viennent de s'écouler, ne lui ont pas fait gagner dans mon esprit. Je n'aime pas ces jeunes personnes prudentes, qui se marient pour faire un établissement avantageux. Donnez-moi un homme selon mon cœur et mes goûts, et je l'accepterai bien vite, fût-il dans une position malheureuse.

Mon pauvre Rivers ! que va-t-il devenir ? Il a négligé tout le monde pour nous.

Comme elle aime les agréments de la conversation, elle ne pouvait faire un choix plus heureux ; avec un tel compagnon, il doit être bien agréable de s'embarquer dans le voyage de la vie, car le cher époux est vraiment d'une société charmante.

Adieu. Toutes ces choses me font perdre patience.

Votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Mais après tout ne suis-je pas

bien ridicule ? J'en veux à cette pauvre Émilie de terminer un mariage avantageux avec un homme qui ne lui déplaît pas absolument ; ce que tous les père et mère trouvent suffisant ; et cela parce qu'il rompt une petite société qui me rendait heureuse ; ô vilain égoïsme ! Mais eussé-je comme elle le bonheur de trouver grande fortune, équipages, livrées, etc. ; j'en ferais, je crois, volontiers le sacrifice, pour conserver deux ou trois mois de plus mon petit cercle d'amis.

Adieu. Je vous écrirai aussitôt après l'union du tendre couple ; ma première lettre sera, je pense, datée de Montréal. Je brûle de voir votre frère et mon pauvre Fitzgerald ; cet imbécille me donne des vapeurs. Mon dieu ! que les hommes sont différents les uns des autres !

FIN DU PREMIER VOLUME.

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

VOYAGE
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.
TRADUIT DE L'ANGLAIS,
PAR MADAME T. G. M.
TOME DEUXIÈME.



PARIS,
CHEZ LÉOPOLD COLIN, Libraire, rue
Git-le-Cœur, n° 4.

1809.

V O Y A G E
DANS LE CANADA,
OU
HISTOIRE
DE MISS MONTAIGU.

LETTRE LV.

Miss Fermor , à miss Lucie.

16 janvier.

IL paraît, ma chère, que nous nous sommes embarqués trop avant ; sir Georges a été assez obligeant pour faire tous les préparatifs avant d'avoir obtenu le consentement d'Émilie : n'imaginant pas son refus dans le chapitre des possibilités, après m'avoir commu-

niqué leur plan d'opération comme une affaire arrangée, mon père fut l'ambassadeur qui fut dépêché vers Emilie de la part de sir Georges, pour l'informer de ses intentions généreuses en sa faveur.

Elle l'a reçu avec une noble dignité, et lui a fait cette réponse dictée par l'esprit et la délicatesse : que le délai venant d'abord de sir Georges, elle insistait pour que les conditions fussent observées très-exactement, et voulait attendre jusqu'à l'époque désignée dans le principe ; et, quelque favorable que pût être la première lettre de mistress Clayton, elle se réservait aussi la liberté de le refuser alors, si après de sérieuses réflexions elle trouvait convenable de le faire. Elle a encore ajouté que, jusqu'à ce temps, il devait se fixer à Québec, à moins, ce qui lui semblait le mieux, qu'il ne retournât passer le reste de l'hiver à Montréal ; qu'il ne

devait jamais chercher à la voir sans témoins, leur situation actuelle étant fort délicate ; que, d'ailleurs, tant qu'il n'y surviendrait aucun changement, ils ne pouvaient rien avoir à se dire que leurs amis communs ne pussent entendre ; et la seule faveur qu'elle pouvait lui accorder en attendant leur mutuelle détermination, était de recevoir ses visites à Sillery, comme celles de tout autre gentilhomme. Je souhaiterais bien qu'elle pût le renvoyer à Montréal, car je vois clairement qu'il va rompre toutes nos petites parties.

Je fais amende honorable à ma bonne Emilie ; c'est une femme charmante, Lucie, et je veux être toujours son amie la plus chère : ainsi donc je retrouverai ma jolie petite société, et le bonheur embellira encore deux ou trois mois de ma vie ! Je viens d'envoyer un message à Québec, pour inviter à dîner mes deux chers privilégiés ; je suis

vraiment impatiente de les revoir , et je suis bien aise de les faire venir dans l'état actuel des choses , car ils font l'un et l'autre tout aussi peu de cas de sir Georgés que moi ; le personnage est aussi d'un ridicule incroyable , et je ne jouis pas médiocrement de son humiliation ; le singulier mortel de se persuader ainsi qu'il est aimé ! En vérité , je ne puis concevoir cette sottise présomption.

Émilie me fait demander à son appartement. Adieu , pour un instant.

Neuf heures.

C'était pour me faire voir une lettre de mistriss Melmoth , où elle la presse de terminer promptement le mariage ; cette missive a bien le ton d'impertinence qui règne dans la famille : elle écrit avec cette politesse contrainte et l'aigre-doux d'une parente qui veut s'arroger des droits de supériorité ; mais

Émilie a répondu avec la douce fermeté d'une Anglaise indépendante, qui est assez heureuse pour être sa maîtresse, et qui, par cette raison, est bien déterminée à penser par elle-même. Elle a refusé d'aller à Montréal dans le cours de l'hiver, et n'a pas craint de laisser voir d'une manière très-polie qu'elle n'avait besoin d'autres gardiens de sa conduite que sa propre raison, ajoutant un compliment très-flatteur à la louange de votre petite Bella, que sa modestie ne lui permet pas de répéter.

Eh! mon dieu! votre frère et Fitzgerald! Je vole à leur rencontre; qu'ils sont aimables dans leur empressement! Ils vont me rendre à la vie, car je n'ai fait que végéter depuis leur départ.

Adieu, ma chère. Vous voyez qu'il faut absolument que je vous quitte.

BELL FERMOR.

L E T T R E L V I.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Nous avons encore, ma chère Lucie, les mêmes parties, les mêmes récréations dont nous avons pris la douce habitude, mais nous n'y apportons plus le même esprit; la contrainte et l'ennui semblent avoir pris la place de cette gaiété franche et naïve, de cette confiance, qui rendaient nos petites réunions si agréables. Ce vilain homme nous a tous infectés de son mal contagieux; il semble être plutôt fait pour troubler nos plaisirs que pour les partager; sa présence est, je crois, un meilleur antidote contre la joie que celle d'une vieille tante célibataire. Que ne peut-il donc nous quitter bientôt! Je lui dis inconsidérément toutes les

fois que je l'aperçois , sans réfléchir à mon impolitesse : Eh bien ! sir Georges, quand retournez-vous à Montréal ? Il rougit , me fait une réponse qui n'a pas le sens commun , et c'est alors seulement que je vois toute l'impertinence de ma question.

Mais dites - moi , je vous prie , ma chère Lucie ; parce qu'il n'a aucune espèce de goût , de disposition , pour la vie sociale , a-t-il le droit de venir ainsi contrarier ceux qui ont l'avantage de pouvoir en jouir ? C'est une question que je me propose de faire expliquer à quelque savant casuiste.

Il fait nombre d'efforts pour se rendre agréable ; il est frisé , poudré , parfumé , et se montre tous les jours avec de nouveaux habits couverts de broderies ; mais , en dépit de tous ses soins , il a la mortification de voir que votre frère plaît davantage sous un extérieur plus simple.

Adieu. Je suis paresseuse aujourd'hui.

Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LVII.

Le colonel Rivers , à Jonh Temple.

SI vous avez le dessein , mon cher Temple , de vous marier lorsque vous serez tout-à-fait las d'une vie de désordres , l'objet de votre choix vous aura sans doute une grande obligation de lui offrir un cœur où mille femmes perdues ont régné tour à tour ; un cœur étranger aux douces sensations , endurci par un long commerce avec ces créatures qui dégradent leur sexe , et qui ne peut apporter que le dégoût , la froideur , les soupçons , la dépravation de goût , dans le sein de l'innocence et de la beauté.

J'aime les femmes avec une ardeur passionnée ; cependant je ne puis compter dans ma vie qu'un très-petit nombre d'intrigues , pour un homme de mon état et de mon caractère ; j'ai toujours entretenu l'idée qu'un jour je pourrais devenir époux , et j'ai voulu préserver mon cœur du goût pernicieux de la galanterie , pour le rendre plus propre à sentir le bonheur que j'espérais trouver dans ce lien , et qui existe , je crois , dans une mutuelle affection. Une conduite opposée à ce principe , est souvent la seule cause qui rend les unions malheureuses ; les femmes apportent avec elles toute la candeur et la vivacité de sentiment dont elles sont susceptibles ; les hommes n'ont plus ces précieux avantages d'une âme honnête ; ils les ont perdus longtemps avant de rencontrer l'objet qui fixe leur choix. La jeune épouse voit que non seulement elle n'obtient pas le

retour de sa passion délicate et généreuse, mais qu'elle semble être tout-à-fait méconnue ; elle imagine qu'une autre femme lui ravit la tendresse de celui qu'elle aime ; elle est malheureuse, elle soupire en secret ; l'époux remarque son mécontentement, son chagrin ; il l'accuse de caprice, et l'un et l'autre ont perdu sans retour tout espoir de bonheur.

Si je ne souhaitais pas aussi ardemment ce qui peut contribuer à votre félicité, je ne chercherais pas sans cesse à combattre vos principes ; mais d'après la sensibilité que je vous connais, soyez sûr qu'ils répandront infailliblement le regret et l'insipidité sur la plus grande partie de votre existence.

Vous avez raison, relativement aux sauvages ; le seul moyen de les civiliser serait de donner à leurs femmes un peu de la douceur de leur sexe ; mais la tâche est assez difficile, car

aujourd'hui leurs manières ne diffèrent en rien de celles des hommes ; elles ajoutent même encore à la férocité de ces derniers.

Vous voudriez connaître l'état de mon cœur ; excusez-moi, John, vous n'avez aucune idée de l'amour ; et nous autres élus , qui sommes initiés dans ses mystères , nous ne les découvrons jamais aux profanes ; d'ailleurs , j'ai toujours pris une femme pour la confidente de mes sentiments ; j'ai même de la répugnance à prononcer le mot d'*amour* avec une personne de mon sexe.

Adieu ; je vais faire une partie de promenade avec plusieurs dames ; et je ne puis vous écrire plus longuement.

Votre ami ,

Édouard RIVERS.

LETTRE LVIII.

Miss Fermor , à miss Lucie.

JE vous dirai , ma chère Lucie , que je suis de plus en plus charmée des manières françaises ; il y a vraiment quelque chose de séduisant à se rendre aimable et jeune toute sa vie ; sans doute il serait du dernier ridicule de dire en Angleterre ce que je viens d'entendre à un repas : une grosse et respectable maman de soixante-et-dix ans a porté la santé de *l'amour* et de *l'heureuse occasion* avec un jeune homme ; mais ce n'est encore rien ; figurez-vous qu'elles dansent jusqu'à leur dernier soupir : j'ai vu dernièrement parmi les Françaises la fille , la mère et l'aïeule , dans la même contre-danse.

Elles ont , en vérité , bien raison , et

je les aime pour leur jugement et leur bon esprit de chercher à répandre de l'agrément sur toute leur vie.

A propos d'âge, Lucie, vous saurez que j'ai pris la résolution de retourner dans ma patrie ; j'ai trouvé ce matin trois cheveux blancs, et l'on me dit que c'est une chose très-commune dans le pays ; ce vilain climat est en guerre avec la beauté : faire blanchir les cheveux et rougir les mains !... Décidément je ne resterai pas dans ces pernicieuses contrées.

Savez-vous, Lucie, que j'ai fait la connaissance d'un jeune homme tout-à-fait aimable, le capitaine Howard, qui a pris la singulière fantaisie de faire croire à tout le monde qu'il existe entre nous la plus grande intimité ? Il affecte de s'asseoir à mes côtés, de danser avec moi, de me parler à mi-voix, de me saluer avec un air de mystère ; enfin il me prodigue en public toutes les

petites attentions d'un amant en titre , quoique dans le particulier il ne m'eût jamais adressé le moindre compliment.

J'étais assise dernièrement avec lui sur le penchant de la colline , appuyée contre un arbre qui nous mettait à l'abri du soleil ; nous regardions le précipice effrayant que nous avions sous les yeux ; je me rappelai le saut périlleux de cette amante passionnée de l'antiquité : je lui fis part de mon idée ; et , feignant de vouloir l'imiter , je fis par badinage un pas en avant , le corps penché comme si j'eusse voulu m'élan- cer ; nous avions jusque-là parlé de choses indifférentes , et son air était l'indolence même ; mais à ce petit mouve- ment que je fis , quoiqu'il n'y eût pas le moindre danger , il se leva précipi- tamment , me saisit avec force d'un air alarmé , comme s'il eût craint que je ne fusse exposée , et , du ton le plus passionné , me jura que sa vie dépen-

dait de la mienne, et qu'il ne survi-
 vrait pas un instant à ma perte ; je le
 fixais avec étonnement, ne pouvant
 deviner la cause de ce langage tout-à-
 coup si véhément, lorsque, tournant
 la tête, je vis assis derrière nous un
 gentilhomme et une dame qu'il avait
 remarqués, quoique je ne les eusse pas
 vus : ils allaient se retirer. Je vous en
 prie, Madame, lui dis-je, ne craignez
 pas de nous déranger ; nous n'avons
 pas de secrets : cette déclaration a été
 faite pour que vous puissiez l'entendre,
 car nous parlions du beau temps avant
 que vous n'eussiez paru.

Il affecta de sourire, quoique je visse
 bien qu'il était mortifié ; mais comme
 ce sourire montrait les plus jolies dents
 du monde, je le lui ai pardonné. Il est
 réellement fort bien, c'est dommage
 qu'il ait cette manie ridicule de préfé-
 rer l'ombre à la réalité.

Je le prierai cependant de porter

ailleurs ses petits soins de préférence ; car ce badinage , quoique innocent , peut faire tort à mon caractère et causer de la peine à ce pauvre Fitzgérald. Je crois que je commence à l'aimer sérieusement , l'aimable Irlandais ; car il me rend plus délicate dans tout ce qui regarde mes conquêtes , et je sens d'ailleurs diminuer chaque jour mon esprit de coquetterie.

29 janvier.

Mistriss Clayton a répondu , ma chère ; elle veut bien accorder à Émilie l'honneur de la nommer sa belle-fille , en considération du bonheur de son fils et des engagements qu'il a contractés de sa propre volonté , quoiqu'elle observe judicieusement qu'un mariage convenable pour le capitaine Clayton , ne l'est plus autant pour sir Georges. Elle dit un mot de l'offre qu'on lui fait d'une demoiselle de qua-

lité, riche à cinquante mille livres sterlings, et la promesse d'un titre irlandais; elle ajoute encore qu'il est quelquefois plus sage de rompre des engagements indiscrets que de les remplir.

Sir Georges nous a montré, à mon père et à moi, cette lettre assez impertinente, selon mon avis, et il nous a dit à ce sujet mille platitudes; il ne lui manque plus que de la communiquer à Émilie, et je lui en donnerais volontiers le conseil, car je devine l'effet qui en résulterait. Je vois d'une manière positive qu'il voudrait se faire un mérite de remplir ses engagements, si toutefois il s'y détermine; il laisse entrevoir une crainte légère d'affliger son cœur, et je suis persuadée que s'il pensait qu'elle pût survivre à son infidélité, toute sa constance et son amour céderaient au devoir filial et à l'appât séduisant d'un nouveau titre.

Après de sages réflexions, sir Georges se détermine à écrire à Émilie, et à joindre la lettre de sa mère dans la sienne : il se prépare à jouir du triomphe de la générosité qu'il a de remplir ses promesses, lorsqu'il est en son pouvoir de faire mieux ; c'est un projet bien vu, et je l'encourage à le suivre : mon père, qui souhaite la réussite du mariage, hausse les épaules et me fronce le sourcil ; mais le petit homme est inébranlable dans sa résolution, et il écrit en ce moment dans la chambre de mon père. Je voudrais bien voir cette lettre ; je pense que ce doit être une pièce curieuse ; elle est brève cependant, car il sort déjà de l'appartement.

Adieu ! Mon père attend ma dépêche ; il doit la mettre dans une des siennes qu'il envoie à New-Yorck, et il me presse de finir. Je n'ai que le temps de vous embrasser. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LIX.

Sir Georges Clayton, à miss Montaigu.

CHÈRE MISS,

Je prends la liberté de vous envoyer une lettre que je viens de recevoir de ma mère ; je pense qu'il est nécessaire que vous en preniez lecture, quoique les vœux d'une mère tendre, malgré toute leur influence sur mon cœur, ne puissent jamais m'engager à rompre les engagements que j'ai eu l'avantage de contracter avec la plus aimable des femmes, et qu'un homme d'honneur doit regarder comme sacrés.

Je ne crois pas que le bonheur dépende entièrement du rang et de la fortune ; je voudrais seulement que les idées

de ma mère à cet égard fussent plus d'accord avec les miennes , car il n'est rien que je souhaite plus ardemment que de lui être agréable en toutes choses. Cependant , quoi qu'il arrive , je remplirai des promesses dont rien ne doit me dégager , puisque d'ailleurs elles ont été faites dans un temps où nos fortunes étaient plus égales.

Je suis heureux de trouver l'occasion de vous convaincre avec tout le monde que l'ambition et l'intérêt n'ont aucun pouvoir sur mon cœur , lorsque le devoir me parle en faveur de mes engagements.

J'ai l'honneur d'être , ma chère Miss,
avec un attachement respectueux ,

Votre dévoué serviteur ,

Georges CLAYTON ,

P. S. Voudrez-vous bien avoir la bonté de fixer le jour de mon bonheur ?

LETTRE LX.

*Miss Montaigu , à sir Georges
Clayton.*

M ON CHER MONSIEUR ,

J'ai lu avec attention la lettre de
mistriss Clayton , et je suis de son avis,
*qu'il est plus sage de rompre des en-
gagements indiscrets que de les rem-
plir.*

J'ai d'autant moins de raisons de
m'offenser que vous sacrifiez au dé-
sir de votre famille l'espèce d'enga-
gement qui existe entre nous , que je
n'avais consenti à le former que par
déférence pour la mienne. Vous m'a-
vez inspiré dans tous les temps une
amitié sincère , fondée sur une parfaite

estime , mais , je l'avoue , jamais cet amour exalté qui fait oublier tout pour lui seul ; je ne puis donc raisonnablement attendre de vous le désintéressement inconsidéré que donne cette passion. Un objet de cette nature demande une explication plus détaillée que nous ne pourrions le faire par écrit. Si vous voulez bien , dans le cours de la soirée , m'accorder un moment d'entretien , nous pourrions nous communiquer d'une manière plus intelligible nos pensées mutuelles à cet égard ; en attendant , soyez assuré que je ne vous détournerai jamais de la soumission et du plaisir que vous devez avoir à satisfaire les vœux d'une mère si bonne et si prudente.

Je suis , mon cher Monsieur , avec une estime sincère ,

Votre , etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE LXI.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'AI vu Émilie, ma chère, au moment où elle venait de lire la lettre de miss Clayton ; la joie brillait dans ses yeux, et son petit cœur paraissait agité d'un doux transport. J'ai remarqué deux choses bien clairement : la première, qu'elle n'a jamais eu le moindre goût pour cet insipide baronnet ; la seconde, je la donne à deviner à votre sagacité. Toute sa personne est absolument changée ; sa figure, son maintien, ne sont plus les mêmes : c'est un être aérien qui semble ne plus vouloir tenir à la terre ; la rougeur du plaisir colore son visage ; enfin, jamais on ne vit un changement si prompt et si frappant ; jamais on n'éprouva plus de joie d'avoir fait

un nouvel amant, qu'elle n'en témoigne de la perte du sien. Elle a fait une réponse à sir Georges qui pourra bien le blesser ; car, tout en souhaitant qu'elle lui rende sa liberté, son orgueil voudrait qu'elle lui donnât de vifs regrets, et que son refus vînt de l'effort d'un amour désintéressé, d'une générosité romanesque, et non de ce qu'il est réellement l'effet de la plus tranquille et de la plus parfaite indifférence.

Dans tout cela je vois qu'une amante généreuse est une amante froide qui se persuade seulement qu'elle aime. Nous parlerons bien, dans l'éloignement, de tous les sacrifices que nous ferions à l'intérêt de celui qui possède nos plus chers sentiments ; nous dirons bien qu'il nous serait doux de contribuer à son bonheur, même aux dépens du nôtre ; mais lorsqu'il faut en venir à la preuve, je suis intimement persuadée que toutes les femmes pensent là-dessus comme

moi , et , je le déclare , je ne céderais jamais l'objet de ma tendre affection à la première princesse de l'univers. Tous les grands dévouements sont fort bons dans la théorie ; mais quant à la pratique , je vous le dis tout net , n'y comptez nullement pour Bella.

Il est vrai que, lorsqu'une femme découvre dans son amant quelque disposition à changer, elle a bien raison de se faire un mérite de la nécessité, et de donner à la chose un tour sentimental qui satisfait la vanité de l'amant, sans blesser la sienne propre.

Adieu. J'aperçois de loin sir Georges dans son brillant équipage, et je vais l'annoncer à Émilie.

Je vous embrasse.

BELL FERMOR.

LETTRE LXII.

Le colonel Rivers , à miss Lucie ,

OUI, ma chère Lucie , votre frère , le meilleur de vos amis , regrette tendrement l'absence d'une sœur qui lui est plus chère encore par ses qualités aimables que par les nœuds du sang qui l'attachent à lui , et qui serait l'objet de ses premières affections , si elle n'était celui de son amitié fraternelle. Oui, vous réunissez à mes yeux les charmes, la candeur, la simplicité naïve de quinze ans , aux grâces accomplies , au jugement et à l'amabilité de vingt-cinq ; vous joignez également la force et l'énergie de l'esprit , souvent réservées au seul caractère de l'homme , à la douceur , la vivacité , la délicatesse de celui naturel à votre sexe. Je puis le

dire à la modeste Lucie : elle est l'assemblage de tout ce qu'il y a de plus estimable et de plus séduisant ; la plus charmante des femmes , si j'en excepte une seule : vous me la pardonnez cette exception , ma Lucie ; peut-être aucun autre qu'un frère ne l'aurait faite.

Ma douce Émilie me paraît tous les jours plus aimable ; elle est maintenant à l'âge où tous les charmes sont développés , où l'esprit acquiert toute sa perfection : comment résister à tant de séductions réunies ? Je remarque en elle une indifférence pour son amant que chaque jour semble augmenter ; cette découverte me cause un plaisir que peut-être je ne devrais pas avoir. Je sens qu'il y a de la dureté , de l'égoïsme dans ce mouvement , et j'ose à peine vous l'avouer , car j'en rougirais volontiers.

Vous faites très-bien , ma chère , de réprimer un peu la vivacité de votre

caractère , cependant si aimable , pour tous ceux qui jouissent de votre société. La coquetterie est dangereuse pour les Anglaises , parce qu'elles ont de la sensibilité ; elle convient beaucoup mieux aux Françaises qui ont naturellement quelque chose de l'espèce des *salamandres*.

On m'apporte un billet de miss Fermor , où elle me prie de passer à l'instant chez elle ; j'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mon Émilie. Que l'œil du Créateur veille sur le plus beau de ses ouvrages !

Adieu , ma Lucie.

Votre affectionné frère ,

Edouard RIVERS.

L E T T R E L X I I I .

Miss Fermor , à miss Lucie .

Nous venons de passer, ma chère, trois ou quatre jours assez gaîment. Emilie persiste dans la résolution qu'elle a prise de rompre avec sir Georges : ce dernier croit décent de la combattre, parce qu'il perdrait tout l'honneur de sa générosité ; il est aussi un peu blessé de l'air de tranquillité, de parfaite indifférence avec lesquels on renonce à lui, quoique je sois très-sûre que, dans le fond, il ne serait pas fâché de recouvrer sa liberté. Depuis la réception de sa lettre, on voit aisément qu'il aurait bien voulu recevoir son congé ; mais il espérait, dans cette occasion, des larmes, des évanouissements, qui auraient satisfait sa vanité.

Mon père met en usage tous les

moyens possibles pour rétablir les choses au point où elles étaient , se figurant que la détermination d'Emilie vient seulement d'un orgueil blessé , et non , comme cela est en effet , du libre mouvement de son cœur ; il craint tellement que je ne viène contrarier ses desseins , que mes conseils ne l'autorisent à se conduire d'une manière aussi blâmable à ses yeux , qu'il ne nous laisse pas un moment ensemble ; il veille même avec beaucoup de soin à ce que nous passions chacune dans notre appartement lorsque nous allons nous coucher.

L'esclavage où nous mettent les soupçons de mon père me suggère une idée qui , je pense , vous amusera , et que je vais communiquer à Emilie dès que j'en trouverai l'occasion ; c'est de nous écrire l'une à l'autre , tous les soirs , nos réflexions sur les petits événements qui pourront se passer dans la

journée. Si elle approuve ce plan , je vous enverrai nos lettres , et cela m'évitera la peine de vous conter les minutieux détails de notre vie.

Ce projet offre encore un autre avantage ; nous serons mille fois plus franches et plus confiantes par lettres que dans la conversation. J'ai lu dans les yeux de la petite personne qu'elle aurait bien des choses à me dire , mais elles ne peuvent sortir de sa bouche. Dans une circonstance pareille , vous le savez , ma chère , les lettres sont d'un grand secours ; elles cachent la rougeur , et facilitent les épanchements du cœur ; et puis ce moyen de communication sera tout-à-fait romanesque ; il aura le mystère et presque tout l'agrément d'une affaire d'amour. Je brûle de commencer la correspondance.

Adieu. Votre amie vous aime de
tout son cœur. BELL FERMOR.

LETTRE LXIV.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

JE n'ai qu'un instant, ma Lucie, pour vous dire que la charmante Emilie vient de rompre avec son amant; qu'il a pris ce matin congé d'elle pour jamais, et qu'il est parti pour Montréal et New-Yorck, d'où il compte s'embarquer pour l'Angleterre.

Je ne puis vous rendre les sensations que cet événement imprévu me cause; vous les devinez mieux que ma plume ne saurait les exprimer. O ma Lucie! que j'admire cette noble délicatesse qui lui fait renoncer à tous ces brillants avantages du rang et de la fortune qui séduisent presque toujours le cœur d'une femme! qu'elle est estimable de

les sacrifier, plutôt que d'unir son sort à un homme qui n'a su lui inspirer que la plus froide indifférence ! et cela sans avoir égard aux censures de sa famille, et à celles du monde qui se plaira sans doute à l'accuser d'imprudencè , et n'oubliera pas facilement cet éclat. Une femme capable d'une conduite aussi noble est digne d'être aimée , d'être adorée de tous ceux qui sauront l'apprécier.

Si j'étais vain , peut-être pourrais-je penser que l'intérêt qu'elle me témoigne entre pour quelque chose dans sa détermination ; mais je suis intimement persuadé du contraire : c'est la délicatesse de son âme qui répugne à former un lien où le cœur n'a point de part ; et cette considération est la seule qui a pu dicter une résolution si digne d'elle. Cependant je crois avoir la certitude qu'elle a pour moi de l'attachement ;

ses attentions me sont trop flatteuses pour ne les avoir pas remarquées scrupuleusement ; mais cette espèce d'affection est de celles qui viennent uniquement de l'âme. Je ne lui ai jamais laissé voir le moindre indice de ma passion pour elle ; dans la situation où elle était , j'eusse regardé comme un crime de lui donner aucune idée d'un semblable secret. Je l'ai instruite du rang modeste où je suis né ; elle connaît la médiocrité de ma fortune ; elle sait qu'il m'est presque impossible de songer à lui offrir ma main ; elle ne peut donc avoir le plus léger soupçon des sentiments qu'elle m'inspire. Non, ma chère Lucie , non , ce qu'elle éprouve n'est pas de l'amour ; ce n'est pas à lui, mais à la vraie délicatesse , qu'elle a sacrifié l'intérêt sordide et l'ambition ; elle est mille fois plus estimable encore d'être conduite par cet unique motif.

Je suis interrompu. Adieu, ma Lucie;
je vous écrirai dans peu de jours.

Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

LETTRE LXV.

Miss Fermor , à miss Lucie.

J'AI communiqué mon plan ingénieux à Émilie ; elle en est charmée : c'est un délassement agréable pour occuper les soirées de deux jeunes solitaires récluses dans une campagne. Voici les premiers essais de notre correspondance :

A miss Fermor.

« Ce n'est pas à vous, ma chère amie,
» que j'aurai besoin d'expliquer ma
» conduite envers sir Georges ; vous
» l'avez d'abord approuvée, et même
» vous l'avez conseillée. Si j'ai quel-

» que chose à me reprocher , c'est
 » d'avoir remis trop long-temps une
 » explication qui devait être pour l'un
 » et pour l'autre d'une si grande impor-
 » tance. J'étais sur le bord d'un préci-
 » pice , et je n'avais pas la force de
 » me retirer de ce pas dangereux ;
 » pressée par ma famille , j'allais m'u-
 » nir à un homme pour lequel je n'ai
 » pas le moindre penchant , et dont la
 » société me fatigue , même aujour-
 » d'hui qu'il ne m'est plus rien.

» Ma chère Bella , nous n'étions pas
 » faits l'un pour l'autre ; nos goûts et
 » nos caractères n'ont aucun rapport.
 » N'avez-vous pas remarqué souvent
 » que , lorsque j'ai hasardé , d'un air
 » timide , mes idées sur la délicatesse
 » nécessaire pour entretenir une affec-
 » tion mutuelle après le mariage , et la
 » difficulté de la conserver dans une
 » union si intime , il a froidement ad-
 » héré à des sentiments qu'il était facile

» de juger qu'il n'entendait pas ; tandis
» qu'un autre , moins intéressé dans la
» conversation , m'a prouvé , par son
» maintien , le feu de ses yeux , par des
» regards plus expressifs que toute l'é-
» loquence du langage , m'a prouvé ,
» dis-je , que son âme était d'intelli-
» gence avec la mienne ?

» Le principal motif de mon con-
» sentement vient de l'idée , que je
» m'étais faite de la force de nos en-
» gagements ; et , quoique sir Georges
» ne fût pas l'objet que mon cœur au-
» rait choisi ; persuadée que j'en étais
» aimée véritablement , la crainte de
» le rendre malheureux m'empêchait
» toujours de suivre la résolution que
» j'aurais voulu prendre de rompre
» avec lui ; je ne pouvais me décider à
» fixer le jour de notre mariage , et
» j'étais également incapable de pren-
» dre sur mon cœur assez de force
» pour lui parler franchement de mes

» intentions. Enfin, la lettre de sa mère
» me fournit cette heureuse occasion ;
» je ne puis vous dire avec quelles dé-
» lices je me sentis délivrée du joug
» pénible de cet engagement qui avait
» si long-temps pesé sur mon cœur,
» et suspendu la gaîté naturelle de mon
» caractère.

» Oui, ma chère, votre pauvre Émi-
» lie a souffert long-temps sans avoir
» osé l'avouer même à sa meilleure
» amie ; j'éprouvais de la honte à con-
» fesser que j'avais pu former des en-
» gagements avec un homme que je
» n'avais jamais aimé, quoique j'eusse
» pris un moment des sentiments d'es-
» time pour une affection plus vive que
» celle qui était réellement en moi. Ma
» chère Bella, combien cette erreur
» est funeste à la plupart des femmes !
» et que je suis heureuse d'avoir pu
» découvrir la mienne avant qu'il ne
» fût trop tard !

» Je n'ai pas encore réfléchi sérieu-
» sement au parti que je devais pren-
» dre ; mais je pense que le plus sage
» sera de retourner en Angleterre
» par le premier vaisseau , et de me
» retirer à la campagne , chez une
» parente de ma mère , où je pourrai
» vivre décemment avec mon petit
» revenu : quelle que soit ma destinée,
» je la trouverai mille fois préférable
» encore au malheur d'être l'épouse
» d'un homme pour qui je n'ai pas
» même aujourd'hui les moindres sen-
» timents d'estime et d'amitié , dont la
» conversation m'excède , et qui , bien
» sûrement , croirait avoir des droits
» éternels à ma reconnaissance , parce
» qu'il aurait bien voulu me faire le
» don de sa main.

» J'ai la satisfaction de voir que je
» n'afflige pas son cœur par un acte
» qui me sort de l'abîme où j'étais plon-
» gée ; tout ce qu'il éprouve de pénis-

» ble, dans cette circonstance, vient
» d'un orgueil blessé et non de l'amour.

» Bonsoir. Votre amie,

Émilie MONTAIGU. »

Je maudis toutes les parentés, Lucie, quand je pense que cette pauvre jeune personne a vécu deux ans malheureuse sous la dépendance d'un oncle dont les offres de sir Georges flattaient l'ambition, quoiqu'elles n'eussent aucun attrait pour elle. Nos parents choisissent nos époux, et ils ne veulent pas même condescendre à diriger notre choix ; s'ils veillaient avec soin à ce que nos sociétés ne fussent composées que d'hommes estimables, il serait impossible que l'objet qui doit nous fixer ne se trouvât pas entre eux. Une conformité de goûts et de sentiments est la première base sur laquelle repose le bonheur conjugal, et personne ne

peut en juger que les parties intéressées ; mais je crois que des engagements de longue durée entre des personnes qui s'aiment réellement , sont fort nuisibles à leur félicité ; sans doute il est bon de se voir assez de temps pour connaître mutuellement son humeur et son caractère ; mais il ne faut pas , avant d'être ensemble , laisser éteindre le premier feu de la passion ; et lorsqu'on a pris la résolution d'être l'un à l'autre , je ne vois pas la raison d'y apporter le moindre délai.

Si je me décide jamais à couronner les vœux de Fitzgérald , il faut que notre union suive immédiatement l'aveu de mes dispositions favorables pour lui ; et s'il ne vole sur-le-champ presser les arrangements nécessaires , avant que le dernier mot de mon consentement ne soit prononcé , je lui donnerais bien vite son congé , n'eussé-je pas

l'espoir de retrouver un autre amant dans le Canada.

Adieu, ma chère Lucie.

BELL FERMOR.

Notre aimable Émilie est aujourd'hui libre comme l'air; c'est un joli petit serin échappé d'une cage dorée; n'êtes-vous pas ravie qu'elle ait secoué ses chaînes? Pour moi, j'en suis d'une joie extrême.

LETTRE LXVI.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

L'AURIEZ-VOUS pensé, ma Lucie, que sir Georges put se consoler de la perte de cette femme charmante, par l'espoir ambitieux d'un mariage qui lui offre un peu plus de cette fortune dont il a si peu besoin dans sa position brillante

lorsqu'il en possède déjà plus qu'il ne peut en jouir ? Misérables motifs qui n'influent que trop sur la plupart des hommes dans l'acte le plus important de leur vie.

Les gens vulgaires de toutes les classes cherchent le bonheur où il n'existe pas, dans les plaisirs factices de l'opulence et du luxe ; mais les êtres privilégiés dont les idées s'élèvent au-dessus du commun, ceux qui possèdent quelque étincelle de ce feu divin, cherchent leur félicité dans les jouissances plus vraies de la nature et du sentiment.

J'ai vu, il y a peu de temps, l'aimable Émilie ; je n'ose plus la revoir de quelques jours : la prudence exige que je mette aujourd'hui plus d'intervalle qu'autrefois, entre mes visites à Sillery, parce que le monde, toujours prêt à blâmer, pourrait donner une mauvaise interprétation à sa conduite, dans cette circonstance délicate. Je

crains même à présent de lui montrer ces petites attentions de simple politesse que j'avais pour elle ; peut-être penserait-elle que je vois d'une manière trop avantageuse l'intérêt qu'elle me témoigne, et que j'attribue sa rupture avec sir Georges à des motifs qui me sont personnels ; plus je remarque sa prévention obligeante en ma faveur, plus je dois mettre de circonspection dans ma conduite à son égard ; la situation où elle se trouve a quelque rapport avec celle d'un veuvage ; elle demande également l'observation stricte de certaines bienséances.

Je ne puis cependant repousser l'idée flatteuse que son âme a distingué la mienne ; ses yeux charmants ont une douceur que l'expression ne peut rendre, lorsqu'ils rencontrent les miens : elle m'adresse rarement la parole ; mais ce peu de mots est articulé d'un son de voix qui pénètre jusqu'à mon

cœur ; et lorsque je parle , son attention semble s'arrêter sur moi avec une tendre complaisance , quoiqu'elle ne puisse être remarquée des observateurs communs , sans paraître me distinguer de la foule qui s'empresse autour d'elle , et cherche à gagner sa bienveillance ; elle a une manière d'être envers moi , que l'âme seule peut sentir ; il semble qu'elle veuille éloigner avec soin tout ce qui pourrait faire soupçonner qu'elle est l'objet de mes préférences , et cependant je l'ai vue rougir d'un compliment galant que j'adressais à une autre femme.

Elle a du moins une sorte d'affection pour moi qui seule ferait le bonheur de ma vie , et que je préférerais à l'amour de la plus aimable femme , quoique je fusse sensible autant qu'on puisse l'être à cette tendre passion ; un doux espoir me dit que le temps et l'assiduité pourront changer cette amitié en un

sentiment plus vif ; je me plais à nourrir cette idée : je serais tout-à-fait malheureux de la perdre.

Je l'aime avec une tendresse dont bien peu d'hommes sont capables ; vous m'avez dit souvent, et vous aviez raison, que mon cœur avait toute la sensibilité de celui d'une femme.

On m'annonce qu'un vaisseau vient d'arriver ; j'espère qu'il m'apporte quelque chose de vous. Adieu ; je vous quitte pour aller m'en informer. Vous aurez encore de mes nouvelles sous peu de jours.

Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

LETTRE · LXVII.

Miss Lucie , au colonel Rivers.

TRANQUILLISEZ-VOUS , mon cher Edouard , au sujet des visites de M. Temple ; mon cœur n'a rien à redouter avec un homme du caractère dont vous me le dépeignez : sans doute, son extérieur et ses manières sont très-agréables ; son jugement , son esprit , et, je crois , ses principes sur l'honneur , sont dignes de votre amitié , et c'est le plus bel éloge que je puisse en faire ; votre ami de choix ne peut être qu'un homme d'un mérite distingué ; dans toutes les sociétés il sera bien sûrement admiré ; mais, pour être aimé , il manque , ou du moins il paraît manquer de la plus séduisante des qualités , cette vraie tendresse de l'âme , cette douce sensibilité

qui n'appartient en général qu'à notre sexe, et que, malgré la fermeté de votre esprit et l'énergie de votre caractère, je trouve en vous, plus que chez tous les hommes que j'ai rencontrés jusqu'ici.

J'ai bien quelque idée que votre ami cherche à me plaire; mais s'il veut y réussir, il faut qu'il se rende absolument semblable à vous. Il m'est pénible de penser que le seul être qui ait paru à mes yeux réunir tous les agréments et les vertus les plus propres à faire mon bonheur, soit lié à moi par les premiers nœuds du sang; mon cher ami, cherchez un autre vous-même pour votre sœur, car vous la rendez indifférente pour tout ce qui n'est pas vous.

Je vous plains, je partage votre anxiété, mon pauvre Édouard, et je souhaite bien ardemment que les circonstances favorisent votre passion pour

Emilie, vous devez être dans une cruelle situation : elle m'afflige réellement.

Mais vous, mon cher frère, qui me donnez de si bons conseils à l'égard de votre ami ; vous, dont la prudence a toujours guidé la conduite, permettez-moi de vous demander s'il n'est pas un peu contraire à ce principe, de rechercher sans cesse la société d'une femme si bien faite pour vous inspirer un sentiment passionné, lorsque vous ne pouvez espérer que le sort vous permette jamais de vous unir l'un à l'autre ? dites, n'est-ce pas agir, en quelque sorte, comme ce papillon qu'une lumière attire, et qui voltige imprudemment autour de la flamme qui doit le consumer ?

Ma mère se porte assez bien, mais elle ne sera jamais heureuse que vous ne soyez de retour en Angleterre ; je la trouve souvent baignée de larmes auprès de vos lettres. Je ne m'étendrai

pas davantage sur un sujet qui ne peut que vous affliger ; cependant j'espère que vous renoncerez à l'ancien projet que vous aviez formé, de vous fixer en Amérique ; il vaut beaucoup mieux vous arrêter à celui de venir gouverner une ferme dans le Northamptonshire ; nous pourrions doubler cette propriété en nous y fixant , et je suis sûre que je serais une des plus lestes , même une des plus jolies fermières du pays.

Sérieusement , je pense qu'étant réunis tous les trois à la campagne , nous pourrions y jouir d'une grande aisance. Considérez bien cette proposition, mon cher Édouard ; je ne puis réellement supporter l'idée de voir ma pauvre mère malheureuse , comme elle le sera pendant toute la durée de votre absence. Mais je l'entends sur l'escalier : je ferme bien vite ma lettre , parce que je ne voudrais pas qu'elle vît ce que je vous mande à son sujet.

Adieu. Je vous embrasse tendrement.

LUCIE RIVERS.

P. S. Chargez-vous de mille choses affectueuses pour miss Fermor , et dites à votre Émilie ce que vous jugerez convenable de ma part. Je serais heureuse de cultiver son amitié , et de pouvoir un jour en faire mon amie.

Adieu.

LETTRE LXVIII.

Mistriss Melmoth , à miss Montaigu.

MA chère Émilie , je ne puis revenir de la surprise avec laquelle j'apprends que vous venez de rompre un engagement de plusieurs années , si convenable pour vous , et encore avec un homme d'un caractère aussi estimable

que celui de sir Georges, sans autre motif apparent qu'une légère inconvenance dans la lettre de sa mère, que la candeur et la sensibilité devaient rendre mille fois excusable. Je ne veux pas supposer une chose que l'on dit cependant publiquement ici, que vous avez sacrifié la prudence, le décorum, et je dirais presque l'honneur, à un attachement inconsidéré pour un homme à qui tout doit faire croire que vous êtes indifférente, et qui même, d'après ce qu'on assure, a de l'inclination pour une autre ; vous entendez que je veux parler du colonel Rivers : quoique je lui accorde un vrai mérite, il est dans une situation qui doit lui faire regarder comme impossible de songer à vous, lorsqu'il partagerait votre passion pour lui, s'il faut ajouter foi aux bruits publics.

Je suis trop affectée pour vous entretenir plus long-temps d'un pareil su-

jet ; mais j'attends, et je vous demande, au nom de l'ancienne amitié qui nous lie, une réponse bien franche à deux questions : la première, si votre affection pour le colonel Rivers est le motif réel du pas indiscret que vous avez fait ; et la seconde, si, dans ce cas, vous avez au moins l'excuse de savoir qu'il vous aime ; je serais bien aise aussi de connaître vos projets, si vous en avez.

Je suis, ma chère, votre affectionnée parente et amie.

E. MELMOTH.

LETTRE LXIX.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

MA CHÈRE PARENTE,

J'apprécie les droits de l'amitié, et je les connais trop bien pour refuser de

satisfaire à vos deux questions ; je vais y répondre avec la franchise que vous exigez de moi : je n'ai aucune raison de croire que je sois l'objet des affections particulières du colonel Rivers , et si je connais bien mon cœur. Je puis également assurer que je ne l'aime pas dans le sens du mot que votre question suppose ; il est , à mes yeux , le meilleur , le plus aimable des hommes ; et l'attachement sincère qu'il m'inspire , quoique je ne pense pas devoir lui donner un autre nom que celui d'*une tendre amitié* , m'a fait d'abord trouver de l'inconvenance , et je dirais un manque de délicatesse , à devenir l'épouse de sir Georges.

Pour former les nœuds sacrés du mariage avec un homme qui nous est indifférent , lorsqu'un sentiment vif nous porte vers un autre , quelque pur , quelque innocent qu'il puisse être , il faut un degré de bassesse dont mon cœur est incapable.

Lorsque je consentis aux propositions de sir Georges , aucun homme ne m'inspirait plus d'estime que lui ; j'en avais une idée avantageuse , et je n'eus pas le courage de résister aux vives instances de mon oncle , à qui j'avais mille obligations ; je me persuadai même que j'étais sur le point de l'aimer ; je conservai cette erreur jusqu'au moment où le colonel Rivers parut : je ne vous le cacherai pas , le plaisir extrême que je trouvais dans sa conversation me fit découvrir aussitôt que je m'étais abusée : dès-lors , je pris la résolution de rompre avec sir Georges ; et la seule crainte de lui causer de la peine m'empêcha de le faire plus tôt ; mais la conduite qu'il a tenue à la réception de la lettre de sa mère , m'a délivrée de cette inquiétude , et m'a rendue libre dans mon opinion , et j'espère , dans la vôtre , de le dégager de ces liens qui étaient également contraires à mon bonheur et à son ambition. S'il

est sincère, il vous dira que mon refus le rend très-heureux, quoiqu'il feigne un sentiment de tristesse ; car je suis bien sûre qu'il ne l'éprouve pas réellement.

Je n'ai d'autres vues que celles de retourner en Angleterre au printemps, et de me fixer à la campagne chez une parente.

Si le colonel Rivers a quelque attachement sérieux, je pense qu'il est digne de lui ; quant à moi, je ne l'ai jamais considéré sous un autre rapport que celui d'un véritable ami.

Je suis, ma chère parente, avec une respectueuse estime ,

Votre affectionnée
et très-obéissante amie ,

E. MONTAIGU.

LETTRE LXX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Il y a deux partis à Québec, au sujet d'Émilie : les mères prudentes la condamnent d'avoir pu renoncer à un établissement avantageux ; elles supposent que sa conduite vient d'une tendre prédilection pour votre frère : elles ne trouvent point d'excuses à ce qu'elles appellent son imprudence ; les jeunes personnes admirent sa générosité, son dévouement, de sacrifier tout pour l'amour. Il est impossible de plaire à tout le monde ; cependant elle s'est conduite, à mon avis, on ne peut plus sagement, en ce qu'elle a fait ce qui lui convenait le mieux.

Quant à son penchant pour votre frère, je partage bien un peu l'opinion

des mamans ; elle l'aime , sans avoir tout-à-fait éclairci la chose , avec son propre cœur ; elle ne s'est pas encore avoué la nature de ses sentiments , du moins elle ne m'en a pas fait la confiance ; mais elle a des yeux bien expressifs , Lucie , et je pense que je puis interpréter leur langage. S'il s'en aperçoit ou non , c'est ce que j'ignore absolument ; cependant je penserais plutôt qu'il le devine , parce que ses visites deviennent plus rares , et qu'il est plus circonspect avec nous depuis la rupture du mariage : dans cette supposition , sa conduite est assez naturelle , car il connaît toute la malignité du pays , et il porte la délicatesse et la prudence au dernier point. Il vient cependant quelquefois , et la petite société s'entretient encore dans sa gâité ordinaire : seulement un peu plus de réserve des deux côtés , chose qui me paraît un petit symptôme. Eh ! mon dieu ! ne voilà-t-il

pas que mon père vient écrire à mon bureau ! sûrement, c'est dans l'intention de voir ce que j'écris moi-même ; je vous demande bien pardon , mon cher papa , mais je ne satisferai pas votre curiosité.

Adieu , ma chère Lucie. Aimez toujours votre

BELL FERMOR.

LETTRE LXXI.

Le colonel Rivers, à miss Lucie.

MA chère amie , chaque instant me donne la conviction plus intime qu'il n'y a plus de bonheur pour moi sans cette aimable femme ; sa manière de penser est tellement analogue à la mienne , qu'il semble que nous ne fassions qu'une seule âme ; dès le moment où je la vis , je fus frappé de l'idée que

nous étions amis depuis le commencement de notre vie , et que nous ne faisons que renouveler connaissance. Lorsqu'elle parle , le son de sa voix pénètre jusqu'à mon cœur , et il me semble que j'y trouve toutes les pensées qu'elle exprime ; je crois même que je me persuaderaïis qu'elles viennent de moi. Les mêmes affections , la même sensibilité , ce don précieux du ciel remplit nos âmes , et les rend susceptibles d'éprouver tout ce que la félicité peut offrir de délices , et le malheur de plus douloureux.

Ma chère Lucie , les passions sont communes à tous les hommes ; mais les sentiments tendres et délicats , source unique des vrais plaisirs , n'appartiennent qu'à un très-petit nombre. Ne connaissant pas encore la nature de son attachement , je veux chercher à le développer avant de lui faire l'aveu de ma passion ; si elle aime avec la tendresse

exaltée qu'elle m'inspire , un exil-éternel dans ces lieux nous deviendrait même agréable ; les forêts les plus sombres , les contrées les plus agrestes et les plus reculées du Canada , n'offriront plus à mes yeux un triste désert , elles seront pour moi l'habitation des grâces.

Mais j'oubliais , ma chère Lucie , de répondre à l'article de votre lettre qui regarde ma mère ; je suis cruellement affecté du peu que vous m'en dites ; je retournerais sur-le-champ dans ma patrie , si un penchant invincible pour cette femme séduisante ne me retenait ici. Vous êtes trop bonne l'une et l'autre de vouloir quitter la ville pour vous retirer avec moi à la campagne. Votre amitié généreuse vous conduirait-elle un peu plus loin , ma Lucie ? oserais-je espérer de vous voir un jour dans ces lieux ? Je ne puis vous le cacher , mon amie ; si le sort me ré-

serve le bonheur d'être l'époux d'Émilie, je ne pourrai de long-temps songer à revoir l'Angleterre.

Je connais un jeune homme dans ce pays, que je préférerais pour vous à tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici ; mais son cœur a déjà fait un choix, et votre amie Bell Fermor en est l'objet. Sans doute elle écoutera des vœux qui doivent lui promettre le bonheur. Je suis bien aise que vous ayiez sur M. Temple l'opinion que vous m'exprimez ; je vois avec grand plaisir qu'elle est précisément ce que je désirais qu'elle fût. Vous êtes trop indulgente à mon égard, Lucie ; je crains que vos éloges ne me rendent vain ; gardez-vous de me les prodiguer. Ainsi, ma chère amie, vous m'ôteriez le seul mérite que j'aye, celui de ne m'apprécier qu'à ma juste valeur.

Depuis le moment où j'ai reçu votre lettre, je sens peser sur mon cœur un poids insupportable ; je souffre au-delà

de l'expression de l'idée que mon absence afflige la meilleure des mères, et cependant j'ai moins d'espérance que jamais de retourner près de vous, si je ne veux renoncer à l'amie tendre, la compagne chérie, la maîtresse adorée, en un mot l'être que mon imagination s'était créé pour mon bonheur, et que, jusqu'ici, j'avais cherché vainement. Je ne puis aussi réfléchir, sans amertume, à l'impuissance où je suis de placer l'objet de mes vœux dans un rang semblable à celui qu'elle a rejeté, et je commence à le soupçonner rejeté pour moi.

Jusqu'à présent je n'avais pas murmuré contre la fortune ; mais aujourd'hui je ne puis voir d'un œil résigné qu'elle prodigue ses faveurs à des gens indignes de les recevoir, tandis qu'elle néglige ceux qui, peut-être, en feraient un meilleur usage.

Adieu, ma chère Lucie. Je vous

écrivrai dès que je pourrai le faire plus gaîment. Je vous embrasse avec affection.

Edouard RIVERS.

LETTRE LXXII.

*Le capitaine Fermor, au comte de****

MONSEIGNEUR,

Votre Seigneurie m'é fait infiniment d'honneur de me croire capable de lui donner un détail satisfaisant d'un pays où je n'ai fait qu'un séjour de peu de mois.

Cependant le désir extrême que j'ai de vous prouver mon zèle, et de mériter l'estime dont vous voulez bien m'honorer, m'engage à vous communiquer le peu d'observations que j'ai pu faire sur ce pays, et celles que j'ai recueillies des premières autorités.

Je m'empesserai de vous instruire à l'avenir de toutes les connaissances que je pourrai acquérir à ce sujet ; veuillez être persuadé que j'y mettrai le plaisir que j'ai toujours éprouvé à satisfaire aux ordres de votre Seigneurie.

Les Français qui , dans le principe , établirent cette colonie , semblent n'avoir eu d'autres vues que la conquête des nôtres ; car il paraît que tout leur système politique était militaire et non commercial , ou du moins aussi peu que cela pouvait être utile à leurs besoins , et à gagner l'amitié des Sauvages qu'ils avaient dessein d'employer contre nous.

Les terres sont cultivées par des hommes qui sont tout à la fois agriculteurs et militaires ; chaque paysan est soldat ; chaque seigneur , officier ; et l'un et l'autre servent sans rétribution lorsqu'ils y sont appelés , même dans

lès occasions extraordinaires ; ce service est fait , en quelque sorte , à titre de reconnaissance , car ils ne donnent presque rien pour la jouissance de leurs terres ; le seigneur les tient de la couronne , et le paysan , du seigneur qui est en même temps son prince et son chef militaire.

Les paysans sont en général grands et robustes , quoique d'une excessive indolence ; ils aiment la guerre et craignent le travail ; ils sont hardis , braves , alertes dans les champs , et paresseux , lâches , inactifs dans leurs foyers ; ils ont encore cela de semblable avec les Sauvages , dont ils semblent d'ailleurs avoir pris toutes les manières. Le gouvernement paraît avoir encouragé l'esprit militaire dans toute la colonie ; les paysans , malgré leur ignorance et leur stupidité , sont d'une délicatesse extrême sur le point d'honneur ; et , quoiqu'ils servent sans rétribution , comme

je l'ai dit , rien ne les rend plus heureux que d'être appelés au champ de la gloire. Ils sont d'un orgueil excessif , et regardent non seulement les Français comme la seule nation civilisée du monde , mais eux-mêmes comme la fleur de la nation française. J'ai ouï dire qu'ils avaient beaucoup d'aversion et de mépris pour les troupes réglées qui vinrent de France , dans la dernière guerre ; ils ont eu cependant la plus haute vénération et le plus vif attachement pour le feu marquis de Monthéalm , qu'ils révèrent presque jusqu'à l'idolâtrie ; j'en ai même vu plusieurs , après ce long intervalle écoulé depuis sa mort , verser des larmes au seul nom de ce guerrier : honorable tribut à la mémoire d'un chef également brave et humain , dont le sort cruel arracha même des pleurs à ses ennemis , le jour où il tomba sous leurs coups :

Une personne attend ma lettre et me

presse de la finir ; je n'ai que le temps d'assurer votre Seigneurie de mon respect , et de l'empressement que je mettrai toujours à suivre ses ordres.

J'ai l'honneur d'être , Monseigneur ,
avec la plus haute considération ,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur ,

WILLIAM FERMOR.

LETTRE LXXIII.

Miss Montaigu , à miss Fermor.

JE vous l'avoue, ma chère, je trouve un charme inexprimable dans sa conversation ; l'amour lui-même est , je crois , moins tendre et moins vif que mon attachement pour Rivers. Dès le moment où je le connus , je perdis toute espèce de goût pour les entretiens où il

n'était pas intéressé ; votre conversation même , tout aimable qu'elle est , acquiert encore plus d'agrément à mes yeux , lorsqu'il en est le sujet.

Quand j'appèle amitié le sentiment profond qu'il m'inspire , ce n'est pas que je veuille paraître ennemie d'une affection plus tendre , ou que je ne le croye pas susceptible de l'éprouver ; tout ce que j'entends vous dire , c'est que dans la situation où le sort nous place l'un et l'autre , il nous est impossible de songer à former d'autres liens que ceux de l'amitié. J'ai fait mes efforts pour ne voir en lui qu'un ami , et j'espère avoir réussi. La médiocrité de sa fortune ne lui permet pas de négliger ce point dans la femme qu'il choisira , et la mienne est trop modique pour satisfaire à cette juste ambition. Je ne vous le cache pas , si j'avais des mondes entiers , ils seraient à sa disposition ; mais je ne suis pas assez égoïste pour désirer , ni assez

romanesque pour attendre qu'il me sacrifie tous les avantages auxquels il peut prétendre, et renonce au monde, à l'éclat du rang dont il peut jouir, pour vivre avec moi dans l'obscurité.

Quant à la censure de deux ou trois femmes, j'y suis parfaitement indifférente ; mon cher Rivers m'estime, il approuve ma conduite ; toute autre considération ne peut m'occuper ; les suffrages de l'univers entier me seraient moins agréables qu'un signe d'approbation de sa part.

Je suis étonnée que votre père me connaisse assez peu pour me croire susceptible d'être influencée dans cette démarche même par vous ; lorsque je me déterminai à refuser les offres de sir Georges, ce n'était que par le propre mouvement de mon cœur. La vue du colonel Rivers m'apprit qu'avant ce jour, mon cœur ne connaissait pas encore la véritable tendresse ; dès-lors ma vie s'est écoulée

lée dans un combat continuel entre ma raison , qui me faisait voir la folie et l'inconvenance d'épouser un homme lorsque je lui en préférais un autre , et ce faux point d'honneur qui me retenait , joint à la crainte mal fondée d'affliger sir Georges par mes refus ; enfin une suite de circonstances favorables , m'a délivrée de cet état pénible , et m'a rendu l'heureuse liberté d'agir selon mon inclination.

D'après cette explication franche , vous jugerez , ma chère , de la résolution positive que j'ai dû prendre. Quoique je n'aye pas la moindre idée que mon sort puisse être jamais uni à celui du colonel Rivers , soyez assurée que je n'accepterai pas la main d'un autre , tant que mes sentiments pour lui seront tels que je les trouve aujourd'hui dans mon cœur.

Je vois avec peine , dans la lettre que mistriss Melmoth vous adresse , l'i-

dée qu'elle voudrait vous donner que Rivers n'a purus'attacher à moi que par un motif de vanité ; mais elle cherche vainement à détruire l'opinion flatteuse que j'ai de lui ; vous savez qu'il ne m'a jamais témoigné la moindre préférence marquée ; je le croirais incapable de me distinguer par un semblable mouvement ; mais lorsque cela pourrait être , je trouve tant de charmes dans tout ce qui lui est agréable , que je sacrifierais avec joie mon amour propre pour satisfaire le sien.

Adieu. Votre amie ,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE LXXIV.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Vous êtes dans l'erreur, ma chère ; vous aimez le colonel Rivers , vous l'aimez, je dirai même avec toute la tendresse exaltée d'une passion de roman ; et, pour vous en convaincre, relisez le dernier passage de votre lettre ; je connais l'amitié et tout ce dont elle est capable ; mais je me défie des sacrifices qui ne sont pas de la nature des siens.

Sondez bien votre cœur, mon Émilie, et faites-moi part du résultat de votre examen ; il est, pour vous, de la plus grande importance de connaître le véritable sentiment qui vous attache à Rivers.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXV.

Réponse de miss Fermor.

OUI , ma chère , vous lisez mieux que moi dans mon cœur ; votre Emilie découvre qu'elle aime !..... Mais , dites-moi avec cette franchise et cette confiance qui furent la base de notre amitié , n'est-ce pas dans votre âme que vous avez trouvé le secret de la mienne ? ne partagez-vous pas ma tendresse pour le plus séduisant des hommes ? Non , ma chère Bella , vous ne pouvez vous en défendre , et mon malheur est sans remède !..... Il n'est aucune femme sensible qui puisse le voir , sans lui abandonner ses affections les plus chères !..... Il y a mille charmes dans sa conversation , dans ses regards , je dirai même dans la seule inflexion de

sa voix, qui doivent pénétrer une âme comme la vôtre d'une impression profonde.

J'ai remarqué plusieurs fois que vous sembliez l'écouter avec une douce complaisance ; ne croyez pas, ma chère, que je voye d'un œil mécontent la tendre affection qu'il vous inspire ; je le sais trop, tout en lui doit séduire le cœur d'une femme : je n'ai pas le moindre motif de vous en vouloir ; vous n'aviez aucune idée de la passion que je nourris en secret pour lui ; vous me regardiez même à peu près comme la femme d'un autre ; mais, je vous en prie, ma chère, quoique mon cœur soit prêt à défaillir à cette question : votre attachement est-il mutuel, répond-il à vos sentiments de toute sa tendresse ? Je me le rappelle : dernièrement, j'ai trouvé de la froideur dans ses manières ; cette idée m'accable aujourd'hui qu'elle se présente plus vivement à mon es-

prit ; mille sensations douloureuses viennent déchirer mon âme ! devais-je recevoir cette cruelle atteinte des deux personnes que je chéris le plus dans le monde ?..... Ah , ma chère ! c'est plus que votre Emilie n'en peut supporter ! Dites-moi seulement si vous aimez , je n'en demande pas davantage : mais puis-je en douter encore ?..... Est-il sur la terre un seul homme qui saurait plaire à côté de Rivers ?

LETTRE LXXVI.

Miss Fermor , à miss Montaigu.

Vous m'avez devinée , ma chère Emilie ; *j'aime* , non pas tout-à-fait d'une manière aussi languissante que vous ; mais enfin *j'aime* dans le sens que ce mot exprime , et vous me permettrez d'ajouter que je suis aimée ! il

est inutile de vous nommer l'objet de mes affections , puisque vous avez si *poliment* approprié tout le sexe au *colonel Rivers*.

Cependant , pour vous convaincre qu'il est possible que vous tombiez dans l'erreur , je vous dirai que c'est l'aimable Fitzgérald qui a su toucher mon cœur , et qu'il me paraît dix fois plus séduisant que votre *incomparable Rivers* ; je vous entends m'accuser d'une bizarrerie choquante dans mes goûts ; mais que voulez-vous ? cela est ainsi ; en vérité , je serais presque tentée de me fâcher que vous eussiez pu *vous défendre* d'un sentiment passionné pour mon charmant Fitzgérald ; un Irlandais de haute et belle taille , oeil expressif , démarche noble , sont , à mon avis , des avantages bien suffisants pour faire des conquêtes. Oui , ma chère , *il existe sur la terre un mortel* , même dans la petite ville de

Québec , qui *sait encore plaire* à côté de Rivers ; mais j'espère , mon aimable Miss , que s'il n'y avait en effet qu'un seul être dans ce bas monde qui possédât l'art de plaire , vous n'auriez pas assez d'égoïsme pour vouloir vous en emparer. Quant à moi , quoique j'aime infiniment Fitzgerald , je n'imagine pas que toutes les femmes doivent en être éprises comme je le suis moi-même ; allez , vous êtes une tête folle , et ne savez plus en vérité ce que vous dites. Sans doute Rivers est un homme très-agréable , mais il est possible qu'*une femme puisse le voir sans lui abandonner ses affections les plus chères* , sans mourir pour lui d'une tendre passion , et de cela voyez-en l'exemple dans votre amie Bell.

Adieu ! Soyez plus raisonnable , et croyez toujours à mon attachement.

BELL FERMOR.

P. S. Voudriez-vous aller , ce ma-

tin, sur la glace jusqu'à Montmorency, et dîner à l'Isle-d'Orléans? Osez-vous bien vous aventurer avec *le plus séduisant des hommes*, dans une voiture fermée? Ne me répondez rien à ce sujet, car je suis sûre que vous ne me diriez que des extravagances.

LETTRE LXXVII.

Réponse à miss Fermor.

JESUIS bieu aise que vous ne voyiez pas le colonel Rivers des mêmes yeux que moi; cependant cela me paraît fort étrange; comment avez-vous pu donner à un autre des sentiments de préférence? j'en suis presque blessée; mais je n'en dirai pas davantage, car je pense avec vous qu'il n'est guère possible de ne pas déraisonner, lorsqu'on veut commenter un semblable sujet.

Je vous accompagnerai à Montmorency; et, pour vous donner une preuve de ma *grande force d'âme*, je m'exposerai, dans une voiture fermée, avec le colonel Rivers, quoique, dans la situation délicate où nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre, j'aurais préféré votre père pour mon conducteur.

Adieu. Votre amie,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE LXXVIII.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Vous avez raison, ma chère, il est plus convenable d'aller avec mon père; j'aime beaucoup la prudence; ainsi donc j'enverrai prier mademoiselle Clairant de vous remplacer dans la voiture de Rivers.

Bonjour.

BELL FERMOR.

LETTRE LXXIX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

Vous êtes une maligne personne ; eh bien , je m'embarquerai avec Rivers ; votre père accompagnera madame Villiers , qui se formalise ordinairement , comme vous le savez , lorsque nous ne la mettons pas de nos parties. Vous inviterez une autre fois mademoiselle Clairant.

Adieu.

Emilie MONTAIGU.

LETTRE LXXX.

Miss Fermor, à miss Lucie.

Ceux qui n'ont entendu parler de l'hiver des Canadiens que dans ce qui re-

garde le froid, doivent le supposer une fort triste saison, et je vous assure que c'est tout-à-fait le contraire. Il y a bien, à la vérité, quelques jours où le temps est tellement rigoureux, que l'on ne pourrait s'en faire une idée juste, avant de l'avoir éprouvé; mais ces jours de souffrances cruelles s'élèvent tout au plus au nombre de douze ou quinze, pendant le cours de l'hiver, encore ne viennent-ils pas de suite; il y a des intervalles, et leur époque arrive lorsque le vent du nord-est souffle; il vient de lacs, de rivières glacées, de bois et de montagnes couvertes de neige; le froid qu'il apporte est si vif, que les habitants ne pourraient le supporter, s'ils n'avaient, pour s'en garantir, une quantité de fourrures de tous genres, dont ce pays abonde.

Ainsi défendues contre les atteintes de l'air, les belles de la contrée mettent au défi l'hiver du Canada; et cette sai-

son , qui sans doute vous paraît effrayante , est cependant celle de la gaiété et des festins.

Mais une des choses qui me charment le plus , c'est qu'il n'y a pas de pays où les femmes ayent un empire aussi puissant ; le moindre agrément qu'elles possèdent suffit pour leur attirer une foule d'admirateurs qui sollicitent , comme une faveur spéciale , le plaisir de les accompagner à quelque partie , et chaque jour en amène deux ou trois.

J'arrive de la plus agréable promenade que j'aye faite de ma vie ; c'est à l'Isle-d'Orléans , par la cascade de Montmorency ; ce lieu qui touche au bassin de Québec , est à peu près à neuf milles de distance de la ville ; mais comme en hiver on est forcé de suivre le courant d'eau , pour y arriver , la route directe se trouvant interceptée par les inégalités de la glace , il y

a trois fois plus de chemin à faire. Vous penserez sûrement qu'une route semblable doit manquer du charme principal pour les voyageurs , celui de la variété , et vous imaginerez que ce n'est qu'un chemin triste , insipide , sur une plaine uniforme de neige : point du tout , ma chère ; nous avons passé des collines et des montagnes de glace , dans le court espace de ces neuf milles. Le bassin de Québec est formé par le confluent de la rivière St.-Charles et Montmorency , avec la grande rivière St.-Laurent ; la rapidité de son cours , à mesure que les rivières sont saisies par la gelée , rompt la glace et la conduit en amas jusqu'à ce qu'elle forme un rocher transparent d'une hauteur étonnante , et dont la force résisterait à la violence d'une mer furieuse.

Ce spectacle imposant a contribué pour beaucoup à nous rendre le voyage un des plus agréables que vous puissiez

imaginer ; l'azur d'un beau ciel , l'éclat éblouissant du soleil , les couleurs brillantes que ses rayons réfléchissaient alors sur ces montagnes transparentes de glace , la vitesse avec laquelle nous étions obligés de courir , pour éviter la rencontre de quinze à vingt voitures ; ces rocs de cristal qui se présentaient à nos yeux lorsque nous avions atteint la hauteur de ces monts glacés ; la perspective effrayante des montées et des descentes , qui cependant n'offrent aucune espèce de danger ; tous ces objets variés donnaient à ces lieux un aspect de grandeur et de magnificence , qui nous tenaient dans l'enchantement.

Vos climats les plus rigoureux ne vous donneront jamais la moindre idée de nos gelées du Canada ; vous ne pouvez également en avoir une de nos plaisirs , de l'agrément de courir avec la rapidité de l'éclair , dans une voiture fermée , avec un aimable et galant con-

ducteur, dont l'esprit devient encore plus vif et plus séduisant par le tableau pittoresque qui l'environne ; je ne dis rien de l'influence de la jolie dame qu'il a le bonheur d'avoir à ses côtés. Imaginez que le versement des voitures n'a même rien d'alarmant ; vous êtes conduit mollement sur un lit de neige, et vous ne courez pas le moindre danger ; les accidents de cette espèce ne font que donner à votre chevalier l'heureuse occasion de varier le ton de ses galanteries, et de vous montrer des soins plus empressés.

Mais il est à peu près temps de revenir à Montmorency ; pour éviter cependant de nous fatiguer l'une ou l'autre, je remettrai la fin de ma relation de voyage à une seconde lettre qui probablement accompagnera celle-ci ; j'ai toujours pensé que deux lettres d'une étendue modérée valaient mieux qu'une

seule très-longue , et je sais que vous êtes de mon avis là-dessus.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETRE LXXXI.

De la même , à la même.

Ainsi , ma chère , comme je vous le disais , la route de Montmorency !..... Où en étais-je , Lucie , je n'en sais plus rien ; ah ! je crois , près de l'embouchure de la baie , où se trouve la belle cascade dont je dois vous donner une description d'hiver , et dont je ne vous ai dit qu'un mot lorsque je vous ai fait celle des rivières qui la produisent.

La route , près d'un mille avant que l'on ne se trouve à cette baie , est comme une glace unie , sans aucune de ces

montagnes de cristal dont je viens de vous parler : montagnes étonnantes qui donnent, avec les craintes chimériques du danger et de la difficulté à les franchir, l'idée de la beauté et de la magnificence.

En approchant par degrés de la baie, vous êtes frappé d'un étonnement religieux qui augmente à chaque pas que vous faites pour vous en avancer ; les yeux ne peuvent se lasser de contempler cet ouvrage merveilleux de la nature ; la beauté , les proportions , le sublime , la majesté sauvage , tout ce qui peut offrir l'aspect le plus noble et le plus imposant , est réuni dans ce chef-d'œuvre divin qui surpasse toutes les productions de l'art ; un sentiment pieux se mêle à l'admiration qu'il inspire : l'âme est pénétrée de la toute-puissance du grand architecte de l'univers.

Le roc , sur le côté , à l'orient , qui

est le premier objet qui frappe la vue, est une glace unie formant un précipice perpendiculaire de toute la hauteur de la cascade : le sommet qui est un peu saillant, est agréablement couvert de pins, de sapins, de petits arbustes de mille espèces, dont la verdure paraît d'une couleur plus animée, plus agréable, par le contraste qu'elle produit avec la blancheur de la neige qui l'environne, et qui se trouve irrégulièrement sur les branches, où elle répand une clarté brillante en se fondant à demi aux rayons du soleil. Une quantité de petits arbrisseaux couvrent le côté de la descente ; et comme ils prennent leurs racines dans les fentes presque imperceptibles du rocher, ils paraissent, lorsqu'on les voit, depuis le bas du précipice, ne tenir à rien, et n'être soutenus que par les airs.

Le côté opposé est également élevé, mais sa pente est plus douce ; alors il

se trouve, sur les inégalités du roc, une plus vaste étendue ; cette partie du rocher est aussi couverte d'arbres de toute espèce.

Le moment le plus favorable pour contempler ce prodige étonnant de la nature, est sans doute dans les premiers beaux jours d'été, lorsque les arbres ont entièrement développé leur feuillage, que la verdure est animée, chaque buisson, chaque arbuste en fleur, et quand la rivière, grossie par le flux des eaux des montagnes voisines dont elle tire sa source, se jète avec impétuosité dans ces torrents tumultueux ; c'est alors que le spectateur reste immobile de surprise et d'admiration.

Le tableau que cet objet présente en hiver, quoiqu'il ait ses beautés particulières, a cependant quelque chose de la tristesse et du repos insipide de cette saison ; la rivière étant bornée de tous côtés pendant la gelée, et ses canaux

devenus plus étroits qu'en été , fournit une masse d'eau moins considérable , pour soutenir la cascade ; et la chute , quoique forte et rapide , n'étant pas absolument perpendiculaire , forme , sur la pente et sur les projections du rocher , des amas de glace qui présentent à l'œil mille sortes de figures dans leur construction bizarre.

Le torrent qui , peu de temps avant , tombait avec une si grande impétuosité , a maintenant un cours lent et majestueux en quelques endroits ; dans un autre , il semble presque suspendu au milieu des airs ; plus loin , rompant avec force tous les obstacles qui arrêtent sa course , il redouble de furie , et ses flots tumultueux se jettent avec fracas dans le bassin , d'où s'élève une masse d'eau qui se glace aussitôt dans les airs , et présente , de chaque côté , la forme irrégulière d'un parapet , et de front (le jet-d'eau se trouvant plus large et

plus élevé), une haute et magnifique pyramide de glace. Mais je ne vous ai décrit qu'une partie de la grandeur, de la beauté de ces lieux enchantés, et de l'admiration qu'ils inspirent ; si vos yeux pouvaient les contempler un moment, ils vous instruiraient mieux que les descriptions les plus éloqu岸tes ne pourraient le faire ; oui, je le dis avec assurance , tant que vous n'aurez pas vu la rivière et la cascade de Montmorency , croyez que vous ne connaîtrez pas le plus bel ouvrage de la création.

Enfin , ma chère , comme vous le voyez sûrement , la tête me tourne de Montmorency ; je puis à peine quitter mon style poétique , pour vous dire que , de cet aimable lieu , nous avons passé la glace jusqu'à l'Isle-d'Orléans , et que nous avons dîné en pleine campagne , sur près de six pieds de neige , à la chaleur douce et bienfaisante du

soleil, quoiqu'enous ne soyions encore qu'au mois de février, temps où l'on sent à peine ses rayons en Angleterre.

Fitzgerald, pendant toute la route, m'a parlé avec feu de ses tendres sentiments, et je n'ai jamais eu tant de complaisance à l'écouter.

Adieu. Voilà deux lettres d'une longueur énorme ; écrivez-moi donc plus souvent ; vous êtes une paresseuse, et vous voulez que je sois constamment pour vous à mon bureau ! Adieu. Malgré votre négligence, je suis toujours votre amie,

BELL FERMOR.

P. S. Savez-vous que votre frère est d'une adresse admirable ? il a feint, au retour, de s'égarer un moment loin de la route, et il a resté dix minutes avec Emilie en arrière de la société ; je soupçonne qu'il pourrait bien s'être passé quelque chose de semblable à

une déclaration , car elle a rougi ; un coloris vermeil brillait sur ses joues , lorsque , de retour à Sillery , elle est entrée avec lui dans le salon.

Adieu encore une fois.

LETTRE LXXXII.

Miss Fermor , à miss Lucie.

JE m'étais trompée , ma chère ; pas un seul mot d'amour entre Emilie et votre frère , du moins elle me l'a positivement assuré ; cependant je me persuade toujours que le sujet de leur conversation était fort tendre , car elle rougit , plus que jamais , quand il paraît ; et sa voix , lorsqu'elle lui parle , a je ne sais quelle douceur qui ne peut échapper à une personne de ma pénétration.

Imaginez-vous , ma chère Lucie ,

qu'il y a dans ce pays une insolente petite miss , une demoiselle Clairant , qui , pour des traits et un teint passables , se croit une personne charmante , et se donne les airs de vouloir rivaliser en beauté avec Emilie et moi.

Si la nature , comme je le pense , nous a donné ce précieux avantage , dans le dessein de nous rendre agréables aux autres , celle qui plaît davantage , c'est-à-dire celle qui fait naître le plus de passions , est , sans contredit , la plus belle ; et dans ce cas , j'ai quelque raison de croire que votre petite amie Bella mérite aussi bien que personne le privilège d'occuper le rang de la beauté ; les yeux des hommes trouveront peut-être qu'elle est belle , mais intérieurement je ne sais quoi leur dira que je le suis.

Il n'y a rien , à mon avis , de plus insipide et de moins intéressant qu'une beauté à laquelle on a froidement donné

ce titre , que les hommes évaluent à son prix , qu'ils choisissent par vanité et non par inclination.

Je me rappelle qu'un nommé sir Charles Herbert , un capitaine du régiment de mon père , consentit à se marier avec miss Raymond , sans la connaître , sur le bruit qu'elle faisait dans le monde , comme une beauté célèbre , quoiqu'il ne fût à la connaissance de personne qu'elle eût jamais inspiré de passion réelle. Enfin , il la vit , non avec ses yeux , mais avec ceux du public ; ses charmes lui parurent tels qu'on les lui avait exaltés , et jusqu'au moment où il devint son époux , il ne s'aperçut nullement qu'elle n'était pas de son goût , secret qui cependant était de quelque importance pour son bonheur.

J'ai connu , à la vérité , quelques beautés qui pouvaient joindre à ce titre le don de plaire : celles qui possédaient ces charmes précieux qu'on appelle

grâces , qui sont indépendants de la beauté , et qui séduisent le cœur à la première vue ; mais je hais cordialement ce qu'on nomme *les belles femmes*. Ne le pensez-vous pas comme moi , Lucie , que *ces belles femmes* sont des êtres détestables ? Je l'avoue , c'est mon opinion : elles me paraissent excellentes pour faire l'ornement des promenades publiques ; mais pour toucher le cœur !.. je ne le crois pas , ma chère ; on voit fort peu d'hommes avoir le goût du grand sublime en beauté.

Les hommes !..... mais ils sont tous en démence ; je crois , Lucie , qu'il n'en existe pas qui ayent l'esprit de penser par eux-mêmes : il y a dans le monde beaucoup de Charles Herbert ; j'en ai connu mille assez faibles pour refuser de se lier à la femme qu'ils chérissaient le plus , parce qu'elle n'était pas trouvée charmante par le plus grand nombre de leurs amis.

Les femmes n'ont pas cette faiblesse en général , et fixent plus souvent leur choix par affection , que les hommes. Nous sommes cent fois plus sages , Lucie , que tous ces êtres importants , ces créatures d'intelligence supérieure , qui décident à jamais de leur destinée sur le rang ou la fortune , et , loin de remplir les vues que la nature dictait à leur raison et à leur cœur , agissent lâchement d'après la volonté des autres.

J'aime beaucoup mieux , je crois , juger mal , que de ne le pas faire par moi-même.

Adieu. Je vous embrasse. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXXIII.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

APRÈS avoir donné quelques jours à de sérieuses réflexions , je me détermine enfin à rechercher ouvertement la main d'Émilie ; mais avant de lui faire l'aveu de mes sentiments , je veux aller voir des terres incultes , dans le voisinage de la propriété de madame Desroches , situées sur les bords d'une très-belle rivière , près celle de St.-Laurent , et qui , je pense , peuvent se cultiver à moins de frais que celles qui touchent le lac Champ*** , quoique dans un sol plus aride. Si je fais cette acquisition , je tâcherai d'y joindre la possession que madame Desroches a mise en vente ; elle m'ouvrira la route de St.-Laurent , et alors doublera la valeur de mes

terres. J'aime, j'idolâtre cette femme charmante ; mais je ne souffrirais jamais que ma tendresse la rendit malheureuse, ou la fit descendre du rang où elle est née. Si je puis, par l'exécution de mon projet, qui serait pour ce pays un établissement très-avantageux ; si je puis, de cette manière, lui offrir un sort doux et tranquille, j'emploierai tous mes soins, tous mes efforts à lui inspirer une affection plus vive et plus tendre que l'amitié dont elle veut déjà bien m'honorer ; s'il était possible qu'elle reconnût mon amour de toute la tendresse dont elle est capable, je le sens à mon cœur, bientôt le Canada ne serait plus pour elle un lieu d'exil ; mais si je me flatte d'un vain espoir, si la froide amitié est l'unique sentiment qu'elle puisse éprouver pour moi, je partirai sans délai pour l'Angleterre, et je m'établirai avec vous et ma mère dans la petite ferme que nous possé-

dons à la campagne. Vous me direz peut-être, pourquoi ne voulez-vous pas comprendre Emilie dans ce projet ? ma chère Lucie, je suis presque honteux de vous avouer le motif qui me retiendrait ; mais telle est notre faiblesse, que nous sommes tous guidés par les sots préjugés que nous croyons mépriser ; je ne supporte pas l'idée que mon Emilie, après avoir refusé des livrées, des équipages, puisse vivre au dessous du faste, même convenable à sa naissance, et celui dans lequel elle a toujours vécu.

Je sais que c'est une folie, un orgueil méprisable ; mais cette folie, cet orgueil, je ne puis les vaincre.

Il y a des moments où je crois m'élever au-dessus de ces vils préjugés, et bientôt, en dépit de ma raison, ils reprennent tout leur empire.

Pourriez-vous, ma Lucie, vous décider à venir nous rejoindre ? dites à

ma mère que je lui bâtirais un palais rustique, et que je formerais pour vous deux une petite principauté.

Je vais faire mon voyage secrètement, parce que je craindrais que l'on ne vînt traverser mes vues, si quelque personne en était instruite. Je partirai le soir, et je ferai un détour pour aller passer la rivière au-dessus de la ville. Je ne préviendrai pas même à Sillery de mon départ ; je pense être de retour dans trois ou quatre jours, et je sais que votre amie Bella serait curieuse de connaître le sujet de mon voyage.

Adieu. Je suis, avec une tendre affection, votre frère

Edouard RIVERS.

LETTRE LXXXIV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

VOTRE frère est parti pour je ne sais quel pays ; tout le monde l'ignore , et il n'a pas même pris congé de nous avant son départ. Nous sommes très-piquées de ce procédé , ma chère , et c'est bien avec quelque raison.

Quatre heures.

J'apprends une singulière nouvelle , Lucie ; on dit que le colonel Rivers est parti dans l'intention d'offrir sa main à madame Desroches , une jeune veuve chez laquelle il a passé quelque temps cet automne. S'il faut ajouter foi à ce bruit , s'il se confirme , je maudis tous les hommes sans exception ; réellement , la manière dont il nous a quit-

tées est fort étrange , et la dame est , dit-on , agréable et riche ; mais s'il n'aime pas Émilie , je le trouve , en vérité , bien cruel de lui avoir montré des soins qui ont excité et nourri sa passion secrète ; je ne puis le croire capable d'une telle conduite : ce n'est pas qu'il lui ait jamais fait ouvertement aucune déclaration ; mais un homme d'honneur ne trahit point la vérité , même dans l'expression de ses yeux , et les siens avaient un langage qui n'était pas équivoque.

Vous ne pouvez , ma chère Lucie , vous peindre son trouble et sa confusion , lorsqu'elle apprit qu'il était allé faire une visite à madame Desroches ; mais quand elle sut dans quel dessein , je fus obligée de l'emmener hors de la chambre où elle aurait laissé voir tout l'excès de sa passion ; je crus véritablement qu'elle allait se trouver mal , lorsque nous fûmes sorties.

Neuf heures.

J'ai renvoyé toute la société pour aller prendre le thé dans la chambre d'Émilie ; à peine a-t-elle prononcé quelques mots : combien je souffre pour elle ! son abattement, sa paleur m'effrayent : de grosses larmes viennent à chaque instant mouiller sa paupière ; est-il possible que Rivers ait à se reprocher un semblable procédé ? sa tendresse n'a pu échapper à ses yeux pénétrants : d'ailleurs elle n'était que trop visible pour tout le monde.

Dix heures.

Pas une ligne encore de votre frère : seulement la confirmation qu'il est chez madame Desroches : nous le savons de quelques canadiens qui l'y ont vu, et qui sont arrivés ce matin. Je suis très-inquiète, Lucie, quoique je ne donne pas une grande confiance aux rapports ;

il pouvait bien nous dire au moins où il allait.

Je plains , de toute mon âme , la pauvre Émilie ; elle ne dit rien , mais la douleur s'exprime dans ses yeux , dans son maintien , avec une éloquence vraiment touchante.

Trois heures.

Je viens de passer deux heures avec la douce et tendre victime ; enfin , sur quelques mots que j'ai hasardés , elle a pris sur elle assez de force pour m'entretenir de l'important sujet ; elle ne m'a pas caché qu'elle serait très-malheureuse si la nouvelle répandue se vérifiait , quoiqu'elle n'eût aucune espèce de reproches à faire au colonel Rivers , puisqu'il ne lui avait jamais dit un seul mot qui parût l'indice d'un sentiment plus tendre que celui de l'amitié ; que si l'amour-propre ou sa tendresse l'avaient trompée , son cœur seul était à

blâmer ; elle a encore ajouté qu'elle désirait son mariage avec madame Desroches , s'il pouvait le rendre heureux ; mais en exprimant ce vœu , une larme involontaire semblait contredire la générosité de ses sentiments.

Je vous en demande pardon , ma chère , mais , il faut que je vous le dise , mon estime pour votre frère a considérablement diminué ; je ne puis m'empêcher de craindre que ce fâcheux bruit n'ait quelque fondement , et que c'est là ce que mistriss Melmoth entendait , lorsqu'elle a écrit qu'il avait un attachement. Si votre frère est capable de cet indigne procédé , je sens que ma haine s'étendra sur tout son sexe , et je renverrai promptement Fitzgerald.

J'ai bien peur que mistriss Melmoth ne connaisse mieux les hommes que nous , jeunes imprudentes que nous sommes ; elle me mandait une fois qu'il ne s'attachait à Émilie que par vanité ,

et je commence à croire qu'elle avait raison.

Qu'il est cruel dans sa conduite, l'homme qui, par amour-propre, ou peut-être seulement pour égayer quelques heures de loisir, peut feindre des sentiments qu'il n'a pas, et par cette adresse perfide, trompe et séduit le cœur d'une femme étrangère à l'artifice ! En vérité, de toutes celles que les passions subjuguent, et qui perdent à la fois l'honneur et leur propre estime, aucune ne se rabaisse autant à mes yeux, que l'être capable de ce dernier degré de séduction.

De quel droit vient-il empoisonner l'existence de la plus aimable des femmes ? celle qui ne serait pas encore indigne de lui, quand il serait le premier prince de l'univers, et je puis dire, qui a sacrifié l'opulence et la grandeur à sa endresse pour lui ?

Excusez, Lucie, la chaleur avec la-

quelle je traite un sujet qui vous touche de si près ; cependant , comme elle peut vous être désagréable , je bornerai là mes réflexions.

Adieu. Votre amie sincère ,

BELL FERMOR.

L E T T R E L X X X V .

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

JE viens , ma chère Lucie , de faire une découverte qui m'a causé beaucoup de trouble et d'ennui. Madame Desroches , d'après le zèle que j'ai mis à la servir dans une affaire où elle était fortement lésée , sur une seconde visite que je lui ai faite , de certaines attentions involontaires , et quelque douceur dans les manières que j'ai avec toutes les femmes , a supposé que j'étais amoureux d'elle ; et avec une fran-

chise noble, une délicatesse, que nulle expression ne peut rendre, elle m'a laissé voir qu'elle était loin d'être indifférente à mes soins.

Je fus d'abord extrêmement embarrassé ; mais un instant de réflexion me fit considérer que les dames, en général, voyent toujours avec une sorte d'intérêt celui dont le cœur se livre au tendre sentiment de l'amour, quoiqu'un autre en soit l'objet ; c'est un nouvel esclave qui reconnaît le pouvoir de leur sexe, et qui vient ajouter à leurs triomphes ; un indifférent, au contraire, doit leur paraître une espèce de rebelle à leur empire. Je réfléchis encore que l'aveu d'une première inclination ne peut en rien blesser la vanité la plus scrupuleuse ; je me déterminai donc à lui faire la confidence de ma passion pour Émilie : sans toutefois lui ôter l'idée que si mon cœur eût été libre, ses charmes l'auraient enchaîné.

Je lui fis cette explication délicate avec toute la précaution , tout ce que la douceur de l'amitié et la politesse pouvaient me suggérer. Elle en fut un moment frappée ; mais bientôt elle reprit assez de calme pour me dire qu'elle était extrêmement flattée de cette preuve de mon estime et de ma confiance ; qu'elle me croyait le seul homme capable d'être aussi respectueux pour une femme qui , lui ayant fait l'aveu de sa prévention flatteuse , ne lui avait pas caché qu'il était à ses yeux le plus aimable de son sexe ; qu'elle avait ouï dire souvent qu'il n'existait pas d'amour aussi tendre que celui qui naissait de l'amitié ; mais qu'elle avait aussi la persuasion que l'amitié la plus douce était celle qui venait de l'amour ; qu'elle m'offrait cette vive et sincère amitié , et ne chercherait plus , à l'avenir , son bonheur que dans ce qui pourrait assurer le mien.

Le croiriez-vous , ma chère ? depuis cette confiance , je me sens pour elle un mouvement de tendresse que je ne puis définir : ce n'est pas de l'amour , puisque j'aime , je chéris un autre objet ; mais il me semble que c'est un sentiment plus vif et plus agréable que celui de l'amitié.

Je ne puis vous rendre le plaisir que je trouve dans sa conversation ; elle possède le meilleur jugement , un esprit fin , un cœur sensible , et je ne sais quelle douceur , quelle aimable vivacité dans les manières , qui , en général , plaisent infiniment aux hommes. Mon Émilie ne pourra se défendre de l'aimer ; je veux chercher à former entre elles une liaison intime ; elle m'a promis de faire un petit voyage à Québec dans le courant de mai ; je serai vraiment heureux de lui prodiguer tous les soins qui pourront lui être agréables , pendant le séjour qu'elle y fera.

J'ai vu les terres dont je vous ai parlé, et j'en suis fort content ; je crois que c'est dans ce pays que je me fixerai définitivement , si l'aimable Émilie , comme j'en nourris l'espoir , veut bien agréer mes vœux. Je suis absolument déterminé à l'instruire de ma passion aussitôt que je serai de retour , mais je suis forcé de le remettre encore à quelques jours de plus que je ne comptais.

Je suis d'autant plus satisfait de cette habitation , qu'elle est voisine de celle de madame Desroches , en qui mon Émilie trouvera une connaissance agréable , et une amie digne de son estime.

Adieu , ma chère Lucie.

Votre affectionné frère ,

Édouard RIVERS.

P. S. J'ai choisi le site le plus heureux , le plus gai de la nature , pour l'emplacement de la maison que je veux

faire construire à ma mère ; mais n'est-ce pas m'abuser d'une vaine espérance que de me flatter qu'elle veuille bien venir habiter avec moi ces contrées ?

LETTRE LXXXVI.

Miss Fermor, à miss Lucie.

TOUJOURS avec madame Desroches ; vous conviendrez , Lucie , que les apparences ne sont pas en sa faveur ; mais il est inutile de vous dire tout ce que je pense à cet égard. Pauvre Émilie ! nous sommes continuellement en guerre , parce qu'elle persiste à justifier sa conduite ; elle prétend qu'il est en droit d'offrir sa main à qui bon lui semble ; que son attachement pour lui n'est pas un lien qui doive engager son honneur , et qu'au surplus il n'a pas le moindre doute qu'il soit l'objet de ses préfé-

rences ; qu'elle ne peut accuser que la faiblesse de son propre cœur qui l'a trompée , dans la fausse persuasion que sa tendresse était partagée. C'est assez vous entretenir de ce pénible sujet ; mais je ne puis m'empêcher de le dire encore , tout , dans sa conduite , a dû lui prouver qu'il avait la plus forte passion pour elle , si ce n'est une déclaration positive qu'il ne lui a pas faite.

Elle parle de retourner en Angleterre aussitôt que la rivière sera navigable ; si votre frère se marie , en effet c'est , je crois , le seul parti qu'elle ait à prendre.

Je suis presque fâchée maintenant qu'elle ait refusé les offres de sir Georges ; elle aurait joui de tous les agréments d'un mariage riche et brillant : quant à l'amour , je commence à croire que les hommes n'en sont pas susceptibles ; quelques-uns pourront l'exprimer avec éloquence , mais l'intérêt per-

sonnel et la vanité me paraissent les seules passions qui puissent pénétrer dans leur âme. En vérité, je le déteste, ma chère, ce sexe orgueilleux et méchant.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE LXXXVII.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

MONSIEUR,

Je me défie toujours de mon propre jugement, lorsqu'il n'est pas d'accord avec celui de votre Seigneurie ; mais, dans cette circonstance, j'ose le défendre, et vous assurer qu'il est conforme à la raison : permettez-moi de

vous le dire , vous ne pouvez concevoir un dessein plus fâcheux pour les autres , que celui de vous retirer au milieu d'un petit cercle d'amis , loin de ce monde brillant dont vous avez fait si long-temps un des premiers ornemens. Vos réflexions sur les désagrémens de l'âge , ne sont en aucune manière applicables à votre Seigneurie ; je crois qu'à cet égard rien n'est moins infailible que les registres de baptême. Pourquoi l'homme voudrait-il abandonner la société , lorsqu'il peut encore contribuer à son agrément ? L'esprit vif , aimable , la politesse des manières , une gaiété franche , éternisent la jeunesse , comme la stupidité , l'humeur chagrine et maussade , impriment d'avance les ravages du temps sur le front du jeune homme. Sans avoir aucune des qualités brillantes qui distinguent votre Seigneurie , je me trouve encore plus jeune que la plupart de ces

petits maîtres que je vois autour de moi, parce que j'ai plus de gaieté et plus d'envie de plaire.

Ma fille est extrêmement flattée de l'intérêt dont votre Seigneurie veut bien l'honorer : elle est encore miss Fermor, mais sa main est recherchée par un gentilhomme dont les qualités et les manières me plaisent infiniment, et qui, je crois, n'est pas moins agréable aux yeux de ma fille ; cependant je connais trop bien l'esprit contradictoire des femmes, esprit dont elle est amplement partagée, pour lui laisser voir que j'approuve son choix ; je ne sais même s'il ne serait pas d'une bonne politique de feindre quelque répugnance à consentir à cet établissement, pour l'engager à le souhaiter davantage : les jeunes filles, en général, trouvent quelque chose de charmant à résister aux volontés d'un père.

Dans le vrai, j'ai bien un peu de mé-

contentement sur son compte , depuis quelque temps , pour avoir contribué , et , je crois , uniquement par opposition à mes désirs , à la rupture d'un mariage dont la réussite me tenait fort à cœur ; la demoiselle est fille d'un de mes plus chers amis , et la plus intéressante , la plus aimable femme que j'aye connue ; le jeune homme est d'un caractère très-estimable , et vraiment d'un extérieur avantageux ; il possède , en outre , une fortune qui , pour les gens d'expérience , doit compenser les agréments qui peuvent lui manquer d'ailleurs. L'aimable dame , après un engagement de deux années , s'est tout-à-coup imaginé que le bonheur ne pouvait exister dans le mariage sans un amour excessif ; elle a trouvé que sa passion n'était pas suffisamment romanesque : idée fautive que ma rebelle a fortement encouragée , et l'affaire s'est rompue d'une manière qui a donné lieu d'attribuer cette conduite

extraordinaire à sa prévention favorable pour un autre.

Votre Seigneurie voudra bien m'excuser de l'entretenir d'un sujet qui me touche de si près, quoiqu'il ne l'intéresse pas personnellement. Vous avez bien voulu, dans tous les temps, me donner de si grandes preuves de bienveillance et de bonté, que j'ose encore y compter dans cette circonstance. Votre aimable philosophie vous dira que bien peu de gens aiment à communiquer avec leurs amis, seulement pour les distraire ou les occuper d'eux-mêmes; le plus grand nombre ne cherche qu'à donner carrière aux sentiments de son propre cœur, ou satisfaire la passion dominante du moment.

Dans ma première lettre, je ferai tous mes efforts pour répondre au désir que vous me témoignez de connaître la situation politique et la religion du Canada. Je tâcherai de prendre, à cet égard, des

informations sûres et détaillées ; jusqu'ici je n'en peux juger par moi-même que d'une manière superficielle.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur,
de votre Seigneurie,

Le très-humble
et très-obéissant serviteur,

WILLIAM FERMOR.

LETTRE LXXXVIII.

Miss Fermor, à miss Lucie.

VOTRE frère est de retour ; il s'est présenté hier soir à la maison. Émilie est, en vérité, plus qu'une femme ; je suis toute fière de sa conduite ; il est entré avec son impatience et son empressement ordinaires ; elle l'a reçu avec une dignité froide qui m'a surpris et l'a déconcerté ; il y avait, dans son air, dans tout son maintien, une

indifférence grave et tranquille, qui, je l'ai vu, a blessé vivement l'amour propre de Rivers, et à laquelle le cher monsieur n'était pas le moins du monde préparé. Dans une occasion semblable, j'aurais bien vite tourné mes attentions sur un autre objet, pour lui prouver clairement que j'étais piquée ; elle n'a pas jugé de même : elle a peut-être mieux fait ; mais je n'aurais pas voulu qu'elle choisît le mieux : il est vraiment d'une coquetterie insigne ; car, après tout, je suis intimement persuadée qu'il a beaucoup d'attrait pour Émilie.

Il est resté fort peu de temps, et n'est pas revenu ce matin ; il peut bien bouder tant qu'il lui plaira, mais j'espère que nous lui garderons encore une plus longue rancune.

Neuf heures.

Il est venu dîner, et nous avons gardé notre petit air de réserve pendant

tout le repas ; il a demandé ensuite un moment d'entretien ; ce que nous lui avons refusé , mais avec une certaine voix timide qui me fait craindre que tout le feu du ressentiment ne commence à s'éteindre : il est parti, et la chère Émilie s'est retirée chez elle sous prétexte d'indisposition ; j'ai bien peur que la pauvre tête ne s'égare tout-à-fait.

Huit heures du matin.

Je l'avais bien deviné , Lucie , le dépit ne tiendra pas long-temps ; je l'ai trouvée toute en larmes à la fenêtre , suivant des yeux la voiture de Rivers : elle s'est tournée vers moi avec un regard !..... mon cœur en est pénétré , Lucie.

La faiblesse , la passion , la pusillanimité de la femme , ont prévalu sur sa résolution ; son amour en est seulement plus vif et plus tendre pour avoir été un moment restreint ; elle n'a-

avait pas assez de force pour exécuter la tâche qu'elle avait entreprise ; le ressentiment qu'elle montrait , si vif en apparence , n'était qu'une tendresse déguisée qui reprend son ancienne forme.

En vérité , je vois avec peine qu'il n'y ait pas une seule femme dans le monde aussi raisonnable que moi.

J'ai passé près d'elle une grande partie de la soirée , et il m'a semblé qu'à la fin elle avait repris un peu de calme. J'ai voulu d'abord rappeler son noble courage , mais elle l'a désavoué ; elle était impatientée contre moi , mécontente d'elle-même ; elle trouvait qu'elle s'était conduite d'une manière indigne de son caractère : elle s'accusait de caprice de cruauté , d'artifice ; disait qu'elle aurait dû le voir , sinon en particulier , du moins avec moi ; qu'il était naturel qu'il fût surpris d'un accueil si contraire à celui d'une franche

amitié, et que c'était par ce motif qu'il désirait une explication; que son *Rivers*, et pourquoi pas le *Rivers* de madame Desroches ? était incapable de commettre une seule action où l'on ne reconnût pas le meilleur des hommes; qu'elle n'aurait jamais dû nourrir le moindre soupçon injurieux à son honneur; que j'avais eu de bonnes intentions, mais que je l'avais privée de l'amitié de son *Rivers*, qu'elle perdait sans retour par ses procédés ridicules, et que de ce moment son bonheur était détruit pour jamais.

Voyez quelle injustice ! Malgré les meilleures intentions du monde, votre pauvre *Bella* se trouve accusée; mais, je vous réponds, *Lucie*, qu'il ne m'arrivera plus d'entrer pour rien dans les querelles des amants.

Je suis bien sûre qu'elle était mille fois plus courroucée contre lui que moi-même; véritablement, c'est aussi

mettre un zèle trop vif à l'intérêt de ses amis.

Adieu , jusqu'à demain.

BELL FERMOR.

Je vous le dis franchement , si Fitzgerald avait fait une visite à quelque veuve , jeune , riche et jolie , qu'il eût passé dix jours avec elle , en tête-à-tête , à la campagne , le tout sans ma permission , il pourrait bien s'en repentir.

Ah ! mon Dieu ! voilà mon père ; je cache bien vite ma lettre.

Bonsoir.

LETTRE LXXXIX.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

IL vient de m'arriver , ma chère , un incident que j'étais bien loin de prévoir ; j'ai quitté madame Desroches ,

le cœur plein de la tendre et brûlante impatience de l'amour , et j'ai volé vers mon Émilie à Sillery ; le croiriez-vous ? elle m'a reçu avec une froideur dédaigneuse dont je la croyais incapable , et qui m'a frappé comme un coup de foudre.

J'y suis retourné ce matin , et j'ai reçu le même accueil ; j'ai cru voir , de plus , que ma présence lui était désagréable ; cette triste découverte m'a fait abréger ma visite ; et si je peux me décider à persévérer dans ma résolution , je n'y retournerai plus que je ne reçoive une invitation en forme du capitaine Fermor.

Je supporterai tout , hors la perte de son affection ; mon cœur a placé dans le sien toute sa tendresse et toute sa félicité ; j'ai mille raisons de me flatter qu'elle partage mes sentiments ; le caprice trouverait-il une place dans ce cœur où règnent toutes les vertus ?

Il faut qu'on m'ait présenté sous un faux jour à ses yeux , autrement je n'aurais pas eu cette étrange réception : j'attendrai jusqu'à demain ; et si je ne reçois aucun message de Sillery , je lui écrirai pour lui demander une explication par lettre ; elle m'en a refusé une verbale , quoique je ne demandais à lui parler qu'un instant.

Jeudi.

On m'a fait proposer une petite partie de promenade sur la glace ; et comme je ne puis aller à Sillery , je l'ai acceptée ; cela dissipera peut-être l'anxiété de mon esprit.

Je dois conduire mademoiselle Clairant avec une très-jolie Française , mais cela n'est pas de la moindre conséquence , car mes yeux ne voyent rien d'aimable que mon Émilie.

Adieu , ma chère Lucie.

Votre affectionné frère,
Édouard RIVERS.

LETTRE XC.

Miss Fermor, à miss Lucie.

LA pauvre Émilie est condamnée à des mortifications sans nombre ; nous sommes allées nous promener en voiture avec Fitzgerald et mon père, et nous avons rencontré, à notre retour, votre frère conduisant mademoiselle Clairant. Émilie est devenue pâle et tremblante : à peine a-t-elle répondu au salut de Rivers ; je n'ai jamais vu de jeune personne passionnée à ce point ; elle a beaucoup changé dans cette malheureuse quinzaine.

Deux heures.

Une lettre de mistriss Melmoth ; je vous en fais passer la copie dans ce billet.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

L E T T R E X C I.

Mistriss Melmoth, à miss Montaigu.

SI vous n'êtes pas absolument dans la résolution de vous perdre, ma chère Émilie, vous avez encore le pouvoir de réparer la fausse démarche que vous avez faite ; sir Georges, dont l'extrême bonté, dans cette occasion, est presque sans exemple, d'après les instances de monsieur Melmoth, v eut bien me charger de vous écrire avant son départ de Montréal, pour vous offrir de nouveau sa main, quoique vous l'ayiez rejetée d'une manière si mortifiante pour son amour et son orgueil. Il vous laisse quinze jours pour examiner sa proposition : alors si vous la refusez, il partira immédiatement pour l'Angleterre.

Soyez assurée que celui qui n'a malheureusement que trop influencé votre conduite imprudente, est si loin de

payer votre affection de la sienne , que dans ce moment il adresse ses vœux à une autre : je veux entendre madame Desroches. Une de ses proches parentes m'a du moins assuré qu'il existait entre eux une liaison très-intime.

Réellement, je crois impossible qu'il ait jamais eu des vues sur une femme dont la fortune est aussi médiocre que la sienne. Les hommes, miss Montaigu, ne sont pas ces êtres parfaits que votre imagination romanesque semble se figurer ; vous ne trouverez pas beaucoup de sir Georges Clayton.

Je vous prie de me répondre avec toute l'attention que demande une offre de cette importance ; et je vous engage également à considérer, comme elle le doit être, la passion noble et désintéressée de sir Georges.

Je suis, ma chère Émilie,

Votre affectionnée parente,

E. MELMOTH.

LETTRE XCII.

Miss Montaigu, à mistriss Melmoth.

JE suis fâchée que vous me connaissiez assez peu , ma chère parente , pour imaginer que j'aye pu rompre mes engagements avec sir Georges , par d'autres motifs que la pleine conviction où je suis qu'il ne m'inspire rien de cette tendresse vive , de cet attrait pour sa conversation , qui , seuls , pouvaient assurer sa félicité et la mienne ; il est heureux , pour l'un et pour l'autre , que j'aye fait cette découverte avant qu'il ne fût trop tard ; une des circonstances les plus pénibles de ma vie a été de me trouver au moment d'unir mon sort à sa destinée , une affection plus tendre pour un autre : qu'aurais-je éprouvé dans ce lien pur et

sacré du mariage ? Quel triste avenir eût été le nôtre, si la timidité, la bienséance, ou un faux point d'honneur, m'eussent entraînée à remplir ses vues, à me conformer au désir de ma famille, avec cette prévention dans le cœur ; lui laisser l'idée fausse qu'il l'occupait entièrement, et cela, par une crainte lâche de la censure du monde ?

La même raison subsistant, et chaque jour fortifiant même la haute opinion que j'ai de celui que je préfère à sir Georges, malgré moi, notre union devient plus impossible que jamais.

Cependant je suis très-reconnaissante du zèle que vous et M. Melmoth avez mis à me servir dans cette affaire, où, permettez-moi de vous le dire, vous êtes aveuglés : je suis également sensible à la démarche de sir Georges ; elle me surprend, car, je l'avoue, dans sa position, je ne l'aurais pas faite ; mais je la suppose l'effet des persuasions du

major Melmoth ; il a dû penser que j'en devinerais le motif, et que cela ne pouvait pas changer ma détermination.

Je vous prie de lui offrir le témoignage de mon estime, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de lui donner un sentiment plus tendre.

Comme je n'ai aucune raison de penser que le colonel Rivers désire être plus que mon ami, je n'ai pas le droit de blâmer ses vues d'établissement ; loin de là, comme son amie véritable, je dois former des vœux pour la réussite d'un mariage où il trouverait, à ce que j'ai ouï dire, tous les avantages réunis.

Afin de prévenir par la suite toute importunité pénible pour moi, et toute circonstance qui pourrait être offensante à l'égard de sir Georges, dont l'honneur m'est très-cher, quoique je sois forcée de lui refuser ma main, ce qu'il ne peut sûrement désirer sans le

don de mon cœur, je crois devoir l'assurer que, sans avoir aucune idée d'être jamais unie au colonel Rivers, je ne lierai pas mon sort à celui d'un autre homme.

Lorsqu'un mauvais destin me priverait pour toujours de la douceur de le voir, et qu'il deviendrait l'époux d'une autre, ma tendresse innocente autant qu'elle est vive ne pourrait encore cesser qu'à mon dernier soupir ; et je ne voudrais pas renoncer au charme que je trouve à l'aimer, n'eussé-je aucun espoir de l'être, pour tous les avantages que la fortune et le monde pourraient me donner.

Tels sont mes sentiments ; et comme ils sont à jamais invariables, ils ne peuvent être trop tôt connus de sir Georges ; il me serait pénible de le tenir une minute en suspens sur un point où son bonheur semble être intéressé.

Dites-lui que je l'engage à m'oublier

et à se rendre aux désirs de sa mère ;
je ne doute pas qu'il ne soit plus heu-
reux d'entrer dans ses vues , qu'il ne le
serait de s'unir à une femme dont le
principal mérite est cette franchise de
cœur qui l'oblige à refuser ses offres.

Je suis , Madame ,

Votre affectionnée parente ,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE XCIII.

Miss Fermor , à miss Lucie.

VOTRE frère dîne à la maison au-
jourd'hui , par invitation de mon père ,
je crains bien que ce repas ne soit fort
maussade.

Émilie serait , dans ce moment , le
meilleur modèle qu'on pût trouver pour
faire une statue de la tendre mélanco-

lie. Sa colère est passée ; il n'en reste aucune trace ; maintenant c'est la douleur , mais la plus touchante , la plus aimable douleur qu'on puisse voir ; son âme est toute affliction pour avoir eu la cruauté d'offenser l'être chéri, l'homme par excellence.

Véritablement, la patience m'échappe de la voir dans cet état ; il est si flatteur pour lui ! j'ai peine à le lui pardonner ; je ne puis souffrir que l'on fasse triompher ainsi l'amour-propre.

Je voudrais qu'elle ne lui montrât qu'une parfaite indifférence , ou, mieux encore , de la hauteur et du mépris ; mais son air , sa physionomie , tout en elle est tendre , passionné , je dirais presque suppliant ; je rougis de la folie et de la faiblesse de notre sexe. Ah ! que ne puis-je , dans cette journée , lui donner un peu de l'esprit qui m'anime !..... mais c'est une pauvre petite colombe qui ne peut garder le moindre

fiel, et il faut renoncer à en faire jamais quelque chose.

Neuf heures du soir.

« Quand mon berger est doux et tendre,
» mon cœur palpite de plaisir et d'amour ! »

Que les femmes sont faibles, Lucie ! vous allez en juger : il a pris sa main, lui a témoigné tendrement son intérêt sur sa santé ; et, avec un son de voix qu'il avait encore adouci, et l'expression touchante et animée de ses regards, il a su lui faire tout oublier dans un instant, sans un seul mot d'explication.

Bonsoir. Votre amie,

BELL FERMOR.

Eh, mon dieu ! voici le coupable ! il m'a suivi dans mon appartement ; jamais on ne vit rien d'aussi mystérieux ; ces hommes à l'air modeste ont dix fois plus d'assurance que nos petits maîtres impudents. Je crois vraiment qu'il veut me faire une déclaration ; c'est un

moment critique, Lucie, et dérober l'amant de son amie, est quelquefois une dangereuse tentation.

Onze heures.

Le cher homme est parti ; enfin, il a détruit mes impressions défavorables sur son compte ; il voulait absolument que je lui découvrisse le motif de l'accueil glacé qu'il avait reçu ; vous jugez qu'il m'était impossible de le satisfaire, sans trahir le secret du petit cœur passionné de la pauvre Émilie : cependant, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser voir que nous étions un peu blessées qu'il n'eût pas pris congé de nous avant son départ, et que nous avions quelque disposition à être jalouses de son attachement pour madame Desroches.

Il s'est défendu fort adroitement ; et, quoique je lui soupçonne bien encore une légère teinte de coquetterie, je

crois cependant qu'à tout examiner, il mérite qu'on lui pardonne.

Il aime véritablement Emilie, et c'est déjà un grand mérite à mes yeux : seulement je suis fâchée qu'ils ayent l'un et l'autre une fortune aussi bornée, car ils ne peuvent raisonnablement songer à vaincre jamais cet obstacle à leur union. Je crois bien que maintenant il ne me reste plus de fiel contre lui. Quant à la chère Emilie, c'est l'expression du plaisir qu'on lit dans ses regards : son maintien, sa physionomie, tout est changé en elle depuis ce matin. Cet amour est vraiment le meilleur cosmétique du monde.

Après tout, c'est un homme charmant :..... et ses yeux, Lucie !..... je rends grâce au ciel qu'il n'ait pas dirigé sur moi leur feu séducteur et pénétrant.

Bonsoir ; je vais dormir.

BELL FERMOR.

LETTRE XCIV.

Le colonel Rivers , à miss Lucie.

LA froideur dont je me plaignais , ma chère , de la part d'Emilie , était le plus agréable événement qui pouvait m'arriver ; je ne dirai pas qu'elle était l'effet de la jalousie , mais elle venait sûrement d'une délicatesse d'affection qui lui ressemble beaucoup. Jamais elle ne m'a paru séduisante comme hier , jamais elle n'a développé tant d'agréments différents ; il y avait dans ses regards une expression que je ne puis vous rendre , lorsqu'en arrivant dans la chambre où elle était , je me suis d'abord adressé à elle ; un abattement , une langueur touchante , régnaient dans toute sa personne : enfin , telle , que mes yeux l'admiraient alors , aucun homme n'aurait

pu la voir sans émotion : que devait donc éprouver le cœur d'un amant ?

Après avoir passé quelques instants près d'elle , j'ai vu , non sans un transport délicieux , cette langueur charmante faire place à un sentiment de gaiété qui semblait ranimer et embellir ses traits : changement heureux dont j'osais me croire la cause ! mes yeux lui ont peint tout ce que mon âme ressentait , et les siens m'ont exprimé clairement qu'elle entendait leur langage.

Nous étions appuyés contre une fenêtre , à quelque distance de la compagnie , lorsque , voulant saisir cette occasion favorable , je lui ai témoigné le regret que j'avais d'avoir pu l'offenser , quoique je ne connusse pas mes torts ; elle a rougi , baissé les yeux ; ensuite elle les a levés sur moi , ces yeux charmants ; ils ont rencontré les miens , et elle a soupiré ; j'ai pris sa main , qu'elle a retirée , mais sans co-

lère : un sourire, tel que le poète nous dépeint celui de la jeune Hébé, m'a dit que j'étais pardonné.

Je chercherais vainement à vous rendre les sensations dont j'étais enivré ; que j'avais de peine à retenir mes transports ! Non , je ne connaissais pas encore l'amour ; tout ce que j'ai senti pour elle jusqu'ici n'était qu'une impression légère , un sentiment froid , auprès de l'ardeur brûlante et passionnée , qui vint pénétrer tout mon être , dans ce moment enchanteur.

Je braverai pour elle tous les dangers ; elle m'est cent fois plus chère que mon existence ! Non , ma Lucie , je ne puis absolument vivre sans elle ; c'est dans sa présence chérie , dans sa tendresse , que reposent toutes mes idées de bonheur. Avant de quitter Sillery , j'ai voulu parler à miss Fermor , pour lui demander l'explication de l'accueil d'Emilie : elle ne m'a pas précisément

satisfait , mais elle m'a laissé voir que la haine n'avait aucune part à son ressentiment.

J'y retournerai encore cette après-dînée ; chaque instant que je passe loin d'elle , me semble perdu.

Je vais chercher l'occasion de lui découvrir mes sentiments , de lui dire que toute la félicité de ma vie dépend de sa tendresse.

Dans ma première lettre , j'aurai probablement à vous instruire de la décision de mon sort ; quoique j'aye mille raisons d'espérer , la timidité inséparable de l'amour me fait redouter ce moment décisif où mon âme se répandra toute entière devant elle. Si la douceur naturelle de son caractère m'avait trompé ? mais loin de moi cette fâcheuse idée ! je ne veux pas chercher d'avance à me rendre malheureux.

Adieu. Votre affectionné frère ,

Edouard RIVERS.

LETTRE XCV.

Miss Fermor, à miss Lucie.

J'AI voulu, pour me divertir, persuader à Fitzgerald que j'étais un peu jalouse de ses petites attentions délicates pour Emilie, dont il est le sigisbé depuis quelques jours ; ne voilà-t-il pas que l'imbécille, prenant la chose au sérieux, a commencé l'apologie de sa conduite, a voulu m'expliquer la nature de ses sentiments pour elle, rappelant sa dernière indisposition comme un motif d'excuse pour lui montrer des soins plus empressés.

Je l'ai laissé haranguer dix minutes ; ensuite, l'arrêtant tout-à-coup, j'ai montré ma physionomie et ma voix sur un

ton poétique , et lui ai récité ce passage :

« Lorsque la douce Émilie pleure et soupire ,
» mon cœur partage le sentiment secret de ses
» peines ; mais si la douleur portait son atteinte
» cruelle dans l'âme de ma chère Bella , je n'en
» souffrirais pas ! . . . j'en mourrais ! . . . »

Il a souri , pressé ma main de ses lèvres , loué ma présence d'esprit admirable , mon amabilité , etc. Il allait saisir cette occasion pour me dire mille choses tendres , lorsque j'ai vu mon aimable Rivers sur le penchant de la colline ; j'ai volé bien vite à sa rencontre , et j'ai laissé mon doux berger finir tout seul son discours sentimental.

Trois heures.

Je suis la plus heureuse des femmes. Fitzgerald a pris de l'ombrage sur votre frère ; il n'y a rien , je trouve , de plus

agréable que d'inquiéter un homme qui vous aime véritablement , surtout lorsqu'il est d'un mérite semblable à celui de Fitzgérald ; car autrement il ne vaudrait pas la peine qu'on prendrait à le tourmenter. Il ne gagnera pas beaucoup avec moi par son petit air boudeur , et je crois bien deviner celui qui se lassera le premier de la brouillerie.

Neuf heures du soir.

Je viens de passer une journée charmante. Fitzgérald a très-sagement imaginé de chercher à me rendre jalouse d'une petite Française insignifiante , la femme d'un chevalier de Saint-Louis , que je sais à merveille qu'il ne peut souffrir. Je me suis crue alors tout-à-fait libre de déployer le jeu de mes petits airs , de certaines mines agaçantes , ce que j'ai fait avec un plein succès , et je l'ai renvoyé chez lui d'une humeur que

vous ne pouvez concevoir. Votre frère a resté ici jusqu'au soir avec un de ses amis, fort bel homme, dont j'ai reçu les soins toute la journée. Fitzgerald aurait bien désiré la passer entièrement auprès de nous ; mais je lui ai dit qu'il ne pouvait se dispenser d'accompagner madame Labrosse à Québec : il m'a regardée avec un air de dépit qui m'a charmée, et il a conduit la jolie dame à sa voiture.

Je lui apprendrai, Lucie, à vouloir voltiger : qu'il se fixe aux attraits de sa dame Labrosse ; en vérité, comme son mari est à Montréal, je ne vois pas ce qui l'empêcherait de poursuivre sa conquête ; je suis enchantée, parce que je sais tout l'éloignement qu'il a pour elle.

Emilie me prie de descendre pour une partie de jeu.

Adieu, ma chère Lucie ; je vous embrasse tendrement.

BELL FERMOR.

LETTRE XCVI.

John Temple , au colonel Rivers.

JE n'ai qu'un instant , mon cher Ned , pour vous dire que , sans votre permission et malgré vos sages défenses , votre aimable sœur a consenti , ce matin , à me rendre le plus heureux des hommes ; demain est le jour fortuné qui m'assure la possession de tout ce que la nature créa de plus enchanteur à mes yeux.

Vous devez regarder mon empressement à vous écrire , dans cette circonstance , comme la plus grande preuve que je puisse vous donner jamais de mon amitié ; il faut , en vérité , que je vous aime d'un attachement bien vif , pour me rappeler qu'il existe un être loin de moi , dans ce moment où je ne puis avoir qu'une seule idée , celle de mon

bonheur ; peut-être devez-vous uniquement le souvenir de votre ami au lien qui vous attache à la plus aimable des femmes que je rencontrai jamais , et dont les charmes séducteurs ont plus avancé ma conversion , dans l'espace d'un mois , que vos sermons n'auraient pu faire en plusieurs années.

Je vais retourner à Clarges Street.

Adieu. Votre sincère ami ,

John TEMPLE.

LETTRE XCVII.

Miss Lucie , au colonel Rivers.

JE suis étonnée , mon cher Édouard , que vous connaissiez aussi peu le caractère des femmes , lorsque vous cherchez avec tant de soin à me prémunir contre l'intérêt que pouvait m'inspirer

M. Temple. Peut-être, malgré tout son mérite, n'aurait-il pas fixé mon attention, sans vos pressantes recommandations de l'éviter. Il y a quelque chose de piquant, pour la curiosité féminine, dans l'idée qu'on vous présente de ces hommes redoutables que nulle femme ne peut voir sans danger. Nous regardons le héros terrible à quelque distance, et nous ne voyons rien qui doive nous alarmer; il approche, notre petit cœur timide palpite de crainte; il est doux, attentif, respectueux: nous sommes surprises de ses égards, de ses manières décentes; nous commençons alors à soupçonner que le monde a fausement accusé l'aimable ennemi; il nous flatte: nous trouvons de la douceur à l'entendre; notre jeune cœur palpite encore, mais ce n'est plus de crainte.

Enfin, mon cher Ned, souvenez-vous que, lorsque vous aurez à servir un

ami , le plus sûr moyen d'y réussir est de nous le peindre comme l'être le plus dangereux de son sexe. Cette seule idée nous fait regarder toute espèce de résistance comme inutile , et nous jetons nos armes défensives , dans le désespoir de vaincre.

Je ne vous dirai pas si c'est là le motif qui m'a fait découvrir les qualités aimables de M. Temple ; mais , quelle qu'en soit la cause , je l'aime de toute la tendresse dont je suis capable ; et , malgré toutes vos réflexions à son égard , je suis persuadée qu'il mérite les sentiments les plus vifs de mon cœur. En vérité , mon sage et prudent frère , vous autres hommes vous croyez vous juger avec beaucoup de pénétration et de discernement , et nous vous connaissons mille fois mieux que vous ne le faites. Soyez sûr que dans peu de mois j'aurai fait de Temple un époux aussi raisonnable , aussi fidèle que vous

puissiez l'être , même avec votre Émi-
lie. J'espère que vous ne me blâmerez
pas d'accepter la main d'un homme
charmant , dont la fortune brillante est
le moindre des avantages ; cependant ,
si , contre mon attente , j'encourais
votre mécontentement , je vous dirais
que le séduisant mortel , faisant tous les
jours de nouveaux progrès dans mon
cœur , et me rappelant d'ailleurs com-
bien il est dangereux , « je tiens meil-
» leur et plus sûr d'en faire mon époux ,
» dans la crainte où je suis de mériter
» encore plus votre censure. »

Adieu. Votre affectionnée sœur ,

LUCIE RIVERS.

P. S. Vous voudrez bien observer
que Maman favorisait les vues de
M. Temple , et que je n'ai fait qu'o-
béir à ses volontés. Il réunit à ses yeux
toutes les qualités de l'âme aux agré-
ments extérieurs ; mais je lui laisse le

soin d'expliquer les moyens qu'il a mis en usage pour la prévenir aussi favorablement. Elle a promis de rester avec nous. Adieu ; nous allons faire une partie de campagne du côté de Richmond, et nous n'attendons plus que M. Temple pour partir.

Malgré toute la vivacité de mon caractère et tant de motifs d'espérer un riant avenir, je tremble à l'idée que c'est demain le grand jour qui doit fixer à jamais le sort de ma vie.

Adieu, mon cher, mon bien-aimé frère.

LETTRE XCVIII.

Le colonel Rivers, à John Temple.

21 mars.

Si je pouvais me persuader, mon cher John, que vous êtes rendu pour tou-

jours à la raison , l'idée que vous allez devenir l'époux de ma sœur , me rendrait le plus heureux des hommes ; mais je crains que vos résolutions actuelles ne soient que l'effet de la passion , et non de cette estime parfaite , de cette confiance entière , sans lesquelles un repentir mutuel sera la suite inévitable de votre union.

Lucie est une des plus jolies femmes que j'aye vues , mais elle a beaucoup d'autres avantages supérieurs à celui-là. Son esprit et son cœur suffiraient pour exciter un tendre sentiment ; cependant son extrême sensibilité m'effraye pour elle , car il me paraît presque impossible que votre malheureux penchant à l'inconstance puisse même céder à des charmes aussi puissants que les siens.

N'ai-je que trop deviné la vérité , mon cher Temple , lorsque je suppose que votre amour ne considère que la pos-

session d'une femme charmante, et ne voit pas la douce et fidèle amie, l'aimable confidente de toutes vos pensées ?

Mais je ne veux pas anticiper sur l'avenir, et vous offrir d'avance l'idée d'un mal incertain ; si les grâces, réunies à un mérite supérieur, ont le pouvoir de vous fixer, personne n'a plus de moyens que Lucie pour y parvenir.

J'attends avec impatience les détails d'un événement où mon bonheur est si vivement intéressé.

Puissiez-vous apprécier, comme elle le doit être, celle que votre cœur a choisi, et vous serez heureux, mon cher John ; seulement je crains cette longue habitude que vous avez des liaisons illicites si peu convenables à la noblesse de votre âme, car elle vous porterait naturellement aux affections les plus délicates, et je ne connais personne dont les sentiments et le carac-

tère doivent inspirer plus d'estime que les vôtres.

Adieu. Votre sincère ami ,

Édouard RIVERS.

LETTRE XCIX.

Du même, au même.

23 mars.

JE reçois, mon cher Temple, la seconde lettre où vous me donnez les détails de votre mariage. Aucun événement ne pourrait me causer autant de joie que l'union d'une sœur que j'idolâtre, avec l'ami le plus cher que j'aye dans le monde, si la connaissance parfaite que j'ai de l'un et de l'autre ne me donnait des inquiétudes sur votre bonheur à venir.

Je connais l'extrême sensibilité de Lucie, et la tendre affection qui l'at-

tache à vous ; je connais aussi les difficultés que présente un plan de réforme , et combien il en coûte de rompre ces habitudes frivoles que vous avez malheureusement contractées.

Le caractère noble et vertueux de Lucie lui conservera toujours votre estime et votre amitié ; mais , dans le mariage , il est également nécessaire d'entretenir l'amour. Sa beauté , son aimable enjouement , sa tendresse , feront beaucoup sans doute ; cependant , mon cher Temple , il est aussi très-essentiel que vous préserviez votre cœur , trop accoutumé à suivre librement ses penchans , de tout ce qui pourrait lui causer la moindre impression.

Je n'ai pas besoin de vous répéter ce que l'expérience prouve tous les jours , que le vrai bonheur n'existe pas dans une vie d'intrigues et de désordres ; la possession de la beauté , sans le don précieux du cœur , ne peut offrir une

véritable jouissance. Voyez ensuite les craintes , les inquiétudes que tout homme , qui n'est pas absolument dépourvu d'humanité , doit avoir sur la réputation de celle qui lui sacrifie plus que sa vie , et vous jugerez que cela seul devrait empoisonner le plaisir que donnent ces liaisons.

Il n'est pas de situation dans le monde qui présente une perspective de bonheur aussi flatteuse qu'un mariage dont le penchant mutuel a serré les nœuds. Sans l'amour , la vie ne serait qu'une triste végétation , un vide affreux. Celui qui n'est pas engagé dans ce doux lien , me paraît de tous les êtres le plus malheureux ; mais lorsque je parle de l'amour , j'entends cette affection tendre et délicate , cette aimable réciprocité de sentiments que les hommes blasés par un goût de libertinage n'éprouvent jamais. Cependant je me flatte que ma sœur ne peut

manquer d'inspirer une passion digne d'elle à un cœur dont les penchans sont naturellement vertueux , quoique les égarements d'une jeunesse bouillante l'ayent toujours entraîné jusqu'ici.

J'espère , mon cher John , que vous allez reprendre le goût de ces plaisirs qui sont les plus analogues à nos caractères ; ceux que l'on trouve dans l'intérieur domestique , dans la société douce et paisible d'une compagne aimable , d'un petit cercle d'amis , dans les caresses , les propos naïfs d'un enfant , et dans le sourire de tendresse et de bonheur de celle qu'on aime d'un amour véritable.

Votre générosité , mon cher Temple , est celle que j'attendais de votre caractère. Pour vous donner une preuve de toute mon estime , j'emploierai les fonds que je destinais pour ma sœur , à l'augmentation d'un établissement que je forme dans ce pays , et qui , de

cette manière , deviendra beaucoup plus avantageux ; ainsi , mon cher John , je vous laisse le plaisir de convaincre Lucie du parfait désintéressement de votre affection. Cette légère somme , qui serait peu de chose pour vous , contribuera puissamment à mon bonheur. Mais je suis plus strict dans ce qui regarde ma mère , et je ne me déciderai jamais à rompre les arrangements que j'ai pris pour assurer la tranquillité de son existence. Vous êtes l'homme que j'estime le plus au monde , que je crois le plus délicat ; cependant je veux qu'elle ne dépende absolument de personne , pas même de vous. Je consens bien à ce qu'elle passe auprès de vous tous les moments qui pourront lui être agréables ; mais j'insiste pour qu'elle ait toujours sa maison à la ville , et qu'elle continue à suivre toutes ses habitudes et son ancienne manière de vivre.

Quant à la modique fortune qui nous

revient , comme elle n'est pas digne de vous être offerte , je désire que Lucie l'employe à se donner des bijoux ; la beauté reçoit un nouveau lustre des ornements étrangers , et j'aime à lui voir ce qui peut encore lui prêter du charme ; vingt mille livres ajoutées au don que vous lui avez fait , la mettront en état de représenter d'une manière aussi brillante qu'une lady.

Votre mariage , mon cher John , détruit le plus grand obstacle qui s'opposait au mien ; les fonds que j'ai dans la banque , et dont je ne voulais pas disposer avant l'établissement de Lucie , pourront me fixer ici d'une manière très - avantageuse. Il ne me reste plus qu'à m'assurer si l'attachement d'Émilie est assez fort pour nous faire renoncer l'un et l'autre à tout espoir de retour en Angleterre.

J'éclaircirai ce doute incessamment , et sous peu de jours vous connaîtrez le

résultat de ma démarche. Si j'étais assez malheureux pour qu'elle me fût défavorable , j'abandonnerais tous mes projets d'établissement , et je m'embarquerais dans le premier vaisseau.

Adieu , mon cher Temple ; chargez-vous d'offrir à ma mère et à Lucie l'expression de mes tendres sentiments. Adieu ; je crois n'avoir plus rien à vous souhaiter , pour être heureux , que d'apprécier la valeur du trésor que vous possédez.

Votre sincère ami ,

Édouard RIVERS.

L E T T R E C.

*Le capitaine Fermor, au Comte de***.*

4 mars.

MONSEIGNEUR,

Votre Seigneurie fait une observation qui me paraît extrêmement juste , et

m'est d'autant plus agréable , qu'elle s'accorde avec les idées que j'eus l'honneur de vous exprimer dans ma dernière lettre , relativement à votre dessein fâcheux , cruel , et je dirais presque injuste , de vous séquestrer du monde , lorsque vous en faites encore et l'ornement et l'exemple.

Les êtres privilégiés de la nature , ceux qu'elle forma sensibles et bons , s'excluent ordinairement beaucoup trop de la société , comme le remarque votre Seigneurie , et ne songent pas assez au bien que pourrait lui faire l'exemple de leurs vertus. Les méchants , au contraire , se mettent partout en évidence ; ils occupent toujours le devant du tableau , et forcent eux-mêmes à les observer.

C'est à cette cause que nous devons attribuer l'erreur dangereuse et trop commune que le vice est naturel au cœur humain , et que les caractères ver-

tueux n'appartiennent qu'aux têtes exaltées. Cette erreur entraîne avec elle les plus fâcheuses conséquences , puisqu'elle tend à nous endurcir le cœur , et détruit cette confiance mutuelle si nécessaire à la conservation des liens qui nous unissent réciproquement , et sans lesquels nous verrions l'homme plus féroce que les animaux des forêts.

Si toutes les qualités précieuses qui , dans votre Seigneurie , s'embellissent encore des grâces de la politesse et du grand usage du monde ; si , moins solitaires , elles se mêlaient davantage à la société , le vice cacherait bientôt son front hideux ; tout ce qui peut commander l'estime paraîtrait en pleine vue , et (j'en ai l'assurance) deviendrait le parti dominant. Oui , la vertu est trop aimable pour se renfermer dans la solitude ; le monde doit être le théâtre de ses actions. Elle est douce , bonne , indulgente ; qu'elle pa-

raisse dans sa forme naturelle , et tous les cœurs lui seront ouverts ; que les manières aimables, insinuanes de la politesse l'accompagnent toujours , cette politesse qui sait même donner des grâces au vice et dissimuler sa laideur ; qui , loin de faire valoir ses propres avantages , adoucit un sentiment pénible d'infériorité , et donne à chacun la satisfaction de soi-même et des autres.

Une personne vient m'interrompre , et je suis forcé de remettre à demain les choses que j'avais encore à communiquer à votre Seigneurie.

J'ai l'honneur d'être , Monseigneur , de votre Seigneurie ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur ,

William FERMOR.

LETTRE CI.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

25 mars.

VOTRE frère m'a fait un plaisir que je ne puis vous rendre, ma chère, en m'instruisant de la nouvelle qu'il a reçue de votre mariage. Je connais Temple ; il possède, avec un extérieur très-agréable, un esprit vif et plein d'agréments ; il a de plus, dans le caractère et les manières, ce qu'il faut pour entretenir l'imagination d'une femme dans une activité continuelle, dans cette douce agitation qui doit lui conserver long-temps sa tendresse.

Il a, je trouve, le juste degré de coquetterie nécessaire pour prévenir cette ennuyeuse monotonie d'existence qui ne suit que trop souvent l'hymen, et

qui serait insupportable à des caractères de la trempe des nôtres.

Il jouit aussi d'une très-belle fortune, considération qui, selon moi, n'est pas à dédaigner dans le mariage.

Enfin il a tous les avantages que je voudrais précisément dans celui qui déterminera mon choix.

Faites à l'aimable époux mes sincères félicitations, et dites-lui que s'il n'est pas le plus heureux des mortels, il faut qu'il renonce à toute prétention au bon goût, et que s'il ne vous rend pas la plus heureuse des femmes, il perd également tous ses titres à ma faveur et à celle de tout le sexe.

J'avais bien l'intention de vous dire à ce sujet beaucoup de jolies choses; mais, à vous parler franchement, je ne m'y trouve guère disposée, car je suis d'une humeur excessive. Fitzgerald n'a pas eu l'attention de nous faire une visite depuis plusieurs jours; il

passé tous ses moments auprès de cette dame Labrosse qu'il sait très-bien que je déteste , et qui n'a véritablement pour elle qu'un teint passable et une modeste assurance d'elle-même.

J'ai bien un peu provoqué son dépit, mais il ne devait pas aller jusque là ; au reste , tout comme il voudra. Je ne pense pas que mon cœur se brise de douleur-, parce que mon orgueil est légèrement blessé. J'aurai peut-être le courage de vivre pour satisfaire ma vengeance.

Je suis affectée, Lucie, parce que je commençais réellement à prendre un goût sérieux pour le coupable ; heureusement c'est un secret dont il n'est pas confident. Je le verrai demain chez le gouverneur, et je présume qu'il viendra me faire amende honorable. J'ai quelque doute que je pourrai bien , malgré ses torts , lui accorder la faveur de danser avec moi ; comme un refus

paraîtrait fort étrange à la société, je crois que décidément je lui ferai cet honneur.

Adieu. Votre amie ,

BELL FERMOR.

Onze heures du soir.

Si je lui pardonne jamais , Lucie , j'aurai perdu toute l'énergie de l'esprit de mon sexe. Le croiriez-vous ? Il a eu l'insolence de danser avec madame Labrosse toute la soirée chez le gouverneur ; je ne lui pardonnerai certainement pas. Il existe peut-être des hommes d'un mérite égal au sien ; mais n'importe. En vérité , c'est lui faire trop d'honneur que d'être piquée de sa conduite. Au point où nous en étions , je ne l'aurais pas cru capable d'un pareil procédé.

Adieu.

J'avais une telle persuasion qu'il me prierait à danser , que j'ai refusé le co-

lonel H***, un des hommes les plus agréables de la ville, et c'est pourquoi je n'ai pu danser de toute la soirée. Je vous l'avoue, rien ne m'a plus mortifiée que les regards impertinents des femmes; c'est une vexation inouïe dont il faut que je tire vengeance.

Votre frère se conduirait-il de cette manière avec Émilie? Mais puis-je comparer aucun homme à lui? Savez-vous qu'Émilie et ce pauvre Rivers ont eu la complaisance de ne pas danser une seule fois, afin que l'on trouvât moins extraordinaire que je fusse toute la soirée sur ma chaise? Nous avons joué aux cartes eux et quelques personnes, et Rivers a voulu se mettre de ma partie. Ce bon procédé lui aurait gagné le cœur d'Émilie s'il ne l'eût déjà possédé.

Bonsoir.

LETTRE CII.

Le colonel Rivers , à mistriss Temple.

Onze heures du soir.

JE suis allé deux fois à Sillery, dans le dessein de faire l'aveu de ma passion, et d'expliquer tous mes sentiments à ma chère Émilie ; mais il y avait du monde, et je n'ai pu trouver l'occasion que je souhaitais.

Si le hasard me l'eût offerte cette occasion que je désire , je ne sais pas si j'en aurais profité ; une sorte d'embaras , de timidité , suit toujours la vraie tendresse , et je crains de lui montrer le cœur d'un amant , si , n'étant pas aimé , je perdais alors le bonheur que je trouve à présent à la voir comme un ami. Pourrais-je renoncer jamais aux délices que me causent sa vue , le doux

son de savoir , et plus encore au charme que j'éprouve à suivre toutes les pensées , chacun des nobles sentiments qui l'animent comme ils s'élèvent dans son âme franche et délicate.

Enfin , ma Lucie , je ne puis absolument vivre sans son estime et son amitié. J'ai bien quelques motifs d'espérer ; ses yeux , ses attentions , sa manière d'être à mon égard , me donnent l'idée flatteuse que je suis aimé ; mais je n'en ai pas la certitude ; et le seul doute que je puisse être dans l'erreur , me fait craindre une explication où je cours le danger de perdre tout le bonheur que je goûte dans sa paisible amitié.

Cependant je vais surmonter cette ridicule timidité ; s'il est excusable de l'éprouver , il ne l'est pas de l'entretenir. J'ai demandé ma voiture , et je suis déterminé à commencer ma première

(174)

attaque ce matin, en homme de courage, en valeureux guerrier.

Adieu. Votre affectionné frère,

Edouard RIVERS.

P. S. On m'apporte un billet de miss Fermor, à laquelle je venais d'écrire à ce sujet. Le voici :

Au colonel Rivers, à Québec.

Sillery, vendredi matin.

Vous êtes un sot, et n'avez pas la moindre connaissance des femmes. Venez dîner à Sillery ; nous irons prendre l'air ensuite ; et si vous êtes encore timide dans une voiture fermée, je vous donne votre congé.

Adieu. Je vous attends.

BELL FERMOR.

LETTRE CIII.

Le colonel Rivers , à mistriss Temple.

Onze heures du soir.

C'EST un ange , ma chère Lucie ! nulle expression ne pourrait la dépeindre. Je suis le plus heureux des hommes ; je lui ai fait l'aveu de ma passion , avec le trouble , la brûlante émotion d'un amour véritable , et l'attention la plus flatteuse semblait recueillir toutes mes paroles. Elle n'a prononcé que peu de mots ; mais son regard , sa physionomie , le son de sa voix , sa rougeur , le profond silence qu'elle a gardé !... Comment pourrais-je douter jamais de sa tendresse ! Ses yeux charmants n'ont-ils pas trahi mille fois le doux secret de son cœur , dans ce moment de délices ?

Ma Lucie , nous étions formés l'un

pour l'autre ; nos âmes sont d'intelligence ; toutes nos pensées, toutes nos idées sont les mêmes , depuis le premier instant où je la connus.

J'aurais mille choses à vous dire ; mais la joie trouble mon imagination , et je sais à peine ce que vous trace ma plume. Elle m'a permis de lui écrire ; que ne m'a t-elle pas dit , Lucie , dans cette permission ?

Je ne puis me coucher encore ; je vais aller me promener une ou deux heures dans la ville. Cette soirée est délicieuse ; c'est la plus agréable que j'aye vue de ma vie , même dans le Canada. Le jour ne répand guère plus de clarté.

Une heure du matin.

Je viens de faire une promenade charmante ; la lune brillait avec un éclat qui ne m'avait jamais autant frappé. Un millier de météores s'élevant de toutes

parts dans les airs, venaient encore ajouter à sa lumière éblouissante. Je suis resté long-temps immobile, les yeux attachés sur cette aimable planète, et je pensais avec délices que ses doux rayons éclairaient aussi mon Émilie.

Bonsoir, ma chère Lucie; je vous aime au-delà de toute expression. Je vous ai toujours aimée tendrement; mais, cette nuit, mon cœur éprouve une douceur d'affection qui m'était encore inconnue. Cette aimable femme a renouvelé tout mon être. Ah! c'est de ce jour seulement que je puis compter le premier instant de ma véritable existence.

Adieu. Votre affectionné frère,

Edouard RIVERS.

LETTRE CIV.

Le même , à la même.

JE viens de recevoir un billet de sa main chérie , où elle m'engage à m'interposer entre Bell Fermor et son amant , pour dissiper une querelle qui s'est élevée entre eux. Votre amie s'est conduite en jeune imprudente ; son esprit de coquetterie l'entraîne sans cesse à des inconséquences ; mais , à mon avis , Fitzgerald mérite au moins autant de reproches.

Sa manière d'être à son égard dans la dernière assemblée du gouverneur , est inexcusable : rien ne pouvait l'autoriser à l'exposer , comme il l'a fait , aux regards , aux sourires malins d'un cercle entier de femmes , dont la plupart sont jalouses de ses agréments.

Un amant devrait supporter aisément

de petits caprices , lorsqu'il trouve , pour l'en dédommager , toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui distinguent Bella. Réellement , je me croirais obligé de faire tout ce qui dépend de moi pour amener cette affaire à une heureuse fin , lorsqu'Émilie ne m'en aurait pas témoigné le désir , puisque , dans le principe , je suis la cause innocente de leur brouillerie. D'après mon opinion , c'est à lui qu'il appartient de faire les premières ouvertures de paix , et de solliciter son pardon ; et comme je suis l'ami sincère de l'un et de l'autre , je me crois en droit de lui dire franchement tout ce que je pense à cet égard. Il l'aime avec beaucoup de tendresse , et je suis persuadé qu'il souffre extrêmement de cette mésintelligence , quoiqu'un sot orgueil l'empêche de voir ou de suivre le meilleur parti qu'il aurait à prendre dans une pareille circonstance.

Toute ma crainte est qu'un frivole ressentiment ne l'engage dans une intrigue avec la dame en question , et ne lui devienne par la suite très-importune , car c'est une femme galante.

Il est beaucoup plus facile de commencer une liaison de cette nature , que de la rompre ; et un homme , alors même que son cœur reste libre , devrait toujours se tenir en garde contre toute espèce d'attachement où ses plus douces affections ne sont pas réellement engagées. La passion, ou plutôt la vanité , pourra s'amuser d'une intrigue passagère ; mais , si l'on exige des attentions suivies , le moindre degré de constance , le cœur doit se révolter, ou l'amant tombe lui-même dans un esclavage aussi pénible que celui d'un mariage sans inclination.

Temple vous dira combien cette réflexion est juste ; car je l'ai vu souvent conduit par l'amour propre dans cette

situation désagréable. J'espère que je n'arriverai pas trop tard pour en sauver Fitzgérald.

Dix heures du soir.

Tout va bien; son âme fière s'est enfin soumise : il a demandé grâce , et on lui a pardonné. Vous ne pouvez vous figurer combien ils sont reconnaissants l'un et l'autre envers moi , d'avoir employé toute mon éloquence à leur persuader ce que tous les deux souhaitaient dès le premier moment. J'aime à donner des conseils , lorsque je suis sûr d'avoir , de mon côté , le cœur de la personne qui les reçoit. Ils avaient l'un et l'autre des torts ; mais je cherche toujours à préserver les dames de tout ce qui pourrait , en la moindre chose , blesser la dignité de leur caractère. Un peu de fierté en amour leur convient , et nullement à nous ; et dans ces occasions , il est toujours de notre devoir de nous soumettre.

Je n'ai jamais vu deux êtres plus heureux qu'ils le sont aujourd'hui, que j'ai ménagé, autant que je l'ai pu, l'amour propre des deux côtés, et que j'ai pris sur moi toute la peine et les difficultés de la réconciliation ; car Bell ne sait pas que j'ai parlé à Fitzgerald en particulier, et il ignore, lui, que je l'ai fait à la requête d'Émilie ; ma conversation avec lui, relativement à ce sujet, paraissait accidentelle, et je fus obligé de les laisser ensemble, ayant des affaires pressantes qui m'appelaient à la ville ; mais mon Emilie m'a remercié par un sourire qui m'aurait payé mille fois ce léger service.

Jé ne puis retourner avant demain à Sillery. Que cette soirée va me paraître longue ! Adieu, ma chère Lucie ! mes vœux les plus tendres vous suivent partout.

Votre affectionné frère,

Edouard RIVERS.

LETTRE CV.

Miss Fermor , à mistriss Temple.

FITZGÉRALD s'est amendé ; il est venu très-humblement chercher son pardon : il m'a bien assuré qu'il n'avait pas eu la moindre intention de me déplaire chez le gouverneur ; mais que , d'après ma conduite , il avait craint de m'être importun , en s'adressant à moi comme à l'ordinaire.

J'ai bien pensé , dès le principe , qu'il ne tarderait pas à revenir. Pour moi , tant qu'il n'aurait pas fait cette démarche , je n'aurais assurément pas souffert que mon père lui fit aucune invitation de venir à Sillery. Il était facile de voir que la cause de sa négligence venait uniquement du dépit ; en vérité , Lucie , n'aurait-il pas été bien

extraordinaire qu'une femme du genre de madame Labrosse pût rivaliser avec moi ? Je suis un peu plus jeune , et peut-aussi bien , si je dois en croire ma glace et l'opinion des hommes. Entre nous , il y a quelque légère différence : elle n'a qu'un peu de fraîcheur qui l'empêche d'être décidément laide , et vous savez , Lucie , que ces femmes d'une extrême blancheur sont toujours insipides. Il n'y a pas un seul homme dans ce pays qui la trouve à son gré , quoiqu'elle leur fasse à tous mille avances : elle n'a pas une qualité , point de finesse ni d'agrément dans l'esprit , pas le moindre jugement ; rien enfin qui puisse faire supporter la médiocrité de ses charmes.

Son projet de chercher à s'attacher Fitzgerald est d'une impertinence qui n'est pas concevable , surtout lorsqu'elle ne peut ignorer qu'il est connu dans tout le pays pour mon amant. Je la dé-

teste , Lucie , je vous l'avoue ; aucune expression ne peut rendre la haine que je lui porte.

J'espère bien me venger , à notre première entrevue , de sa conduite insolente à mon égard , dans la dernière assemblée du gouverneur. Je ne pardonnerai jamais à Fitzgérald , s'il a pour elle la moindre attention.

Émilie vient de lire ma lettre , et me dit qu'elle ne me croyait pas susceptible d'être femme à ce point. Elle veut que je sois toujours très-polie avec cette dame Labrosse ; mais je ne peux le lui promettre , Lucie ; non certainement je ne le serai pas.

Les Françaises ne sont pas supportables ; elles s'imaginent que l'assurance et la vanité doivent remplacer en elles le manque de toutes les vertus. Elles oublient que la douceur , la délicatesse et la sensibilité sont des charmes attirants , parce qu'ils leur sont étrangers ;

cependant quelques-unes de celles que nous voyons dans ce pays sont assez jolies ; elles ont de plus une certaine vivacité qui les rend tolérables.

Vous direz sans doute, avec Emilie, que toutes ces réflexions viennent du dépit : ainsi donc je les bornerai là ; seulement, ce que je veux encore ajouter à ce sujet, c'est que, pour lui montrer combien il est facile d'être polie avec une rivale, je lui souhaite le plaisir de voir à Québec une autre Française que je pourrais citer.

Bonsoir, ma chère ; dites à Temple mille choses amicales de ma part.

Votre amie,

BELL FERMOR.

Je vous avouerai cependant que j'ai encouragé Fitzgerald d'un regard tendre ; son retour me faisait tant de plaisir, que je n'ai pu conserver l'air dédaigneux que je m'étais proposé de

garder avec lui. Je crains bien, Lucie, que, dans tout ce qui regarde l'amour, nous ne soyons aussi folles les unes que les autres.

LETTRE CVI.

Miss Lucie , au colonel Rivers.

VENEZ me voir, ma chère Bella, j'ai mille choses à vous dire ; j'ai besoin de vous parler de mon aimable Rivers, de vous découvrir toute la faiblesse de mon âme.

Non, ma chère, je ne puis l'aimer davantage ; rien ne peut ajouter au sentiment passionné qu'il m'inspire. Dès le premier instant où je le connus, mon cœur lui fut entièrement soumis. J'ignorais si j'avais quelque charme à ses yeux ; mais le véritable amour se nourrit de lui-même, et ne dépend ja-

mais de l'idée flatteuse qu'il est payé de retour. Je l'aurais aimé, lorsqu'un autre eût été l'objet de ses plus chères affections.

L'aveu qu'il m'a fait de sa passion m'a rendue la plus heureuse des femmes; mais elle n'a pas augmenté la tendresse de la mienne; c'était impossible. Avec quelle douceur, quel respect, quelle timidité ce tendre aveu sortait de sa bouche! Il est plus qu'un homme, ma chère, et tous mes sentiments sont pleinement justifiés.

Je l'aime, Bella! Aucune expression ne peut rendre à quel point il m'est cher!

La tendre passion qui remplit mon cœur est la première, et sera la dernière de ma vie. Jamais un soupir ne s'élèvera dans mon sein, qu'il ne soit pour mon Rivers.

Pardonnez-vous à toute la faiblesse d'une âme qui, jusqu'à présent, n'a

jamais osé s'ouvrir à vous, et dont vous êtes aujourd'hui la seule confidente ?

Que vous dirai-je, Bella ? Tout le monde me paraît insipide : rien ne peut m'égayer ni même fixer mon attention. Je ne trouve de plaisir que dans la société de Rivers, et je ne compte pas dans ma vie les heures de son absence.

Je sais bien que cette exaltation de tendresse est appelé folie ; mais cette folie fait tout le bonheur de mon existence.

Vous aimez, Bella ; ainsi j'espère que vous verrez d'un oeil indulgent la faiblesse de votre amie,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CVII.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

OUI, ma chère Emilie, j'aime ; du moins je le crois ; mais , grâces au ciel, ce n'est pas tout-à-fait à votre manière.

Je préfère Fitzgerald à tous les autres hommes ; cependant *je compte dans ma vie les heures de son absence* , et quelquefois il m'arrive de les passer assez gaîment , si le hasard me fait rencontrer un homme agréable ; enfin j'accueille avec plaisir la flatterie , les hommages des autres admirateurs, quoique j'accorde une tendre préférence à ceux de Fitzgerald.

Je l'aime , sans doute , puisque cette dame Labrosse m'inspirait de la jalousie ; mais , en général , je ne m'alarme pas lorsque je le vois adresser des

choses flatteuses à d'autres femmes. Peut-être mon orgueil se trouvait-il aussi blessé que mon amour, au sujet de madame Labrosse.

Je crois que l'amour est une plante qui diffère autant d'elle-même que les divers sols où elle prend racine. Chez nous autres coquettes, elle est comme transplantée dans une terre étrangère, et ce n'est qu'une tige faible qui s'élève avec peine ; mais elle se retrouve dans son propre climat chez vous autres, êtres à sentiment.

Bonjour. Je vais monter chez vous dans un instant.

Votre

BELL FERMOR.

LETTRE CVIII.

Miss Montaigu , à miss Fermor.

Vous n'êtes pas alarmée, dites-vous, de le voir aimable avec d'autres femmes! Croyez-moi, vous ne connaissez rien de l'amour.

Je l'avoue, Bella, je pense toujours voir une rivale dans chacune de celles dont les yeux se portent sur mon Rivers; je crois découvrir dans son maintien, dans sa physionomie, l'indice d'une passion aussi vive que la mienne. Je me trouble, je pâlis, mon cœur est prêt à défaillir, si je vois ses regards attachés sur une autre femme; je tressaille d'effroi à la seule possibilité de son changement; je ne puis même supporter l'idée qu'un temps viendra peut-être où je serai moins chère à mon Rivers, que

je ne le suis aujourd'hui. Dites, Bella, croyez-vous possible qu'une femme, dont le cœur n'est pas engagé, puisse rester un seul moment insensible auprès de mon Rivers ?

Il a tout ce qui peut séduire une âme tendre : délicatesse, douceur, sensibilité ; l'esprit fin qui se peint dans ses yeux avec tant d'éloquence ; les grâces de son maintien, de sa personne, le son de sa voix !..... Ma chère Bella, je ne l'ai jamais entendue cette voix qui pénètre l'âme, sans éprouver une émotion de tendresse qu'il est impossible de concevoir.

Mais j'ai tort de nourrir mon imagination de tout ce qui peut encore augmenter l'ardeur d'un sentiment qui n'est déjà que trop vif ; allons, que son idée chérie cesse de m'occuper ainsi ! Je n'en parlerai plus : vous, ma chère Bella, ne m'en dites plus rien ; entretenez-moi plutôt de Fitzgerald : il n'est

pas à craindre que votre passion ne s'accroisse avec trop de violence.

Je voudrais, ma chère amie, qu'une affection plus tendre vous unît à Fitzgerald, car vous excuseriez davantage la faiblesse de mon cœur : je rougis de ne pouvoir la cacher, même à vos yeux.

Quoi, j'en rougirais !... non, je dois plutôt m'enorgueillir d'aimer le plus aimable et le plus parfait des hommes.

Parlez-moi de lui sans cesse, et toujours Bella ; je ne puis souffrir aucun entretien dont il n'est pas le sujet.

Quelqu'un m'interrompt.

Adieu.

Émilie MONTAIGU.

P. S. Je suis toute tremblante, ma chère, il est à la porte. Comment pourrai-je me trouver avec lui, sans trahir l'excès de ma passion ? Venez bien vite au salon, je ne veux pas y

paraître sans vous ; votre père est venu me chercher, mais je n'irai pas que vous ne me suiviez. Je ne puis le voir seul aujourd'hui ; mon cœur est trop ému ; il ne doit pas savoir à quel point il est aimé.



LETTRE CIX.

Le colonel Rivers , à mistriss Temple.

JE me trouve dans ce moment fort embarrassé, ma chère Lucie ; madame Desroches vient d'arriver à Québec ; il est impossible que je n'aye pour elle que les simples égards de la politesse ; et cependant mon Emilie possède mon cœur tout entier, captive toute mon attention. Je ne sais qu'un moyen de les voir l'une et l'autre autant que je le désire, c'est de faire en sorte de les réunir le plus souvent possible. Je sou-

haïterais extrêmement que ma chère Emilie voulût se lier avec elle ; mais c'est un point de la plus grande délicatesse à ménager.

La réflexion n'aura-t-elle pas quelque chose de cruel pour madame Desroches ? Je connais la générosité de son âme , mais je connais aussi la faiblesse du cœur humain : pourra-t-elle voir avec plaisir une rivale préférée ? Ma Lucie, je n'ai jamais eu si grand besoin de vos conseils ; je vais consulter l'avis de Bell Fermor , qui sait tout ce qui se passe dans le cœur de mon Emilie.

Onze heures du matin.

Je suis allé faire une visite à madame Desroches ; elle m'a reçu avec un trouble et un empressement trop visibles , pour ne pas être observés par ceux qui étaient présents. Elle a rougi ; sa voix était altérée lorsqu'elle m'adressait la parole , et ses yeux avaient

une douceur qui semblait me reprocher mon insensibilité. J'étais cruellement affecté de cette idée, qu'elle éprouvait pour moi un sentiment qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui rendre ; je craignais d'augmenter encore ce malheureux penchant, et j'osais à peine rencontrer ses regards.

Je suis comme un criminel, en présence de cette aimable femme ; je crois qu'il est nécessaire, pour notre repos mutuel, que je ne la voye que rarement ; cependant, quelle idée concevra-t-on de ma négligence, après les attentions particulières qu'elle m'a montrées, et les témoignages d'amitié qu'elle m'a donnés aux yeux de tout le monde ? Je ne sais à quel parti m'arrêter. Je vais aller à Sillery.

Adieu, jusqu'à mon retour.

Neuf heures du soir.

J'ai sollicité ma chère Emilie de vou-

loir bien admettre madame Desroches au nombre de ses amis, et j'en ai prié de lui faire une visite demain matin. Elle a changé de couleur à cette demande, mais elle a promis de me l'accorder. Je me repentirais presque de ce que j'ai fait. Je dois accompagner demain Emilie et Bella chez madame Desroches ; je crains bien de les présenter de fort mauvaise grâce.

Adieu.

Votre affectionné frère,

Édouard RIVERS.

LETTRE CX.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

AURIEZ-VOUS cru, ma chère, qu'il aurait sollicité de moi une telle preuve de mon envie de l'obliger ? Mais que demandera-t-il jamais à son Emilie

qu'elle ait le pouvoir de lui refuser ? Je verrai son amie , cette madame Desroches ; j'irai même jusqu'à l'aimer , s'il est possible à une femme de porter à ce point la générosité. Elle a pour lui le plus tendre penchant ; il la voit beaucoup ; on dit qu'elle est aimable. J'aurais souhaité que son voyage de Québec fût un peu retardé.

Mais il arrive : il entre ; ses yeux semblent me remercier de cet excès de complaisance. Ah ! que ne ferais-je pas pour lui causer la moindre satisfaction.

Six heures du soir.

La trouvez-vous si jolie , ma chère ? Elle a de beaux yeux ; mais ne vous semble-t-il pas qu'ils ont plus de feu que de douceur ? Elle a dans les manières une vivacité qui , je l'avoue , m'a déplu extrêmement. Aurait-elle montré cette indifférence et cette légèreté , si elle eût aimé comme moi ?

Croyez-vous, Bella, qu'une Française puisse éprouver le sentiment de l'amour? La vanité n'est-elle pas l'unique passion dont elle soit susceptible?

Puisse Rivers n'être pas trompé dans la persuasion où il est qu'elle a pour lui un attachement si tendre ! N'avez-vous pas trouvé qu'il y avait un peu d'affectation dans les égards et les soins particuliers qu'elle me témoignait? J'ai peine à croire qu'elle ne soit pas artificieuse; peut-être suis-je prévenue injustement contre elle; il est possible qu'elle soit aimable; mais, je vous le dis franchement, elle ne me plaît pas du tout.

Rivers m'a demandé pour elle mon amitié; je crains bien qu'il ne soit hors de mon pouvoir de la lui donner. L'amitié, comme l'amour, est l'enfant de la sympathie, et non de la contrainte.

Adieu. Votre

Emilie MONTAIGU.

LETTRE CXI.

Miss Fermor, à miss Montaigu.

Lundi.

LE billet que vous trouverez ci joint, ma chère, est autant et peut-être plus pour vous que pour moi ; je pardonne à la dame de vous donner sur moi le prix de la beauté : n'est-ce pas la plus grande preuve que vous puissiez recevoir de mon amitié ? Cependant, qui sait ? il pourrait bien se faire que j'eusse été piquée, si la préférence vous eût été accordée par un homme ; mais je puis supporter avec tranquillité que les femmes vous jugent la plus belle.

Dictez une réponse à votre petite amie, qui attend vos ordres à son bureau.

Adieu.

*Billet du colonel Rivers , à miss
Fermor.*

Lundi.

QUE ne vous dois-je pas , ma chère Bell , à vous et à votre aimable amie , pour la complaisance que vous avez eue hier de faire une démarche qui m'oblige au-delà de l'expression ! Madame Desroches est enchantée de vous ; mais , sans doute vous ne serez pas offensée si je vous dis qu'elle accorde une petite préférence à Emilie. Sa figure angélique l'a frappée ; elle pense qu'il faudrait qu'un homme fût insensible , pour la voir sans l'aimer ; qu'elle n'a jamais rencontré de physionomie aussi touchante que la sienne : c'est là son expression.

Cependant elle rend parfaitement justice à vos charmes , quoique la beauté d'Emilie semble lui faire une impression plus douce ; elle dit même que

vous êtes peut-être plus généralement au goût des hommes.

Elle se propose de vous aller présenter ses devoirs à l'une et à l'autre cette après-dînée : elle m'a fait prier de l'accompagner; comme la course est un peu longue, je désirerais que nous eussions le plaisir de vous rencontrer à votre maison.

Je suis, ma chère Bell, avec une tendre amitié,

Votre dévoué serviteur,

Edouard RIVERS.

LETTRE CXII.

Miss Montaigu, à miss Fermor.

TOUJOURS madame Desroches ! mais qu'elle vienne ; réellement, ma chère, elle est artificieuse : elle veut le séduire par cette apparence de générosité ; je

ne puis répondre à l'intérêt particulier qu'elle me témoigne ; non , je ne l'aime pas , mais je la recevrai poliment.

Il est trop souvent avec elle ; au reste ce n'est pas de cela dont il s'agit maintenant. Si l'affection la plus tendre peut satisfaire son cœur , je n'ai rien à craindre ; mais il est impossible qu'un sentiment aussi vif que celui qu'il m'inspire , n'entraîne pas avec lui des sollicitudes continuelles. En vérité , ma chère , il ne sait pas combien je l'aime. Adieu.

Votre

Emilie MONTAIGU.

LETTRE CXIII.

La même , à la même.

Lundi soir.

OUI , sans doute , ma chère Bella , j'ai toute la faiblesse de mon sexe. Je suis

honteuse de vous avouer les mouvements qui se passent en moi; le croiriez-vous ? Je ne puis surmonter l'éloignement que j'ai pour madame Desroches; elle m'a dit mille choses obligeantes: elle m'a fait l'éloge de mon Rivers, et je n'ai pu lui répondre; j'ai même senti des larmes toutes prêtes à couler. Que doit-elle penser de moi ? Je trouve quelque chose de si ridicule dans la jalousie qu'elle m'inspire, que j'ai peine à me la pardonner à moi-même.

Je ne puis concevoir sa manière d'être à mon égard ; elle n'est pas naturelle : non seulement elle a pour moi les prévenances de la politesse, mais aussi tout ce qui semble annoncer un sentiment d'affection ; elle paraît sentir et plaindre l'embarras où je me trouve en sa présence : elle est où la plus dissimulée ou la plus noble des femmes. Adieu.

Votre

Emilie MONTAIGU.

LETTRE CXIV.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

Nous allons faire une partie de campagne dans une ferme du voisinage, où plusieurs personnes doivent se réunir à nous pour former un bal. La neige diminue tous les jours, par la chaleur excessive du soleil, qui est déjà plus ardente qu'elle n'est au mois de mai en Angleterre. Nos plaisirs d'hiver sont presque à leur fin.

Mon père conduit madame Desroches, qui est de notre partie, et votre frère est le conducteur d'Emilie. J'espère que notre petite folle pourra maintenant se calmer un peu ; il faut, Lucie, qu'elle soit bien modeste, pour être jalouse d'une femme agréable, à la vérité, mais qui est moins jeune et

beaucoup moins jolie qu'elle, et qui, d'ailleurs, paraît ne souhaiter des sentiments de Rivers que son amitié.

Mais je n'ai rien à dire à cet égard ; je n'en ai pas le droit, après avoir été moi-même assez faible pour me trouver blessée des attentions de Fitzgerald, envers une femme du genre de madame Labrosse ; attentions qui, je l'avoue, m'ont piquée au vif.

Vraiment je crains bien que nous ne soyions toutes les mêmes dans ces sortes de choses ; ainsi nous devons avoir sur ce point quelque indulgence les unes pour les autres.

Cependant, Emilie et moi, nous différons dans nos idées sur l'amour. C'est l'affaire importante de sa vie, et c'est l'amusement de la mienne ; c'est la pensée de tous ses moments, l'unique aliment de son âme, et ce n'est pour la mienne qu'un agréable assaisonnement. Pour m'expliquer d'une autre

manière, elle aime comme une femme passionnée, et moi comme un homme sensible; car vous savez que les hommes, comparés aux femmes, aiment en général dans la proportion d'un à vingt.

Je trouve, Lucie, que c'est un grand tort des parents, de donner une éducation si différente à des êtres qui sont faits pour vivre ensemble.

Tous les moyens possibles sont mis en usage, même dès l'enfance, pour adoucir le caractère des femmes, et donner de la dureté à celui des hommes. Il me semble qu'on devrait suivre une marche toute contraire; car ces derniers ne sont déjà que trop insensibles par leur nature, et nous apportons en naissant bien assez de tendres dispositions à l'amour et aux plus douces affections. Votre frère est presque le seul de tous les hommes que je connais, qui réunisse la sensibilité de notre sexe au

caractère et à la fermeté du sien ; avantage précieux que remarquent toutes les femmes de la société, et qui aide beaucoup à le rendre ce qu'il est partout, le favori des belles. Peut-être quelques-unes de celles qui ne savent pas apprécier le moral pourront-elles donner à un fat la préférence sur lui ; mais je soutiens qu'il n'est pas une femme de sens et de mérite qui puisse se lier avec le colonel Rivers, sans lui accorder un sentiment quelconque d'affection.

A propos des femmes, Lucie, je crois que la partie estimable de notre sexe n'est divisée qu'en deux classes seulement ; l'une est pour la tendresse, et l'autre pour la vivacité.

La première, où je place Emilie au plus haut rang, est infiniment plus capable de sentir le bonheur ; mais, pour contre-balancer un tel avantage, elle est également susceptible d'éprouver le

sentiment du malheur au même degré. Quant à nous autres de la seconde classe, nous dont les sensations ne sont pas aussi vives, nous ne sommes peut-être pas moins heureuses, tout bien considéré, du moins j'en ai la persuasion.

Par exemple : si Emilie et moi nous sommes unies quelque jour à nos amants d'aujourd'hui, elle aura sans doute une portion de félicité plus exquise que la mienne ; mais si la tendresse de nos époux venait à s'altérer, ou si quelque circonstance nous forçait à nous éloigner l'un de l'autre, je suis très-portée à croire que ma situation deviendrait alors la plus agréable.

Je pourrais m'attrister un mois du changement de mon époux, ou de son absence ; puis ensuite je chercherais un consolateur, tandis que la tendre Emilie, pâle,

« Immobiles comme les statues élevées sur un monument. »

s'éteindrait dans un mal de consomp-
tion.

Adieu. La société n'attend plus que
moi pour partir.

Votre amie ,

BELL FERMOR.

Mardi à minuit.

Nous venons de passer une journée
très-agréable, Lucie; une espèce de petit
bal assez joli , et tout le monde en dis-
position de gaité. J'ai dansé avec Fitz-
gerald qui , je crois , ne m'avait jamais
paru aussi bien : il n'y a rien , je trouve,
qui sache égayer davantage qu'un amour
satisfait ; Emilie est d'une vivacité char-
mante : les yeux de votre frère ne l'ont
pas quittée un instant, et sa rougeur sem-
blait annoncer que son attention parti-
culière ne lui avait pas échappé ; je ne
l'avais pas encore vue si jolie qu'elle
l'est aujourd'hui.

Savez-vous ce que j'ai remarqué dans madame Desroches ? Emilie a montré pour elle beaucoup de soins et d'égards ; elle a répondu poliment à ses prévenances ; mais il m'a semblé voir une sorte de contrainte dans ses manières, très-différente de l'air aisé que je lui trouvais les derniers jours où nous l'avons vue ; l'assiduité passionnée de Rivers pour Emilie a fait sur elle beaucoup d'impression : enfin les dames semblaient avoir changé de caractère dans cette journée.

Nous avons fait , à notre retour , une collation chez votre frère ; et de ses fenêtres qui donnent sur la rivière Saint-Charles , nous avons eu le plaisir de contempler un des plus beaux spectacles qui aient jamais frappé mes yeux.

Vous saurez que la manière de pêcher dans ce pays pendant l'hiver , est de rompre la glace en plusieurs en-

droits , et de faire des ouvertures comme de petits viviers où les poissons viennent en prodigieuse quantité chercher de l'air , et se prennent aisément sur les bords.

Pour se préserver du froid excessif des nuits , les pêcheurs élèvent sur la rivière de petites cabanes de glaces qui sont arrangées dans la forme d'un demi-cercle , et s'étendent jusqu'à près d'un quart de mille ; la flamme du feu qu'ils allument dans l'intérieur , jète une lumière transparente dont l'éclat brillant est d'un effet qu'il est impossible de rendre et d'imaginer ; ces demi-cercles étoilés paraissent à l'œil comme un immense croissant de diamants sur lesquels le soleil darde perpendiculairement ses rayons.

Vraiment , Lucie , vous ne voyez rien dans l'Europe ; cette nation polie vous offre les beautés cultivées des arts ; mais pour voir la nature dans sa

noble et sauvage magnificence, venez faire une visite à votre frère, lorsqu'il sera prince du Kamaraskar.

Adieu. Votre amie,

BELL FERMOR.

La variété que l'on trouve ici dans les plus grands objets de la nature, comme dans les plaisirs, confirme l'opinion que j'eus de tout temps, que la Providence a rendu partout les inconvénients et les avantages de la vie à peu près égaux ; nous avons dans ce pays, même l'hiver, des amusements particuliers au climat, qui nous dédommagent des souffrances que nous éprouvions de sa rigueur.

Bonsoir, ma chère Lucie.

LETTRE CXV.

Le colonel Rivers, à mistriss Temple.

2 avril.

JE reçois à l'instant, ma chère, une lettre de Montréal, où l'un de mes amis me parle de quelques terres à vendre qui sont près du lac Champlain, et dont l'acquisition lui paraît plus avantageuse pour moi que celles que j'ai en vue dans le voisinage du Kamaraskar; il m'engage à les voir, et à faire promptement ce voyage, les rivières devant, sous peu de jours, être dangereuses à traverser, par la fonte des glaces.

Je me sens fort disposé à suivre ce conseil; et le motif, c'est que je suis convaincu maintenant que mon désir de faire naître une liaison d'amitié

entre Emilie et madame Desroches, la plus forte raison qui m'engageait à me fixer au Kamaraskar, était une imprudence. Ma conduite envers cette dernière a je ne sais quoi d'affectueux qui vient d'un mouvement de reconnaissance, et, si j'osais le dire, d'un sentiment de compassion que peut-être un observateur superficiel prendrait pour de l'amour, et qui peut même tromper sa tendresse, lui donner cette illusion et nourrir un sentiment qu'elle a pris la résolution de changer en amitié.

Et puis je mets aussi beaucoup de délicatesse dans tout ce qui regarde mon amour, et je ne voudrais pas laisser un moment supposer que mon cœur peut former un seul désir qui n'ait pas mon Emilie pour objet.

Dirai-je plus ? La rougeur, l'embarras de cette amie tendre, au premier instant où elle vit madame Desroches, m'apprirent que j'avais com-

mis une indiscretion, et que c'était l'amour-propre seul qui me faisait désirer une liaison particulière entre deux femmes dont le mérite distingué me rendait leur affection pour moi si flatteuse.

Je m'établirai sûrement dans le Canada ; maintenant je ne puis plus conserver aucun doute sur la tendresse d'Emilie, quoiqu'elle refuse obstinément d'être à moi ; les motifs de son refus me la rendent encore mille fois plus chère ; mais je me flatte que l'amour changera sa résolution.

Je pars dans une heure pour Montréal, et je vais, avant mon départ, à Sillery, prendre les ordres d'Emilie.

Sept heures du soir, Deschambeaux.

Je lui ai demandé son avis sur le lieu que je devais choisir pour mon établissement ; elle a fait plusieurs objections contre mon projet de me fixer

en Amérique, ajoutant que si j'y étais absolument déterminé, elle pensait que les environs du lac Champlain étaient préférables au Kamaraskar, d'après ce que l'on disait du climat des deux pays. Bell a souri, et le visage de ma douce Emilie s'est couvert à l'instant d'une rougeur que j'ai parfaitement comprise. Rien ne pouvait m'être aussi flatteur que ce léger incident. Si elle eût conservé près de madame Desroches le calme de l'indifférence, si elle eût supporté de sang-froid l'idée d'être fixée près d'elle, j'aurais douté, je crois, de sa tendre affection, car le soupçon et la crainte sont inséparables du véritable amour.

Mon courage vient d'être mis à la plus forte épreuve; si j'avais retardé mon voyage de deux ou trois jours, il ne m'aurait pas été possible de le continuer.

A chaque mouvement des chevaux,

nous entendions la glace craquer sous nos pas , bruit fort peu rassurant sur une rivière extrêmement profonde. Je vous avoue que si j'eusse prévu courir un semblable danger , je n'aurais pas entrepris ce voyage. Sans vouloir me flatter , j'ose assurer qu'il n'est pas un homme qui supporte avec plus de fermeté que moi un péril inévitable ; mais , je le dis aussi franchement , personne n'est moins empressé de le chercher lorsqu'il est possible de l'éviter sans nulle espèce d'inconvénient.

Je vais souper chez le seigneur du village qui vient de se marier , dit-on , avec une des plus belles femmes de la province.

Adieu , ma chère Lucie. Je vous écrirai de Montréal.

Votre affectionné frère ,

Édouard RIVERS.

LETTRE CXVI.

Le même , à la même.

Montréal, 3 avril.

JE suis arrivé, ma chère, dans cette ville, après une route pénible et dangereuse; nous avons été forcés de quitter la rivière à Deschambeaux, et de continuer notre chemin sur des neiges mouvantes, où chaque pas des chevaux les enfonçait presque tout entiers.

Je reçois une lettre de vous, par un officier qui arrive de New-Yorck, et qu'un vaisseau particulier avait apportée. Je suis heureux, ma Lucie, d'avoir de bonnes nouvelles de votre santé, et d'apprendre que l'affection de Temple pour vous, loin de s'affaiblir depuis votre mariage, semble, au contraire, augmenter chaque jour.

Vous me demandez quels sont les moyens de conserver cette affection à

laquelle vous avez raison de croire que votre bonheur est attaché.

Cette question est peut-être de ce qui touche à la vie humaine, la plus délicate et la plus importante à résoudre; le caprice, l'inconstance et l'injustice des hommes vous imposent dans le mariage une tâche extrêmement difficile.

La raison et la vertu conserveront sans doute l'estime; mais malheureusement l'estime seule ne suffit pas pour assurer le bonheur du lien conjugal; il faut encore un sentiment plus tendre; et la présence habituelle de l'objet aimé ne dispose que trop à tomber dans cette apathie qui, pour les caractères sensibles, est insupportable.

Plus vous êtes dans un rang élevé, et plus alors, si votre genre de vie mutuel vous rapproche l'un de l'autre, vous devez craindre cette funeste indifférence.

Les gens du peuple, dont les occupations journalières les divisent forcément du matin au soir, et dont la sensibilité n'a pu se développer dans leur grossière éducation, ne courent pas le danger de se lasser les uns des autres; et s'ils ne sont naturellement vicieux, vous les voyez en général heureux dans le mariage, tandis que les hommes d'une classe plus riche et plus distinguée, fussent-ils même vertueux, ne sont pas à l'abri de cette malheureuse altération de tendresse.

Au moment où l'on m'apportait votre lettre, j'étais occupé à lire les *Avis de madame de Maintenon à la duchesse de Bourgogne*, sur cet important sujet; il me vient l'idée de vous transcrire le passage qui regarde les femmes; je laisserai les conseils particuliers à la princesse, à toutes celles que cela peut intéresser.

« N'espérez pas un bonheur parfait ;
» il n'y en a point sur la terre.

» Votre sexe est le plus exposé à
» souffrir , parce qu'il est toujours dans
» la dépendance ; ne soyez ni fâchée ,
» ni honteuse de cette dépendance d'un
» mari ni de toutes celles qui sont
» dans l'ordre de la Providence.

» N'espérez pas que votre union vous
» procure une paix parfaite ; les meil-
» leurs mariages sont ceux où l'on souf-
» fre tour à tour l'un de l'autre avec
» douceur et avec patience ; il n'y en eut
» jamais sans quelque contradiction.

» N'exigez pas autant d'amitié que
» vous en aurez. Les hommes sont ,
» pour l'ordinaire , moins tendres que
» les femmes ; et vous serez malheu-
» reuse si vous êtes délicate en amitié ;
» c'est un commerce où il faut toujours
» mettre du sien. Demandez à Dieu
» de n'être point jalouse ; n'espérez
» pas faire revenir un mari par les

» plaintes, les chagrins et les repro-
» ches. Le seul moyen est la patience
» et la douceur : l'impatience aigrit et
» aliène les cœurs ; la douceur les
» ramène.

» En sacrifiant votre volonté, ne
» prétendez rien sur celle de votre
» époux : les hommes y sont encore
» plus attachés que les femmes, parce
» qu'on les élève avec moins de con-
» trainte. Ils sont naturellement tyran-
» niques : ils veulent les plaisirs et la
» liberté, et que les femmes y renon-
» cent. N'examinez pas si leurs droits
» sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils
» soient établis, ils sont les maîtres,
» il ne vous reste qu'à souffrir et à leur
» obéir de bonne grâce. »

Tels sont les conseils de madame de
Maintenon, à qui l'on ne peut refuser
d'avoir eu la connaissance parfaite du
cœur humain, puisqu'après un veuvage
de vingt ans elle sut enflammer, jus-

qu'au point d'unir secrètement à sa destinée un grand monarque , plus jeune qu'elle , environné de beautés jalouses de lui plaire , habitué à la flatterie , dans la plénitude du pouvoir , et couvert de gloire ; tant d'avantages ne servirent qu'à rendre son triomphe plus éclatant ; elle sut le retenir dans ses chaînes jusqu'aux derniers temps de sa vie.

Cependant , ma chère , n'allez pas vous effrayer du tableau qu'elle a fait du mariage , et ne vous imaginez pas comme elle que les femmes ne sont au monde que pour souffrir et nous obéir.

Que nous soyions généralement égoïstes et despotes , c'est une vérité dont je suis forcé de convenir ; mais il est des exceptions : quelques-uns préfèrent des moyens plus sûrs d'être heureux , et renoncent volontiers au titre de maître , pour lui en substituer un

plus cher et plus doux , celui d'ami ; les hommes sensés répugnent à ces coutumes où l'on traite votre sexe , comme s'il n'était créé que pour le bonheur de l'autre ; supposition injurieuse à la divinité , quoiqu'elle flatte notre tyrannie et notre amour-propre : oui , ma chère Lucie , croyez-le bien ; il est encore des hommes qui bornent tous leurs vœux à vous enchaîner dans les liens d'une tendre affection .

L'égalité est l'âme de l'amitié ; le mariage , pour donner une véritable félicité , lorsqu'il unit deux êtres , ne doit pas dévouer l'un comme un esclave à la volonté d'un maître impérieux ; l'idée pénible qu'un état de suggestion est nécessaire chez la femme , détruit en elle tout le charme de l'amour , et j'en suis tellement persuadé , que j'ai toujours souhaité que l'on bannît de la cérémonie du mariage le mot *obéir* .

Si vous me permettez d'ajouter mon sentiment à celui d'une dame qui possédait si bien l'art de plaire , je vous engagerai , ma chère , à étudier les goûts de votre mari et à chercher à en prendre vous-même pour tous les plaisirs qu'il paraît aimer davantage ; faites qu'il en trouve dans sa maison , mais ne lui témoignez jamais d'humeur s'il en cherche au-dehors ; il reviendra près de vous , plus empressé du charme de votre conversation ; ayez des appartements séparés , puisque la fortune vous en donne le moyen ; que votre mise habituelle soit élégante , mais jamais trop dispendieuse ; ayez une délicatesse extrême , jusque dans les moindres choses ; recevez ses amis avec l'empressement de l'amitié ; faites naître les petites parties de plaisir que vous savez lui être agréables , et tâchez d'y réunir la société qui lui convient le mieux ; soyez vive et enjouée dans votre

manière d'être habituelle avec lui dans votre conversation , mais en même temps cultivez avec soin cette précieuse intelligence que vous avez reçue de la nature , et qu'elle vous rende également capable d'être sa noble compagne, dans les moments sérieux de sa vie ; gardez-vous de négliger aucune des connaissances qui appartiennent à votre sexe , mais évitez toute affectation de savoir. Qu'une sage économie règne dans votre maison , et ne paraisse que par les effets.

N'imitiez pas ces femmes dont l'humeur chagrine fait payer cher à leur mari la fidélité qu'elles lui gardent ; que la vertu soit toujours en vous parée des grâces du sourire , et soyez bien assurée que l'enjouement est le premier indice de l'innocence.

Enfin , ma chère Lucie , faites que l'épouse vertueuse conserve encore les agréments de la séduisante maîtresse ;

conduisez-vous avec votre mari de la manière qui vous paraîtrait la plus propre à le fixer comme amant ; que l'idée de plaire ne vous quitte pas un instant , et vous ne pouvez manquer d'y réussir.

Après vous avoir donné ces conseils, ma chère Lucie , je veux aussi adresser un mot à Temple sur le même sujet. On a traité de mille manières différentes la conduite que les femmes devaient tenir dans le mariage , et personne ne s'est occupé de celle que le devoir impose également aux hommes ; comme s'il n'était pas essentiel au bonheur domestique que l'homme sût conserver le cœur de celle à qui son sort est lié , ou si la félicité de sa vie ne dépendait pas de cette possession , et qu'il pût se rendre heureux sans faire partager le sentiment de son bonheur.

Vous , mon cher Temple , vous avez une idée trop juste de ce qui doit constituer les vrais plaisirs , pour avoir cette

opinion ; vous voulez être aimé , tel a toujours été le but de vos désirs , quoique vous ne l'ayiez peut-être jamais atteint réellement jusqu'ici. Vous possédez maintenant un cœur plein de sensibilité , capable de vous aimer avec la tendresse la plus vive , et , par la même cause , susceptible de s'affecter profondément de votre négligence. Vous ne pouvez , mon cher Temple , veiller avec trop de soin à la conservation d'un trésor si précieux ; suivez à son égard chacun des conseils que je viens de lui donner , si vous voulez être heureux ; et , croyez-moi , le cœur des femmes est aussi délicat qu'il est tendre ; elles ont une sensibilité plus vive et plus profonde que la nôtre ; mais leur tendresse est aussi plus facilement blessée , et leur attachement plus difficile à recouvrer que le nôtre lorsqu'il est une fois altéré.

En même temps elles sont , par leur

nature et leur éducation , plus constantes que nous , et ne changent presque jamais l'objet de leurs affections qu'il ne les y force par de mauvais procédés. Ce motif doit excuser , en quelque sorte , un préjugé qui paraît injuste et cruel , celui de faire tomber sur le mari tout le ridicule et le mépris de la mauvaise conduite de sa femme.

Sur toutes choses , conservez les manières polies et les petits soins d'un amant , et gardez-vous de cette insouciance qui blesse toujours l'amour-propre. La tendre passion qui remplit un jour le cœur de l'homme nous est donnée dans les vues les plus sages , et nous ne devons l'abandonner qu'avec l'existence.

Il est une sorte de tendresse attentive que l'on ne peut bien expliquer , que les hommes d'un caractère mâle et courageux éprouvent , et qui plaît particulièrement aux femmes ; c'est aussi

pour nous une très-agréable sensation, et qui doit avoir les plus heureuses suites de les regarder comme des êtres que la Providence a mis sous notre protection, et dont le bonheur dépend de nous ; car cette considération est le lien le plus fort qui doit attacher à ce sexe faible un homme estimable et sensible.

Si je ne connaissais pas aussi bien Lucie, j'hésiterais peut-être à vous donner ce dernier conseil, de la rendre confidente et la seule confidente des égarements de votre cœur, si vous étiez assez malheureux pour qu'un instant d'oubli pût vous y entraîner ; il est possible que son âme tendre se trouve d'abord vivement blessée de votre aveu ; mais soyez sûr que cette preuve d'une estime parfaite augmentera son attachement pour vous ; elle plaindra vos erreurs, les verra d'un œil d'indulgence, et vous ramènera doucement,

par sa tendresse insinuante , à vos de-
voirs et à son amour.

De toutes les tâches à remplir , celle
que je hais le plus est celle de donner
des avis. D'après cela , vous devez
juger combien cette lettre mérite votre
reconnaissance.

Adieu , mes chers amis. Comptez à
jamais sur ma tendre amitié.

Votre , etc.

Édouard RIVERS.

LETTRE CXVII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

MONSEIGNEUR,

Rien n'est plus vrai que cette remar-
que générale , que la pauvreté est tou-
jours la compagne inséparable de l'in-
dolence.

J'en ai constamment la preuve sous les yeux. Avec un sol d'une fertilité qu'on ne voit presque nulle part, les Canadiens sont pauvres sur des terres qui leur appartiennent, parce qu'ils payent à leurs seigneurs un léger impôt.

Cette indolence paraît jusque dans les moindres choses. Vous voyez à peine le plus chétif paysan se promener à pied ; conduire un cheval leur semble même une fatigue insupportable : vous les voyez étendus mollement, comme leurs nonchalants seigneurs, dans une voiture ou une calèche, selon la saison ; un domestique, assis sur le siège du devant, conduit l'équipage, car leur paresse est telle, qu'ils ne peuvent prendre cette peine eux-mêmes. L'hiver on les voit les mains cachées dans un énorme manchon, tandis que leur famille souffre peut-être chez eux des premiers besoins.

L'hiver se passe dans un mélange de repos et de fêtes ; les danses et les festins dans leurs moments de réjouissance ; et dans les intervalles de temps plus sérieux , fumer et boire de l'eau-de-vie près d'un grand feu : tel est leur genre de vie dans cette saison ; et lorsqu'ils sont forcés de cultiver la terre au printemps , pour se procurer des moyens de subsistance , ils retournent légèrement le gazon , et , sans labourer leurs champs , sans même aplanir les mottes de terre , ils jettent leur grain avec la même indolence , et laissent au hasard à décider du succès de leurs travaux , sans se tourmenter d'autres soins jusqu'au moment de la récolte.

Je dois observer cependant comme une excuse en leur faveur , qu'il y a quelque chose dans le climat qui dispose infiniment à l'indolence le corps et l'esprit , et peut-être plus encore ce

dernier. La température de l'été, quoique très-agréable, énerve l'âme, et donne un certain abattement, peu favorable à l'industrie. L'hiver né lui est pas moins funeste ; il est tellement rigoureux, qu'il resserre et paralyse toutes les facultés actives de l'intelligence.

Ajoutez à ces inconvénients que le goût du plaisir, si général dans ce pays en hiver, et si nécessaire pour prévenir les mauvais effets de la saison, donne une habitude de dissipation qui rend le travail doublement pénible lorsqu'on est forcé de s'y assujettir.

Leur religion, à laquelle ils sont très-attaché, est encore un autre-obstacle à l'industrie, comme à la population. Les festins continuels qu'ils se donnent les accoutument à la paresse, et leurs maisons religieuses privent l'État d'un grand nombre de sujets qui pourraient lui être fort utiles aujourd-

d'hui , et qui retardent en même temps l'accroissement de la colonie.

Ainsi donc la superstition et l'oïveté se réunissent ici pour contrarier les vues de la Providence , et rendre nuls les bienfaits dont le ciel a favorisé ce pays.

Je suis étonné que les Français , qui généralement font servir leur religion aux desseins de la politique , ne cherchent pas à discréditer l'institution des couvents , et ne rendent pas également les fêtes publiques moins nombreuses ; deux choses qui entraînent avec elles les abus les plus pernicioeux.

C'est à ce motif que l'on peut attribuer en grande partie la supériorité des établissemens que les Anglais possèdent dans ce pays sur ceux qui appartiennent aux Français.

Cependant ces préjugés religieux devant nuire à la politique sous un gouvernement français , il n'est pas

douteux que cette cause de la pauvreté du Canada ne se détruise insensiblement , et que ces hommes aveuglés maintenant par l'ignorance et la superstition ne soient un jour éclairés par une éducation mieux entendue , et conduits doucement par la raison à un culte religieux qui me paraît infiniment plus propre à faire leur bonheur général et particulier.

Jusqu'au moment où ils sortiront de l'erreur , et tant qu'ils conserveront leurs préjugés , il est également juste, sage et humain de leur laisser le libre droit d'honorer la Divinité de la manière qu'ils ont appris dès l'enfance à regarder comme la meilleure , et à laquelle ils sont nécessairement attachés.

Il serait aussi très-injuste de les priver du droit de citoyen , parce qu'ils sont d'une religion particulière , lorsqu'en Amérique toutes les différentes sectes sont appelées aux emplois pu-

blics , comme étant tout aussi capables de les exercer que celle de la religion protestante.

Il doit sans doute entrer dans les vues de la politique , comme un objet de la plus grande importance pour tous les pays , que la religion nationale , quelle qu'elle puisse être , soit aussi généralement répandue que possible , l'exercice du même culte étant le plus fort lien d'obéissance et d'union ; mais , quoique les moyens les plus sages ayent été mis en œuvre pour diminuer la secte non-conformiste dans nos colonies , je ne puis m'empêcher de croire , d'après mes observations et ce que j'ai recueilli , que nous aurions pu trouver en eux un esprit de vraie loyauté , au lieu de ces factions qui s'élèvent sans cesse et que l'on ne peut trop redouter.

Il semble conforme à la raison que la religion de chaque pays ait un rapport immédiat avec sa constitution.

Comme le gouvernement civil de l'Amérique est établi sur le même plan que celui de sa mère patrie , il serait à désirer que la constitution religieuse fût aussi la même , surtout dans ces colonies où le peuple est généralement attaché à la religion nationale , quoiqu'avec la plus grande liberté de conscience d'être non-conformiste , dans toute l'acception du terme.

J'ai l'intime persuasion que rien ne doit contribuer autant à répandre un esprit d'ordre et de sage obéissance dans ce pays qu'un pouvoir établi sous la direction des évêques ; et je suis également porté à croire que rien ne peut affermir autant la puissance du gouvernement , et causer plus de satisfaction aux bien-intentionnés des colonies qu'un pareil règlement. Quelques partisans de la sédition pourraient élever des clameurs , mais les amis de l'ordre auraient toujours sur eux l'avan-

tage de la majorité , du moins dans la plupart des colonies.

Quelques affaires m'obligent de remettre à un autre temps les réflexions que je voulais encore communiquer à Votre Seigneurie relativement à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être , Monseigneur ,
Votre , etc. , etc. , etc.

WILLIAM FERMOR.

LETTRE CXVIII.

Miss Montaigu , à mistriss Melmoth.

OUI , ma chère parente , je suis cet être inconcevable que vous trouvez si contradictoire avec lui-même. J'ai refusé la main du colonel Rivers , et les sentiments les plus tendres unissent mon âme à la sienne.

Ne croyez pas cependant que toute raison m'ait abandonnée , ou que la cause de mon refus viène d'une sottise et puérile affectation de désintéressement. Je n'imagine pas un bonheur égal à celui de passer ma vie près de Rivers , le meilleur , le plus sensible et le plus aimable des hommes ; je ne puis également supporter l'idée qu'il puisse un jour unir son sort à celui d'une autre femme ; je voudrais être demain son heureuse épouse , s'il m'était possible d'atteindre à cette félicité sans nuire à sa fortune , le condamner à un exil éternel , et sans mettre obstacle aux vues d'une louable ambition que doivent lui donner sa naissance , ses relations , ses talents , son existence , et qu'il est de mon devoir , comme son amie , d'entretenir en lui.

Son attachement pour moi l'aveugle aujourd'hui , et je suis le seul objet qu'il considère maintenant dans tout

l'univers ; mais aurai-je la bassesse de profiter de l'égarement de sa passion pour l'entraîner dans une démarche contraire à son véritable bonheur et à son intérêt ? Il doit retourner en Angleterre , et poursuivre dans le monde la carrière honorable et brillante pour laquelle il est né ; son Émilie le retardera-t-elle dans le chemin de la gloire ? et ne doit-elle pas plutôt l'exciter à toute louable entreprise ? Souffrira-t-elle qu'il cache dans les déserts sauvages du Canada , l'asyle de l'ignorance et de la barbarie , ce mérite distingué qui lui donne l'espoir de remplir une heureuse et noble destinée dans l'aimable séjour des arts et de la gloire ?

Je vous prie d'employer tout votre ascendant sur lui pour le détourner de son dessein ; dites-lui que le mariage de sa sœur doit en quelque sorte détruire le motif qui le retenait ici ; qu'il n'en peut avoir d'autre maintenant pour

se fixer dans ces lieux que sa tendresse pour moi ; que je serais blâmée à juste titre par tout ce qui l'aime , de le garder dans ce pays ; dites-lui que je ne consentirai jamais à recevoir sa main dans le Canada ; que son absence afflige la meilleure des mères ; qu'il se doit à lui-même son retour dans sa patrie , et que son Émilie ne peut l'arrêter, lorsque le plus cher désir de son cœur est de le voir dans une situation digne de lui. Quoique je n'aye pas d'ambition pour moi-même , j'en ai beaucoup pour lui ; et , fière de ce qui peut l'enorgueillir , j'envie tous les honneurs et les biens qu'il peut obtenir, et qui doivent le flatter. S'il m'aime véritablement , il satisfera cet orgueil, cette ambition que je place tout en lui, et il abandonnera le séjour du Canada à ceux que le devoir y attache , ou dont l'intérêt les force à souhaiter de rester inconnus.

Dites-lui encore que je ne veux pas qu'il me considère en rien dans sa détermination ; je suis heureuse d'être aimée ; cela me suffit ; je me repose sur le temps de tout autre soin qui intéresse mon sort. Je vous le répète, ma chère parente, vous ne pouvez mieux m'obliger, me rendre un service plus essentiel, que de persuader au colonel Rivers que tout l'engage, le force même à retourner en Angleterre.

Je vous prie de me croire, avec les sentiments les plus affectueux,

Votre dévouée parente,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXIX.

Miss Fermor, à mistriss Temple.

9 avril.

VOTRE frère est parti pour Montréal dans le dessein de voir une propriété qui se trouve à vendre dans ce pays ; et notre chère Émilie est allée passer une quinzaine de jours à Québec avec une lady qu'elle connut en Angleterre, et qui est arrivée dernièrement de New-Yorck en cette ville. Je m'ennuie à mourir sans elle, quoique l'aimable Fitzgérald cherche par tous les moyens possibles à la remplacer près de moi ; je crains bien aussi que son absence ne me coûte la perte absolue de ma liberté ; le dangereux ennemi dresse une attaque des plus sérieuses, et je ne sais en vérité si j'aurai

le pouvoir de la soutenir long-temps. Ces premiers beaux jours lui sont extrêmement favorables ; les glaces de l'hiver ferment toutes les avenues du cœur ; mais cette chaleur vive et pénétrante du soleil d'avril en facilite le chemin d'une manière étonnante. J'étais rebelle , inhumaine à l'excès dans la froide saison ; et , s'il faut parler franchement , je ne répons plus de rien aujourd'hui que nous approchons du mois charmant qui ramène le printemps et les fleurs.

J'ai cru m'apercevoir que mon père prenait fort à cœur les intérêts de Fitzgerald ; mais il connaît trop bien notre sexe pour ne pas chercher à me le dissimuler.

Cependant , pour la décence de la chose , je compte lui demander son avis dès que j'aurai pris ma détermination , le véritable moment où tout le monde prend conseil de ses amis.

Je reçois une lettre d'Émilie , à laquelle il faut que je réponde sur-le-champ. Elle a décidément la tête perdue ; mais c'est un mal attaché à tous les *tendres amants*.

Adieu. Je vous embrasse.

BELL FERMOR.

P. S. Sir Georges Clayton avait quitté Montréal quelques jours avant que votre frère n'arrivât dans cette ville, ce que j'ai appris avec grand plaisir ; car , malgré toute la prudence de votre frère , le vif intérêt qu'il prend à la réputation d'Émilie, et la froideur naturelle du caractère de sir Georges, il aurait été difficile , je crois , d'empêcher qu'il ne s'élevât entre eux quelque différend.

LETTRE CXX.

Miss Fermor , à miss Montaigu.

Québec , jeudi matin.

PENSEZ - VOUS , ma chère , que madame Desroches ait eu des nouvelles de Rivers ? Je vous prie de vouloir bien le lui demander cet après-dîner chez le gouverneur ; je suis inquiète de le savoir , mais je n'ose m'en informer moi-même.

Ce n'est pas que j'aye la faiblesse d'être jalouse ; mais , je vous l'avoue , sa lettre me flattera bien plus encore si j'ai la certitude qu'il n'a pas écrit à d'autres qu'à moi. Je loue très-fort son amitié pour madame Desroches ; elle est extrêmement aimable , et la mérite à tous égards ; mais vous sentez , Bella , qu'il serait cruel d'entretenir un atta-

chement qu'elle doit vaincre , si elle ne veut être malheureuse. Dans la supposition qu'elle ne l'aime pas véritablement , il aurait tort de lui écrire ; mais lorsqu'il est sûr de toute sa tendresse , il me semble que lui adresser des lettres serait plus qu'un tort ; ce serait , à mon avis , la plus grande injure qu'il pût lui faire : c'est autant pour elle que pour moi que j'ai cette sollicitude.

Dites , Bell , avez-vous jamais rien lu de plus aimable et de plus tendre que la lettre de Rivers à son heureuse Émilie ? Ma chère , cela n'est pas possible ; en tout il est également séduisant , dans ses lettres comme dans sa conversation.

« Il a tout ce qui peut charmer le cœur et l'esprit d'une femme. »

Il n'est pas jusqu'aux étrangers qui ne lui prêtent une attention involontaire , et ne l'écoutent avec un plaisir

dont ils peuvent à peine se rendre raison. Il gagne tous les suffrages , même sans le vouloir et en dépit de lui-même ; mais lorsqu'il a le désir de plaire , quand il s'adresse à la femme qu'il aime , que ses yeux lui peignent le doux langage de son cœur ; quand votre Émilie découvre en eux le charmant aveu de sa tendresse , que cette voix harmonieuse exprime les sentiments les plus nobles qui jamais aient animé le cœur d'un mortel ! Ma chère , il faudrait une éloquence divine pour peindre mon Rivers tel qu'il s'offre alors à mes regards.

Je suis fort tentée de ne pas aller aujourd'hui chez le gouverneur. J'ai pris la résolution de ne pas danser jusqu'au retour de Rivers , et je sais que beaucoup de gens s'empresseraient de commenter mon refus. Je compte rester à la maison , et lui écrire pour le courrier de lundi. J'ai mille choses

à lui dire , et vous savez que l'on est sans cesse dérangé dans ce pays ; j'aurai cette soirée à moi , puisque tout le monde sera chez le gouverneur.

Adieu.

Votre , etc.

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXXI.

Miss Fermor , à miss Montaigu.

Jeudi matin.

JE crois , ma chère , pouvoir vous assurer que madame Desroches n'a pas eu de nouvelles de Rivers ; mais à supposer que cela fût , s'il vous aime , de quelle importance peut-il être pour vous qu'il lui écrive ? Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'une de vos amies lui fit une semblable question.

Je serai près de vous à six heures , et

j'espère vous trouver disposée à passer la soirée chez le gouverneur, et à danser; Fitzgérald sollicite l'honneur d'être votre chevalier.

Croyez-en ce que je vous dis, ma chère Emilie; cette espèce de sacrifice n'a rien que de puéril en soi-même, et de ridicule pour les autres; votre coeur est neuf en amour, et vous avez toute l'exaltation romanesque d'une jeune fille.

Je suis bien sûre que Rivers serait fâché d'apprendre que vous n'avez pas voulu danser en son absence, quoiqu'il fût peut-être flatté que vous eussiez un moment nourri cette idée.

Je vous passerai volontiers les folles rêveries de seize ans, pourvu toutefois que vous les corrigiez par le bon sens et la réflexion de vingt-trois.

Adieu! Je me suis engagée pour la soirée au colonel H***, dans l'idée que vous êtes trop polie pour refuser

l'offre de Fitzgérald, et trop prudente
pour vous obstiner à ne pas danser.

Bonjour. Votre amie,

BELL FERMOR.

LETTRE CXXII.

Miss Montaigu, à miss Fermor,

Québec, samedi matin.

QUE j'étais injuste d'en vouloir à madame Desroches ! Elle a passé la journée d'hier avec nous ; et après le dîner m'ayant demandé un entretien particulier dans mon appartement, elle s'est ouverte à moi sans détour au sujet de son attachement pour Rivers.

Ma chère, c'est la plus noble, la plus intéressante des femmes, et je me suis conduite envers elle comme la plus injuste et la plus capricieuse ; la haine que je lui portais était indigne de moi

caractère ; j'eussis d'avouer la bassesse de mes sentiments, tandis que je suis forcée d'admirer la générosité des siens.

Quel motif pouvais-je avoir de haïr cette aimable femme ? Elle était malheureuse et méritait plutôt ma compassion ; je lui avais enlevé le doux espoir d'être aimée, n'était-ce pas assez ? Voulais-je encore la priver du charme de sa conversation, du plaisir d'être un des objets de son amitié, lorsque j'étais sûre d'être celui de son amour ? Elle a mille raisons de me haïr, et moi j'en ai mille de l'aimer et de la plaindre.

Peut-il exister un malheur égal à celui d'avoir pour mon Rivers un sentiment qui ne peut être payé de retour ? Non seulement elle l'a souffert en silence, mais elle a été la confidente de sa passion pour une autre ; il lui a fait l'aveu de sa tendresse pour moi, en me

peignant sous des traits qui devaient, m'a-t-elle dit, lui ôter jusqu'au moindre espoir, si elle eût écouté la raison; mais cet amour toujours prêt à se nourrir d'illusions, l'avait entraînée à croire possible que je refuserais l'hommage de ses vœux, et dans ce cas elle espérait que la reconnaissance lui parlerait en sa faveur, et que son cœur lui rendrait peut-être alors toute la tendresse qu'il lui avait inspirée; que son voyage à Québec avait détruit le prestige dont l'amour avait fasciné ses yeux; qu'elle était convaincue maintenant que le vain espoir qu'elle avait nourri trop longtemps, n'était qu'une folie, et que nos âmes étaient formées l'une pour l'autre.

Elle m'a dit franchement qu'elle lui conservait encore la plus tendre affection; que cependant, puisqu'il ne lui était pas donné de faire le bonheur du plus aimable des hommes, elle désirait

sincèrement qu'il le trouvât près de la femme qu'elle croyait le plus digne de lui.

Elle a encore ajouté que, lorsqu'elle me vit pour la première fois, quoiqu'elle eût de mon caractère la meilleure idée, elle sentit pour moi un mouvement d'aversion qu'elle osa à peine m'avouer même en ce moment où sa raison et la réflexion avaient surmonté cet indigne sentiment; que les complaisances de Rivers avaient un peu soulagé sa peine secrète, et la ramenaient à me considérer des yeux dont elle me voyait maintenant; qu'elle me devait encore cet aveu que je lui avais presque inspiré de la haine, le jour où nous fûmes ensemble à ce bal champêtre; que l'expression passionnée des regards de Rivers lorsqu'ils rencontraient les miens, et l'indifférence qu'il lui avait montrée dans cette fête, plus pénible pour elle, en la comparant aux soins

assidus qu'il me prodiguait , l'avait blessée jusqu'au fond de l'âme.

Que cette préférence marquée lui avait été cependant salutaire, quoique douloureuse, puisqu'elle l'avait tout-à-fait déterminée à vaincre une passion qu'elle ne pouvait entretenir qu'aux dépens du repos de son existence; que pour assurer d'abord le premier pas vers sa guérison, elle avait pris la résolution de ne le plus voir; qu'elle se proposait de retourner à son habitation dès qu'elle pourrait traverser la rivière sans danger; qu'elle me conjurait, pour le soin de sa tranquillité, de le détourner du projet de fixer son établissement près de sa demeure; qu'elle ne pouvait plus répondre de son cœur en continuant à le voir, et qu'elle croyait que, pour surmonter une passion malheureuse, le seul moyen était d'en fuir à jamais l'objet.

Que son absence lui avait donné la

faculté de réfléchir avec plus de sang-froid ; qu'elle appréciait maintenant toute l'amabilité de mon caractère, et qu'elle avait une telle persuasion de ma tendresse extrême pour lui, qu'elle ne se pardonnerait pas la seule pensée de chercher à troubler notre bonheur mutuel.

Qu'elle espérait que je ne lui en voudrais pas de garder un tendre souvenir de celui dont le cœur eût peut-être répondu à son affection, s'il ne m'eût pas connue ; qu'elle avait assez bonne opinion de moi, pour croire que je ne pourrais haïr une femme à qui j'inspirais une haute estime, et qui sollicitait mon amitié, quoique je fusse son heureuse rivale.

J'étais pénétrée jusqu'aux larmes d'une conduite si noble ; nous nous sommes embrassées, et si je connais bien mon faible cœur, je l'aime sincèrement aujourd'hui.

Elle parle de s'éloigner de Québec avant le retour de Rivers; elle avoue que son voyage est une imprudence que l'amour seul peut excuser, puisqu'elle n'avait pas eu d'autres motifs pour l'entreprendre, que le désir de le voir; désir si ardent qu'il l'avait entraînée dans une démarche indiscrete, qu'elle craignait que le monde n'eût que trop remarquée. Ma chère Bella, quelle franchise, quel abandon, quelle générosité, régnaient dans son langage!

Que son caractère est supérieur au mien! Je rougis de cette comparaison; mon orgueil est blessé de voir combien elle s'élève au-dessus de moi; dites, comment se fait-il que Rivers ait pu me donner sur elle une tendre préférence? Et c'est là cette femme que je croyais incapable de toute autre passion que celle de la vanité!

Je ne pense pas, ma chère Bell, que je sois naturellement envieuse du mé-

rite des autres ; mais la vivacité de mes sentiments pour Rivers me donne de l'éloignement pour toute femme qui peut rivaliser en tendresse avec moi.

Je vous l'avouerai , le mérite extraordinaire de madame Desroches me portait ombrage , et je voyais avec peine les qualités aimables de son esprit. Je me refusais même à lui accorder le moindre agrément dans sa personne ; mais cette injustice n'était pas naturelle à mon caractère : elle ne venait que de l'amour.

Elle a sans doute bien raison , ma chère , de renoncer à le voir : j'applaudis à sa résolution et je l'admire ; cependant , croyez - vous qu'elle aurait assez de force pour la suivre , si elle aimait d'une manière aussi passionnée que moi ? Peut-être avait-elle autrefois cette vive tendresse d'affection , et son âme aura perdu quelque chose de son extrême sensibilité.

Je voudrais, ma chère Bella, que mon cœur pût apprécier autant son mérite, que le fait ma raison ; je l'estime, je l'admire, et même je crois l'aimer à présent ; mais je suis persuadé qu'au retour de Rivers, sa prolongation de séjour dans ce pays affaiblirait beaucoup les sentiments affectueux que je ne peux lui refuser. Je le sens, ma chère, le moindre signe de préférence, ne parût-il qu'un moment, suffirait pour rappeler toute ma faiblesse et mes injustices à son égard ; j'estime son caractère, je le trouve charmant ; mais franchement, Bella, je ne puis souhaiter de cultiver son amitié.

Faites en sorte, ma chère, de venir me voir cet après-dîner à Québec ; j'ai ouï dire que d'ici à deux ou trois jours, les routes ne seraient plus praticables pour les voitures ; que je vous voye le plus souvent possible, jusqu'à ce que

nous soyions forcément séparées l'un de l'autre.

Adieu. Je vous attends ce soir.

Votre amie,

Émilie MONTAIGU.

LETTRE CXXIII.

*Le capitaine Fermor, au comte de***.*

MONSEIGNEUR,

L'Angleterre, malgré sa nombreuse population, n'est sûrement pas encore assez considérable pour offrir un grand secours aux habitants de ses colonies ; et le peuple de cette nation est aussi trop utile, par lui-même, pour en expatrier la moindre partie lorsqu'il trouve dans son pays de quoi l'occuper suffisamment. Nous devons encore considérer que les Anglais seraient le peuple

de l'univers le moins propre à se rendre utile dans les colonies.

L'attachement qu'ils ont pour leur pays natal est si fort, particulièrement dans la classe la plus commune du peuple, qu'il est très-rare que les gens honnêtes et industrieux de cette nation, se déterminent à la quitter. Ceux que l'on voit s'expatrier sont en général de mauvais sujets ou des paresseux qui ne peuvent s'utiliser dans aucun pays.

Les Anglais, malgré leur esprit actif et entreprenant, ont encore cet inconvénient de n'être nullement propres à supporter les fatigues et les besoins qui accompagnent toujours un établissement nouveau, même dans le pays le plus fertile.

Les Allemands, au contraire, avec les qualités utiles des Anglais, ont une persévérance, une sobriété qui les rend infiniment plus propres à la culture de

nouvelles terres ; c'est pourquoi l'on ne peut, par trop d'avantages, les engager à s'établir dans nos colonies ; ils conviennent mieux que nous pour ce genre d'industrie, et leur habitation dans nos îles est un bien précieux pour nous, sans qu'il nuise à l'intérêt de leur pays.

Dans le principe, ce fut la population nombreuse de l'Europe qui donna l'idée de faire passer du monde aux colonies. Une politique mieux entendue succède à celle de ces temps reculés ; les hommes sont éclairés aujourd'hui, et nous sommes convaincus, par la raison et l'expérience, qu'un peuple industriel et actif ne peut être trop nombreux.

Les habitants du Nord furent contraints de quitter leur pays, non parce qu'il ne pouvait les nourrir, mais parce qu'ils étaient trop lâches pour cultiver la terre. C'était un peuple féroce, ignorant, barbare, ennemi du travail, pas-

sionné pour la guerre, et, comme nos sauvages Américains, trouvant au-dessous de la dignité de l'homme toute autre occupation qui n'était pas relative à cet objet, de premier intérêt pour lui.

Ainsi donc l'émigration de ce peuple venait moins de ce qu'il était nombreux que d'un manque d'industrie, d'un mépris barbare de l'agriculture et de tous les arts utiles.

Mais je laisse toutes ces réflexions pour satisfaire au désir que me témoigne votre Seigneurie, de connaître la nature du climat relativement à la santé. L'air pur qui règne constamment sous le beau ciel du Canada, lui est très-salutaire, et les habitants vivent en général jusqu'à un âge très-avancé; toute espèce de maladie leur est inconnue, si ce n'est la consommation à laquelle la plupart des jeunes gens sont fort sujets.

Cependant une chose à remarquer;

c'est qu'ils commencent à vieillir beaucoup plus tôt que les peuples d'Europe ; à quel sujet ma fille observe qu'il n'est pas très-agréable pour les femmes de venir habiter un pays où les habitants n'ont qu'un instant de jeunesse dans une longue vie.

Les maladies des pays froids viennent généralement d'un besoin de transpiration ; c'est par ce motif que le grand exercice et même la dissipation sont ici les meilleurs remèdes.

Les Indiens donnèrent une preuve de leur bon sens , lorsqu'ils conseillèrent aux Français , dès le premier instant de leur arrivée , de se livrer à la danse , au plaisir , à tous les divertissemens , comme l'antidote le plus salutaire contre les inconvéniens du climat.

La longueur de cette lettre m'engage à remettre à un autre temps ce que je voulais encore communiquer à votre Seigneurie , relativement aux produc-

tions naturelles du Canada ; seulement j'observerai que l'on imaginerait que le ciel a voulu établir des relations sociales entre les nations les plus éloignées , lorsqu'on voit ce pays abonder en productions de tant d'espèces différentes , et chacune fournissant bien au-delà des besoins du peuple ; ce qui doit lui faciliter des échanges qui sont le moyen de former un lieu social et fraternel entre tous les habitants du globe.

Celui qui transporte ou fait naître dans un pays quelconque une espèce de grain ou même une fleur qui n'y avait pas encore paru , mérite à mes yeux des louanges infinies ; c'est un bienfaiteur ; c'est en quelque sorte un créateur.

J'ai l'honneur d'être ,

Monseigneur ,

Le très-humble, etc.

William FERMOR.

LETTRE CXXIV.

Le colonel Rivers , à miss Montaigu.

Montréal , 14 avril.

EST-IL concevable, ma chère Émilie, qu'après tout ce que je vous ai dit, vous persistiez encore à vouloir me détourner d'un projet auquel tout mon bonheur est attaché, et qui, j'ose m'en flatter, est également essentiel au vôtre? Je vous ai pardonné, j'ai même admiré le motif de vos premiers scrupules; je l'attribuais à la générosité; mais j'y ai répondu, et j'espérais les avoir dissipés. Si vous aviez pour moi le tendre attachement que vous m'inspirez, vous n'auriez jamais rappelé entre nous un si désagréable sujet.

Serait-ce votre propre cœur qui vous dirait que le mien regarde comme un

exil l'établissement que je formerais avec vous dans ce pays ? Consultez-vous bien, et dites-moi franchement si votre aversion pour le séjour du Canada n'est pas encore plus forte que le sentiment qui vous attache à votre Rivers.

Je suis extrêmement blessé de l'ardeur avec laquelle vous priez mistress Melmoth de chercher à me détourner du projet de me fixer dans ces lieux ; vous pressez avec chaleur mon retour en Angleterre , quoiqu'il mette une barrière éternelle entre nous ; vous alléguiez des motifs que la raison approuve peut-être , mais qui sont réprouvés par le cœur ; l'ambition peut-elle entrer en balance avec la tendresse ? Vous croyez être conduite par la générosité , lorsque vous ne l'êtes que par l'indifférence. Femme insensible ! Non , vous ne connaissez rien de l'amour.

Ecrivez-moi promptement ; que tous les mouvements de votre âme me soient dévoilés ; je frémis à l'idée que vos sentiments pour moi sont moins vifs que les miens.

Adieu. Je serai malheureux jusqu'au moment où je recevrai quelque chose de vous ; est-il possible, mon Émilie, que vous ayiez cessé d'aimer celui qui ne voit pas d'autre objet que vous dans l'univers, comme vous l'avez dit vous-même, en expliquant votre intérêt pour lui ?

Adieu.

Votre ami tendre et respectueux,

Édouard RIVERS.

Vous ne connaissez pas le cœur de votre Rivers, si vous le croyez susceptible d'aucune autre ambition que celle d'être aimé de vous ; oui, c'est à ce bonheur que tendent tous ses vœux.

Mais qu'avez-vous dit, ma chère

Émilie? *Vous ne consentirez jamais à vous unir à mon sort dans le Canada; c'est une cruelle sentence que vous avez prononcée contre moi, puisque vous savez que ma fortune ne me permet pas de solliciter votre main en Angleterre.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.